DÉPARTEMENT D'HISTOIRE ET DE SCIENCES POLITIQUES
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

DE L'HISTOIRE RÉCIT À L'HISTOIRE PROBLÈME: LA PRATIQUE HISTORIENNE DANS LA *REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE* DE 1947 À 1982

par

PIERRE GREGORY

I-1625

Bachelier ès arts (histoire)
de l'Université de Sherbrooke

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

pour l'obtention de la

MAÎTRISE ÈS ARTS (HISTOIRE)

Sherbrooke

JUIN 1999

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Acquisitions and Bibliographic Services
Acquisitions et services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-61765-3

Canada

Département d'histoire et de sciences politiques
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

De l'histoire récit à l'histoire problème: la pratique historienne dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* de 1947 à 1982

par

Pierre Gregory

Composition du jury

Micheline Dumont, directrice de recherche

Christine Hudon, lectrice

André Lachance, lecteur

Sherbrooke, mercredi le 16 juin 1999,

Arrivé en bout de parcours, je tiens tout spécialement à exprimer ma profonde gratitude à la directrice de ce mémoire, madame Micheline Dumont, pour son indispensable collaboration.

Dans ses cours d'historiographie, Micheline Dumont se plaisait beaucoup à rapporter l'anecdote suivante: Lors d'un congrès d'histoire où elle prenait le repas avec plusieurs autres personnes, un avocat présent à la table racontait à quel point il avait toujours été passionné par l'histoire et avait dit: «*Quand je prendrai ma retraite, je ferai de l'histoire*». Ce à quoi elle répondit aussitôt: «*Ah, c'est très bien ça. Et bien moi mon cher monsieur, quand je prendrai ma retraite, j'ouvrirai un cabinet d'avocat!*». Micheline Dumont est aujourd'hui à la retraite, du moins l'est-elle de l'université. Elle n'est toujours pas devenue avocate et elle n'a pas ouvert de cabinet.

À mes yeux, voilà une anecdote qui définit aussi bien la personnalité de Micheline Dumont ainsi que les raisons pour lesquelles ce fut pour moi un privilège d'étudier l'histoire avec elle.

Je souhaite ici offrir une pensée particulière à bon nombre d'amis et parents qui ont été pour moi autant de sources d'aide et/ou d'inspiration: Frederic, Sylvain et Etienne, pour leur exemple à suivre, Samuel, André, Annick et sa famille, Suzanne, Marie-Catherine, Christine et Manon, les immortels *The Poches*' ainsi que plusieurs de mes élèves de Puvirnituq pour leur émerveillement contagieux.

Je partage enfin cette réussite avec mes parents, David et Lise, et je leur dédie cette opportunité qu'ils n'ont jamais eue.

Pierre Gregory

RÉSUMÉ

En regard à la mutation historiographique qui a si souvent été diagnostiquée au Québec comme ayant eu lieu vers la seconde moitié des années soixante, il est possible de poser la question de la mutation de la pratique historienne, qui voit passer le discours historien de la forme d'un récit à celle d'une recherche davantage scientifique, dans l'une des plus importantes et représentatives publications d'histoire au Canada français, la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

À travers les articles publiés au cours des trente-cinq premières années de publication de la *Revue*, il est possible de nuancer l'origine de cette mutation de la pratique qui marque le parcours de la professionnalisation de la discipline historienne au Québec en jetant un regard plus particulier sur des éléments tels que le cadre théorique des auteurs et certains aspects de forme des articles: forme littéraire, appareil critique, travail sur les sources, utilisation des supports visuels, etc.

Ainsi, la mutation de la pratique historienne apparaît, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, comme un phénomène depuis longtemps en préparation mais qui n'apparaît au grand jour qu'avec l'émergence d'une importante cohorte d'historiens issus d'un milieu universitaire en pleine effervescence et formés aux plus récentes méthodes de recherche en histoire. Tout cela sur fond d'une autre mutation, celle-là vécue au sein du personnel de la *Revue* et qui est provoquée par le décès du fondateur Groulx en 1967.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements p. *i*
Résumé p. *ii*
Table des matières p. *iii*

Introduction

Introduction p. 1
Problématique p. 4
Intérêt historique p. 5
Concepts p. 6
Historiographie p. 10
Sources et méthodologie p. 13
Démarche p. 15

Chapitre 1
La *Revue d'histoire de l'Amérique française* sous la direction de Lionel Groulx
De 1947 à 1967

Mise en contexte p. 17
- situation de l'enseignement et de la recherche en histoire avant 1947 p. 20
- fondation des Instituts d'histoire p. 23
- l'Institut d'histoire de l'Amérique française p. 33
- bilan du contexte p. 37

Mise en place de la mutation dans les pages de la *Revue* p. 38
Mise en pratique d'une vocation p. 40
Premières limitations p. 45
Limitations historiographiques et idéologiques p. 60
Conclusion du chapitre p. 65

Chapitre 2
La *Revue d'histoire de l'Amérique française* et les universitaires
De 1967 à 1982

Mise en contexte p. 67
- croissance du réseau universitaire p. 67
- arrivée d'une nouvelle génération d'historiens p. 71
- l'histoire sociale p. 74
- fragmentation et multidisciplinarité p. 80
- l'histoire nouvelle p. 82
- le révisionnisme p. 85
- transition à l'IHAF p. 88
- bilan du contexte p. 93

Professionnalisation de la *Revue* p. 94
Volonté de changement p. 95
Transformation de la pratique p. 101
Spécialisation historiographique p. 115
Conclusion du chapitre p. 122

Conclusion p. 124

Annexes

Annexe A: Résultats statistiques totaux - *RHAF* - 1947-1982 p. 135
Annexe B: Liste des articles sans appareil critique - *RHAF* - 1947-1982 p. 141
Annexe C: Distribution des sources utilisées par article - *RHAF* - 1947-1982 p. 149
Annexe D: Personnel de la *RHAF* - 1947-1982 p. 153
Annexe E: Chroniques de la *RHAF* - 1947-1982 p. 157
Annexe F: Articles non considérés par l'étude p. 165

Bibliographie p. 170

L'histoire est fille du récit. Elle n'est pas définie par un objet d'étude, mais par un type de discours.

François Furet dans *L'atelier de l'histoire*, 1982, p. 73.

INTRODUCTION

Dans un article sur l'historiographie québécoise publié en 1992[1], l'historien Ronald Rudin avançait la proposition selon laquelle certains historiens - qu'il appela les *révisionnistes* - se seraient consacrés, depuis la Révolution tranquille, à l'édification d'une vision du passé mettant l'accent sur le caractère *normal* de l'évolution de la société québécoise. Toujours selon Rudin, ces historiens révisionnistes auraient également cherché à se distancier d'un Lionel Groulx en fin de carrière et revenant un peu trop à leur goût à la thèse clérico-nationaliste du passé québécois. Enfin, ils auraient aussi beaucoup insisté sur le caractère primitif de la pratique historienne d'avant la Révolution tranquille et sur le fait que leur génération serait en réalité la première ayant produit une histoire véritablement apolitique, scientifique et affranchie de jugements de valeurs.

Il va sans dire, l'article de Rudin donna lieu à un vif débat au cours duquel la question de la professionnalisation de la pratique historienne au Québec occupa une place centrale et dont la plus récente publication du même auteur[2] n'est que le dernier d'une longue série d'arguments émis de part et d'autres. Or, si l'on s'entend

---

[1] Ronald Rudin, «Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing», *Canadian Historical Review*, vol. 73, no 1 (1992), p. 30-61.

[2] Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 294 p.

généralement assez bien sur les facteurs ayant favorisé la professionnalisation[3] de la pratique historienne, tels la fondation des Instituts d'histoire de Montréal et Laval et l'influence d'historiographies plus avancées, de profondes divergences existent pour déterminer le moment où l'histoire passa de la littérature à la science.

Qu'ils aient été autoproclamés par les historiens alors à l'oeuvre ou ultérieurement identifiés comme tels, deux moments forts reviennent invariablement lorsqu'il est question de la professionnalisation de la pratique historienne au Québec. D'abord, la seconde moitié des années quarante, avec la fondation des Instituts d'histoire de Montréal et Laval et ensuite, la fin des années soixante et le début des années soixante-dix, période au cours de laquelle émergea une importante cohorte d'historiens nouvellement formés en milieu universitaire aux plus récentes méthodes de recherche.[4]

Avec la fondation des Instituts d'histoire de Montréal et de Laval, le potentiel scientifique de la pratique historienne évolua rapidement. Cependant, étant donné le taux de fréquentation relativement faible des premières années, l'impact créé par l'arrivée de ces institutions ne fut pas immédiat de sorte qu'à l'aube des années soixante, l'historiographie traditionnelle:

---

[3] Notion ici utilisée dans le sens d'un «processus de maîtrise d'une occupation par un groupe». À ce sujet, voir: Patrice Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 165.

[4] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 6

> [...] maintenait encore, jusqu'à un certain point, son emprise sur la pratique historienne. En effet, celle-ci, tout en entretenant des liens moins absolus qu'autrefois avec l'idéologie nationaliste ultramontaine, continuait de privilégier en grande partie une histoire narrative, centrée sur le politique, la biographie et la religion.[5]

Ce n'est qu'au cours de la seconde moitié des années soixante, avec l'émergence d'une importante cohorte d'historiens nouvellement formés aux plus récentes méthodes de recherche, ainsi qu'au contact des historiographies française et américaine, alors davantage développées, qu'une mutation de la pratique historienne eut lieu. Le mouvement de professionnalisation réalisait alors pour la première fois ses possibilités, de sorte que les amateurs encore actifs au sein de la profession y demeuraient toujours, mais dans une position marginale.[6]

L'importance que prend encore aujourd'hui cette mutation dans le processus de professionnalisation de la pratique historienne, justifie tout-à-fait selon nous l'étude du phénomène, particulièrement dans un périodique tel que la *Revue d'histoire de l'Amérique française* dont l'objectif a justement été «de faire passer l'histoire de la littérature à la science.»[7] D'autant plus que la *Revue* bénéficie d'une perspective privilégiée, pour ne pas dire unique, ayant été au cours de la période ici en cause «la

---

[5] Fernand Ouellet, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p.12.

[6] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 14-15.

[7] Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 244.

principale publication spécialisée pour les historiens francophones du Canada»[8]. Voilà donc l'objet du mémoire qui s'amorce ici.

Problématique

En regard à la mutation historiographique qui a si souvent été diagnostiquée au Québec comme ayant eu lieu vers la seconde moitié des années 1960, il est donc possible de poser la question de la mutation de la pratique historienne dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* qui voit passer le discours historien de la forme d'un récit à celle d'une recherche scientifiquement conduite. Nous serons ainsi en mesure de situer la mutation dans le temps, d'identifier les formes qu'elle prit dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et, au surplus, de déterminer sous l'impulsion de quels facteurs elle a eu lieu.

À travers l'étude des articles publiés dans la *Revue* au cours des trente-cinq premières années de son existence, ce mémoire démontrera qu'il est possible de nuancer l'origine de la mutation de la pratique historienne qui marque le parcours de la professionnalisation de la discipline historique au Québec. Ainsi, la mutation de la pratique historienne apparaîtra comme un phénomène depuis longtemps en préparation mais qui n'apparut au grand jour qu'au même moment où, parallèlement,

---

[8] Fernand Harvey et Paul-André Linteau. «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1947-1972», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 2 (septembre 1972), p. 163. La représentativité de la *Revue* est un fait qu'appuient également les auteurs suivants: A. Fortin, *Passage de la modernité...*, p. 244 et Gérard Bouchard, «L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 248.

la *Revue* subissait elle-même une mutation au sein de son personnel, au lendemain du décès du fondateur Groulx en 1967.

C'est ainsi que les textes parus dans la *Revue* depuis environ 1970 affichent une plus grande rigueur scientifique, font appel à un plus grand nombre de concepts, dont plusieurs empruntés à d'autres champs des sciences humaines et sociales, et démontrent une ouverture appréciable en ce qui a trait aux nouvelles avenues de recherche, tant sur le plan des espaces que celui des méthodes.

L'institutionnalisation universitaire et la professionnalisation du personnel historien, amorcées avec la fondation des départements d'histoire de Montréal et de Laval, de même que la décléricalisation graduelle de la société québécoise dans les années soixante, sont les facteurs qui transformèrent de façon irrémédiable la production historienne canadienne-française. L'historiographie dite traditionnelle se trouva ainsi non seulement confrontée à de nouvelles interprétations qui remettaient en question les dogmes qui l'avaient jusque là portée, mais elle fut également prise en charge par un personnel historien nouvellement formé en milieu universitaire aux plus récentes méthodes de recherche.

Intérêt historique

Il est d'abord intéressant de savoir que l'étude de la pratique historienne dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* permettra de rendre compte, d'une façon

toute particulière, de l'atmosphère intellectuelle quelque peu euphorique qui caractérisa le Québec au tournant de la période dite de Révolution tranquille. Aussi, étudier la pratique historienne à travers la *Revue* sera une occasion privilégiée de porter un regard, pour la seconde moitié de ce siècle, sur le rôle et l'importance des universités québécoises dans le développement de l'identité nationale, des idées politiques et sociales. Enfin, cela permettra aussi d'en apprendre davantage sur le fonctionnement d'une des plus importantes revues savantes au Québec et ce, tant au sujet de sa création et de son fonctionnement, que des questions rédactionnelles et des relations de pouvoir qui l'animèrent. Par ailleurs, la représentativité de la *Revue* pour une recherche telle que celle qui s'amorce ici ne doit faire aucun doute. Pour la période, la *Revue*:

> [...] représente de loin la principale voie d'expression des historiens du Québec. Il est non moins vrai que ces historiens publient une partie de leurs articles à l'extérieur du Québec; mais cela ne nous paraît pas remettre en cause la représentativité de la *RHAF*.[9]

Concepts

Un travail de recherche tel que celui qui s'amorce ici n'est pas sans faire appel à certaines notions de base qu'il est maintenant opportun de préciser. Un premier concept central au présent mémoire est celui de pratique historienne. Bien que l'expression ne soit pas nouvelle et qu'elle ait fait l'objet de plusieurs mentions dans certains textes de nature historiographique, sa signification varie généralement d'un

---

[9] G. Bouchard, «L'histoire sociale au Québec...», p. 248.

auteur à l'autre.[10] Selon le cas, cette notion peut faire référence aux aspects idéologiques de la production historienne, aux champs de recherche explorés ou encore au personnel historien proprement dit. Somme toute, il ressort de tout cela que la pratique historienne, explicitement ou implicitement, fait généralement référence à un ou plusieurs aspects des conditions de production de la connaissance historique.

Dans le cas du présent mémoire, la notion de pratique historienne fait surtout référence aux aspects méthodologiques de la production. Cela n'exclut pas complètement les autres facettes mentionnées plus haut et auxquelles il sera fait référence à l'occasion. Mais de façon précise, ce qui est entendu ici sont les aspects méthodologiques qui font partie des deux étapes de la production historienne que l'on pourrait nommer la phase *recherche* et la phase *rédaction*.

Les éléments compris dans la phase *recherche* sont la problématique, les hypothèses de recherche, les sources et leur traitement. Quant à elle, la phase *rédaction* du travail historique comprend l'appareil critique, la critique des sources, le bilan historiographique, la bibliographie, la forme du texte et les supports visuels (cartes,

---

[10] À ce sujet, voir, entre autres: Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. «Points», no H225, chap. 2, 3 et 12; Jacques Mathieu, «Les médiations du passé: à la recherche d'un carrefour», dans Jacques Mathieu, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 45-59; Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», dans Fernand Dumont, *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1990, p. 253-272; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 11-83; Fernand Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle de l'histoire comme science sociale», *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XX (1982), p. 35-81.

graphiques, tableaux). À tout cela, s'ajoute un intérêt complémentaire concernant l'origine (ou la finalité) des textes et le statut professionnel des auteurs.

Le second concept central au mémoire est celui d'histoire récit. Il est ici entendu comme le genre littéraire qui marqua le premier siècle d'existence de l'historiographie canadienne-française. Il fut même, pendant cette période, le genre-type du discours nationaliste et ultramontain. Il s'agit d'un «récitatif historique»[11] généralement chronologique, de forme descriptive, s'appuyant sur des croyances et sur un nombre très limité de sources et de concepts explicateurs.[12] Très critique envers cette forme de discours, Lucien Febvre de l'École des *Annales* disait de l'histoire récit qu'elle était une histoire trop souvent événementielle, «passive devant les faits, sans problèmes [et] enfermée dans la rumination des textes»[13]. L'histoire récit serait donc un discours historique qui se limite à décrire, à raconter, une histoire qui est même considérée par moment comme un art.[14]

Un troisième concept important à distinguer est celui d'histoire problème. Il s'agit d'une conception de l'histoire qui fut mise de l'avant dans les années quarante comme

---

[11] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 39.

[12] À ce sujet, voir: A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 239-242; Guy Massicotte, *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*, Saint-Hyacinthe, Edisem, 1981, coll. «Méthodes des sciences humaines», no 4, p. 41.

[13] Jacques Le Goff, «L'histoire nouvelle», dans Jacques LeGoff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexes, 1988, p. 44.

[14] Bogumil Jewsiewicki, «L'histoire comme discipline et comme pratique», dans Jean Hamelin, dir., *Guide du chercheur en histoire canadienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 632.

antithèse à l'histoire récit par les historiens de l'École des *Annales* et, dans une moindre mesure, par les historiens du mouvement britannique *Past and Present*.[15]

Contrairement à l'histoire récit, l'histoire problème est un discours historique qui se pense en termes de problèmes conceptualisés, d'objets de recherche, dépassant ainsi le stade de la description chronologique pour atteindre celui de l'explication.[16] Par là, il faut y voir beaucoup plus qu'un genre mais aussi une méthode de production historienne, «une démarche scientifiquement conduite»[17]. Par histoire problème, il faut également comprendre une production construite en fonction d'une démonstration, d'une thèse à prouver (une intrigue disait Antoine Prost[18]), appuyée sur une méthode généralement explicite, vérifiable et reproductible.[19] L'histoire problème est une méthode de travail qui passe donc obligatoirement par l'étude des textes, des sources et de la documentation sans lesquelles, explique-t-il, l'histoire n'est que récit.[20]

---

[15] J. Le Goff, «L'histoire nouvelle», p. 43; B. Jewsiewicki, «L'histoire comme discipline...», p. 632-633.

[16] Hervé Coutau-Bégarie, *Le phénomène «nouvelle histoire». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*, Paris, Economica, 1983, p. 43-46; Hubert Watelet, «Les rapports entre science et culture et les paradigmes du mouvement des Annales», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. «Culture française d'Amérique», 1993, p. 231.

[17] G. Massicotte, *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*, p. 41.

[18] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 245.

[19] G. Massicotte, *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*, p. 41 et A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 243.

[20] Robert Mandrou, «L'historiographie canadienne-française. Bilan et perspectives», *Canadian Historical Review*, vol. 51, no 1 (mars 1970), p. 10-12.

Historiographie

La pratique historienne au Québec est un aspect de la connaissance historique n'ayant bénéficié que de très peu d'attention. À notre connaissance, l'ouvrage *Making History in Twentieth-Century Quebec* de Ronald Rudin (1997) est la seule étude d'envergure spécifiquement consacrée à la pratique historienne québécoise. Cette lacune ajoute une justification additionnelle à la réalisation du présent mémoire. En dépit des nombreux échanges qu'elle a suscités depuis sa publication, l'existence de cette unique étude de référence limite considérablement les perspectives de compréhension et d'explication à la thèse d'un seul auteur.

Afin de combler ces lacunes, il est donc nécessaire d'aller puiser dans les études - heureusement plus nombreuses - de nature historiographique publiées depuis une trentaine d'années et dans lesquelles les auteurs abordent en certaines occasions différents aspects de la pratique historienne. De ce nombre, l'étude que Fernand Ouellet publia dans la revue *Recherches sociographiques*[21] est sans doute l'une des plus importantes en ce qu'elle trace un portrait relativement complet des origines et du parcours des différents champs historiographiques actifs au Québec depuis la mutation des années soixante. D'autres études de moindre importance contribuent également à la compréhension du champ historiographique québécois mais afin d'éviter ici une énumération inutilement lourde, nous nous contenterons de référer le lecteur à la bibliographie de ce mémoire.

---

[21] Fernand Ouellet, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p. 11-83.

Quant à l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, le nombre d'études est fort limité. Hormis deux bilans historiographiques partiels publiés dans la *Revue*, seulement trois articles ont directement abordé la question de l'historiographie dans ce périodique. Ces articles sont: «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1947-1972», de Fernand Harvey et Paul-André Linteau[22]; «Les dix dernières années de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1972-1981» de Jean-Paul Coupal[23], et; «L'émergence dans le Canada du XXe siècle de l'histoire comme science sociale» de Fernand Ouellet.

Globalement, les auteurs de ces études se sont intéressés aux articles et aux notes de recherche publiées dans la *Revue* et les ont examiné sur deux plans. Celui du contenu: période, région et problème étudié, méthode utilisée et ethnie principalement concernée; et celui des auteurs: formation, origine ou appartenance ethnique, sexe, statut et lieu de travail.

Il est à noter que l'étude de Coupal fait spécifiquement suite à celle de Harvey et Linteau en ce qu'elle emprunte fidèlement les mêmes pistes de recherche et poursuit le relevé statistique amorcé par ses auteurs. Il faut également noter que l'étude de Ouellet, reprenant à peu de choses près le décompte des deux autres, n'apporte rien

---

[22] Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1947-1972», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 2 (septembre 1972), p. 163-183.

[23] Jean-Paul Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1972-1981», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4 (mars 1983), p. 553-567.

de véritablement neuf en regard à la *Revue*. Elle trouve cependant son utilité dans la validation des résultats présentés dans les étude de Harvey, Linteau et Coupal et dans l'exploration des mêmes thèmes dans d'autres périodiques tels que la *Canadian Historical Review* (de 1920 à 1980) et les *Mémoires de la Société Royale du Canada* (de 1882 à 1980).

Enfin, fait important à spécifier, il y a dans la périodisation de Harvey/Linteau et Coupal la justification du découpage temporel de l'objet d'étude du présent mémoire. C'est effectivement afin de calquer ces deux importantes études que s'arrête ici le choix de la période 1947-1982. Ainsi, en partant des données historiographiques fournies dans ces articles, il sera tout à fait intéressant d'assurer non pas une continuité mais bien une complémentarité avec une analyse de la pratique historienne dans la *Revue*. D'ailleurs, Harvey et Linteau concluaient leur étude en disant qu'une «revue d'histoire ne se réduit pas à un phénomène sociologique; c'est aussi un lieu de production scientifique. Il faudrait pour aborder cette question pouvoir porter un jugement sur la qualité de cette production.» Le mémoire ici en cours entend relever ce défi.

Le bilan historiographique qui prend ici fin est très limité. Néanmoins, il permet de constater que l'étude de la pratique historienne, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* ou, plus largement, au Québec, demeure encore aujourd'hui un domaine d'étude relativement peu exploré. Cette situation n'est d'ailleurs pas sans

porter à croire, comme le soulignait Ronald Rudin, à une certaine réticence des historiens québécois de porter un regard critique sur leurs propres pratiques.

Sources et méthodologie

Principalement, trois sources permettent d'envisager trouver quelques réponses aux questions précédemment posées. D'abord, le corpus composé des articles publiés dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* entre juin 1947 et mars 1982. Et, de façon complémentaire, une entrevue de Rosario Bilodeau[24] et une lettre de Juliette Lalonde-Rémillard[25], toutes deux expressément obtenues pour les fins de ce mémoire.

La source imprimée que sont les articles parus dans la *Revue* entre juin 1947 et mars 1982 est donc, et de loin, la principale source utilisée pour ce mémoire et est disponible dans sa totalité à la bibliothèque des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. L'analyse de cette principale source permet de répondre aux deux grandes facettes du problème soulevé c'est-à-dire, situer dans le temps la mutation de la pratique historienne dans la *Revue* et préciser sous quelles formes cette mutation apparaît.

Il faut bien spécifier que contrairement aux études Harvey/Linteau et Coupal consacrées à la fois aux articles et aux notes de recherche publiées dans la *Revue*, ce

---

[24] Rosario Bilodeau a été assistant-directeur puis directeur de la *Revue*.

[25] Juliette Lalonde-Rémillard est la nièce du chanoine Groulx et a été, de nombreuses années, secrétaire à l'Institut et à la *Revue*.

ne sont que les articles qui sont ici sollicités. Les différentes chroniques qui paraissent dans la *Revue* au cours de la période étudiée, telles les notes de recherche, les comptes rendus ou encore les bibliographies, pour ne nommer que celles-là, sont exclues du travail d'analyse. Plusieurs raisons motivent ce choix méthodologique. D'abord et avant tout, les articles demeurent ce qu'il y a de plus constant, de plus complet et de plus représentatif lorsque vient le temps de jeter un regard sur la production historienne récente et sur la pratique des historiens. Ensuite, d'un point de vue logistique, le nombre considérable d'articles à être analysés (553 pour la période) prescrit une délimitation stricte du corpus.

Les articles seront ensuite lus à l'aide d'une grille d'analyse servant à relever les différentes caractéristiques littéraires et méthodologiques servant à définir la pratique historienne. Hormis les informations de base sur la provenance du texte et l'auteur, l'analyse de contenu portera sur les éléments suivants: la problématique, les hypothèses, les sources utilisées (cela exclut les sources bibliographiques), leur type et leur critique, l'appareil critique, le bilan historiographique, la bibliographie, la présentation (forme) et les supports visuels tels que les cartes, les tableaux ou encore les graphiques.

Pour la plupart de ces éléments, il s'agira simplement de relever leur présence ou leur absence (donc la mise en pratique) dans le texte. Pour les sources, il s'agira, comme pour les éléments précédents, de relever leur présence ou leur absence, mais aussi

d'identifier leur type. Il y a donc ici une procédure de catégorisation qui entre en jeu. Et finalement, pour les supports visuels, en plus de constater leur présence ou leur absence, la procédure consistera à relever et à consigner (le cas échéant) le nombre de cartes, de graphiques et de tableaux utilisés dans la présentation des textes.

La contribution de l'entrevue de Rosario Bilodeau comme source orale, de même que la correspondance de Juliette Lalonde-Rémillard, comme autre source imprimée est, quant à elle, fort différente. Ces sources viennent davantage enrichir la recherche ici en cours par l'*insight* qu'elles permettent d'offrir sur l'atmosphère qui régnait à l'Institut et à la *Revue* que contribuer directement à la prise de contact avec les différents aspects de la pratique historienne. Mais il ne faut pas négliger leur valeur pour autant, ces deux sources d'information contribuent efficacement à tracer le portrait des attentes et ambitions des équipes qui se sont succédées au sein de l'institution tout au long de la période cruciale au cours de laquelle s'opéra la mutation de la pratique historienne si centrale au mémoire.

Démarche

Si l'on veut comprendre le problème de la pratique historienne dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* ainsi posé, c'est-à-dire en regard à la mutation, il faut tracer un portrait complet de la pratique qui tient compte d'un avant et d'un après les transformations subies. C'est ainsi que le corps de ce mémoire est divisé en deux grandes parties, voire deux chapitres. La première partie, toujours sur le plan de la

pratique historienne, couvre la période de relative stabilité dans la *Revue* qui s'étira de la création du périodique au décès du fondateur Groulx et de la mise en place d'une nouvelle équipe de direction. Des 553 articles publiés dans la *Revue* et formant le corpus du présent mémoire, ce sont 354 articles qui proviennent de cette première période (pour 64% du total). La seconde partie du mémoire s'amorce avec le décès de Groulx et couvre le reste de la période étudiée qui prend fin en 1982. Ce sont alors 199 articles qui proviennent de cette seconde période (pour 36%).

Non seulement cette périodisation permet de situer sur l'axe du temps la mutation de la pratique historienne telle qu'elle s'opéra dans la *Revue*, mais elle permet également l'analyse individuelle des caractéristiques par lesquelles la mutation s'observe. De plus, ainsi effectuée, cette périodisation tient parfaitement compte de l'un des plus importants facteurs de changement dans la pratique historienne, celui de la professionnalisation du personnel, qui se produit justement au cours de la seconde moitié des années soixante.

CHAPITRE 1

La *Revue d'histoire de l'Amérique française* sous la direction de Lionel Groulx De 1947 à 1967

> *Ressaisir ce fait en ses traits communs, comme en ses diverses expressions historiques, le ressaisir surtout en son originalité, ainsi que l'on rajusterait ensemble les ossements épars d'un grand mort, l'oeuvre nous a paru en valoir la peine. Oeuvre si vaste toutefois que seules la peuvent [sic] mener à bien des équipes d'historiens entraînées à travailler chacune sur son terrain, à s'entr'aider dans leurs recherches, à synthétiser leurs travaux par l'action d'un organisme central.*
> Lionel Groulx, «Pages liminaires» dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 1, no 1 (juin 1947), p. 4.

Afin de mieux comprendre la genèse de la mutation de la pratique historienne dans les pages de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, il importe ici d'entamer un survol du parcours de la professionnalisation de cette pratique depuis bien avant la création de l'Institut et de sa revue.

Mise en contexte

L'historiographie canadienne-française de la période de l'entre-deux-guerres fut dominée par des historiens amateurs provenant dans bien des cas des milieux cléricaux et se faisant les promoteurs, tout aussi souvent, de l'idéologie que l'on qualifie aujourd'hui de nationaliste et ultramontaine.[1] Solidaires des élites

---

[1] Fernand Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle de l'histoire comme science sociale», *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XX, (1982), p. 42.

socio-culturelles et politiques,[2] les auteurs présentaient généralement les résultats de leurs recherches sous la forme d'un récit du passé en grande partie narratif, centré sur la religion, le politique et les grandes figures,[3] récit également empreint de leur propre subjectivité, plus ou moins consciente ou révélée.[4]

Au-delà de la discipline et de la rigueur personnelle, l'encadrement professionnel faisait défaut au Québec de sorte que bien peu d'historiens produisirent une oeuvre ayant l'ampleur et la profondeur des travaux d'histoire qu'écrivaient au même moment des historiens professionnels du Canada anglais comme Harold A. Innis, Arthur R. M. Lower et Donald G. Creighton.[5] Néanmoins, un certain nombre de travaux furent tout de même publiés par des auteurs de talent. On peut ici énumérer les noms de Hector Garneau, pour son travail sur l'*Histoire du Canada* de son grand-père François-Xavier; de Gustave Lanctôt, à l'époque seul détenteur d'un doctorat en histoire et le seul ayant reçu une formation universitaire, aux États-Unis et en France; de Thomas Chapais, reconnu pour son dévouement au travail archivistique et de Lionel Groulx.

---

[2] Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», dans Fernand Dumont, *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, Institut Québécois de la recherche sur la culture, 1990, p. 254-255.

[3] Fernand Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XII, (1975), p. 26; Serge Gagnon, *Quebec and its Historians. The Twentieth Century*, trad. du français par Jane Brierley, Montréal, Harvest House, 1985, p. 63.

[4] Fernand Ouellet, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p. 12; F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 26.

[5] Jean-Paul Bernard, «L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada», *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (septembre 1995), p. 323-324.

Groulx fut certainement le plus influent de ces historiens de métier, fort peu nombreux, ayant joué un rôle important dans la professionnalisation de la discipline durant la période de l'entre-deux-guerres.[6] Engagé envers une analyse davantage scientifique[7], il fut l'un des premiers, avec Gustave Lanctôt, à étudier l'histoire du Québec en utilisant les éléments d'une approche davantage économique, modifiant ainsi de façon significative sa propre interprétation du passé.[8] Jouant dans son domaine un rôle aussi important que celui d'Édouard Montpetit et du Frère Marie-Victorin sur le plan de la recherche scientifique[9], Groulx devint en l'espace de quelques années seulement «le *définisseur* indiscuté de la question nationale»[10], si centrale aux débats de l'époque.

De plus, Groulx exerça une influence considérable sur la pratique historienne en consacrant d'importants efforts au développement d'infrastructures destinées à l'étude de l'histoire du Québec, tant au sein du cadre universitaire qu'à l'extérieur de celui-ci.

---

[6] Serge Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements de la conscience nationale», dans Benoît Bernier, Jean Hamelin et André Beaulieu, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, coll. «Cahiers de l'Institut d'histoire de l'Université Laval», no 13, p. 33; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 32-45 et 86-89.

[7] Fernand Ouellet n'accorde même pas ce crédit à Groulx dont le récit, pour lui, s'apparente davantage à une oeuvre littéraire que scientifique. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 26; F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 40.

[8] Pensons aux transformations subies par son interprétation de l'épisode de Dollard des Ormeaux qui, de figure mythique, devint graduellement un personnage dont les actions devaient être comprises dans le contexte des rivalités commerciales de la traite en Nouvelle-France. À ce sujet, voir: Ronald Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF* à l'époque de Groulx», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, trad. de Marie Poirier, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 210; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 126.

[9] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 18-19.

[10] S. Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements...», p. 36.

Par exemple, il organisa à l'automne de 1925 la première édition de la *Semaine d'histoire du Canada* qui rassembla plus de 8 000 amateurs d'histoire venus se rencontrer et échanger à propos de la pratique historienne et assister à l'une ou l'autre des vingt-cinq conférences présentées sans thème particulier.[11] Il fut également responsable de l'organisation de la seconde édition de cette conférence qui eut lieu à l'automne 1944 autour du thème de la pratique historienne dans l'oeuvre de François-Xavier Garneau, et à laquelle participèrent un grand nombre d'historiens de métier tels que Gustave Lanctôt et Guy Frégault.[12]

Situation de l'enseignement et de la recherche en histoire avant 1947

La décennie des années vingt fut celle au cours de laquelle s'amorça un important mouvement de création de sociétés savantes consacrées à l'étude de l'histoire locale et régionale, avec l'apparition d'une vingtaine de sociétés locales[13] et de quelques associations spécialisées, telles la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique ou la Société des Dix. En plus de rompre l'isolement des chercheurs, l'arrivée de ces regroupements savants permit, en l'absence de programmes de formation universitaire, l'amorce d'un processus de disciplinarisation de l'histoire. Mais plus

---

[11] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 42-47.

[12] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 89-90.

[13] Aux trois déjà existantes en 1925 (la Société historique de Montréal, la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal et la Société historique de Saint-Boniface au Manitoba), s'ajoutent plus d'une vingtaine de sociétés d'histoire locale et régionale entre les années 1925 et 1945, période au cours de laquelle elles rassemblèrent plus d'un millier d'amateurs d'histoire. À ce sujet, voir: Patrice Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 187.

important encore, l'arrivée des sociétés savantes permit la mise en place d'un espace de production et de reconnaissance propre à la discipline, bien avant que le mouvement n'atteigne les universités.[14]

La situation de l'enseignement universitaire et de la recherche en histoire, pour la période de l'entre-deux-guerres, fut donc marquée par l'indigence et la faible institutionnalisation de la pratique historienne.[15] Au cours de cette période, l'enseignement universitaire en histoire, qui prenait alors la forme de conférences publiques, visait davantage l'acquisition d'une culture générale qu'une spécialisation professionnelle[16] et s'adressait, somme toute, au personnel enseignant de niveau secondaire ou des collèges classiques. La discipline, alors dominée au niveau des structures par la littérature et la philosophie, n'occupait en fait qu'une place très limitée, voire marginale, à l'intérieur du système universitaire québécois.[17]

Certes, l'histoire fait son entrée à l'université, mais elle y est éparpillée dans différentes facultés, sans programme propre, dominée par les exigences de la reconduction du programme d'enseignement des humanités classiques, associée aux

---

[14] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 166-177 et 192.

[15] Marcel Trudel, «Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 27, no 3 (décembre 1973), p. 397; Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 78.

[16] Sauf peut-être dans le cas de l'Institut d'études médiévales Albert-le-Grand, fondé en 1931 afin de former des étudiants aux méthodes historiques, et rattaché à la faculté de philosophie de l'Université de Montréal en 1942, où s'organisent des activités de recherche spécialisées. À ce sujet, voir: P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 172.

[17] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 166-171.

lettres et à la philosophie comme auxiliaire et subordonnée aux enjeux de la lutte doctrinale et idéologique.[18]

C'est dans un tel contexte que l'Université de Montréal fonda, en 1920, la Faculté des Lettres. Pour la première fois au Québec, des cours fermés d'histoire furent offerts «à des étudiants dûment inscrits et qui ressortent diplôme en poche.»[19] Plus tard, à partir de 1929-1930, la formation est refondue afin de permettre l'obtention de diplômes de niveau maîtrise et, pour ceux qui préparent une thèse de valeur critique, de doctorat.[20]

En l'absence de véritables programmes d'histoire dans les universités francophones, l'historiographie nationaliste et ultramontaine, que plusieurs qualifient aujourd'hui de traditionnelle, maintint donc son emprise sur le récit collectif des Canadiens français et ce, jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Les transformations historiographiques apparues au cours de la période précédant la fondation des Instituts d'histoire relèveraient finalement davantage du style et des perspectives envisagées que des pratiques méthodologiques comme telles.[21] Mais ce mouvement simultané d'institutionnalisation et de professionnalisation de la discipline, marqué par la fondation de l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal en 1946 et de l'Institut

---

[18] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 176.

[19] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 169.

[20] Ce qui illustre bien «que les critères de l'histoire critique commencent à s'imposer dans le système universitaire.» D'ailleurs, en 1934, à l'Université de Montréal, un étudiant (Antoine Bernard) vit sa thèse de doctorat refusée en raison de son manque de valeur critique. À ce sujet, voir: P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 169.

[21] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 92.

d'histoire et de géographie de l'Université Laval en 1947, ainsi que par la création de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, également en 1947, vint par contre amorcer, lentement mais sûrement, un renversement de la situation.[22]

Fondation des Instituts d'histoire

La création des deux instituts universitaires d'histoire de Montréal et Laval, quelque peu tardive si on la compare à l'institutionnalisation universitaire au Canada anglais par exemple, releva directement du contexte socio-économique d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale. L'industrialisation et l'urbanisation de la société québécoise, alors en cours depuis plusieurs décennies, la forte croissance démographique, l'enrichissement des salariés, la tertiarisation de l'économie et la hausse de la demande en services publics contribuèrent à l'intensification de l'activité intellectuelle au Québec. Ces forces jouèrent un rôle important dans l'expansion des institutions de haut savoir au Québec et ce, dans plusieurs domaines dont celui des sciences sociales et des sciences humaines.[23]

La déléricalisation progressive du domaine de l'éducation, amorcée au tournant des années 1950 en raison de la pénurie relative de clercs enseignants dans les collèges classiques et l'augmentation du nombre d'écoles normales d'État, sont des conditions ayant toutes deux favorisé l'expansion du réseau universitaire en accentuant le

---

[22] J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 323-324.

[23] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 52.

demande de nouveaux professeurs.[24] En effet, l'on accepta d'embaucher dans ces établissements du personnel enseignant laïque, par exemple en histoire, et la demande pour la formation universitaire des enseignants s'en trouva d'autant plus accrue.[25]

Relativement à l'histoire, cette mise en place des conditions institutionnelles ne fut en fait que la continuité d'un processus déjà amorcé par la spécification de l'histoire comme champ intellectuel et scientifique. Pour ainsi dire, la fondation des deux instituts d'histoire contribua:

> [...] à la création d'une aire autonome d'enseignement et de recherche, à la promotion de l'histoire critique et à la formation des spécialistes en mesure d'assurer ce type de production historiographique. La voie [fut] ainsi pavée, durant les décennies suivantes, pour la construction d'une discipline scientifique en milieu universitaire et pour l'autonomisation graduelle de l'histoire par rapport aux différentes injonctions externes (idéologiques, religieuses, doctrinales et littéraires) qui [structuraient] encore, dans le milieu savant, l'étude du passé et la quête de la vérité.[26]

L'idée de créer un programme spécialisé en histoire circulait depuis quelques années lorsque l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal fut fondé. Lionel Groulx et Guy Frégault avaient travaillé ensemble, dès l'année 1943, à l'élaboration d'un plan devant mener à la création du département d'histoire à l'Université de Montréal en octobre 1947. Dès lors, Frégault, qui en fut le premier directeur, se consacra

---

[24] M'Hammed Mellouki, *Savoir enseignant et idéologie réformiste. La formation des maîtres (1930-1964)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1979, coll. «Documents de recherche», no 20, p. 330.

[25] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 192-193; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 14.

[26] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 195.

entièrement au développement d'une histoire scientifique qu'il conçut «dans une optique essentiellement nationale.»[27] L'enseignement qui y était alors déjà dispensé fut aussitôt remanié, de sorte que l'histoire du Canada et plus spécifiquement celle du Québec d'avant 1840, occupa pratiquement toute la place. À peine un mois plus tard, peu avant d'y obtenir un poste, Maurice Séguin soutenait à l'Institut sa thèse d'histoire et devenait le premier diplômé du jeune Institut.[28]

Sous l'effet de la concurrence entre l'Université Laval et l'Université de Montréal, la fondation de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval[29] a été, quant à elle, davantage précipitée que l'autre.[30] Si bien que Marcel Trudel, qu'on avait envoyé deux ans auparavant compléter sa formation aux États-Unis en attendant l'ouverture d'une chaire d'histoire du Canada, fut rapatrié de façon précipitée à Québec. Ainsi, dès l'automne 1947, au moment même où l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal entamait ses activités, il commence à donner ses cours à l'Institut de Laval, récemment fondé sous les auspices de l'abbé Arthur Maheux.[31]

---

[27] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 275.

[28] Pierre Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972», *Recherches sociographiques*, vol. 15 (1974), p. 82; P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 193; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 68.

[29] Ce n'est qu'en 1955 que l'histoire et la géographie, jumelées pour la création de l'Institut, seront scindées pour créer deux départements distincts. À ce sujet, voir: P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 82-83.

[30] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 82.

[31] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 82-83.

Sur le plan de la pratique historienne, la fondation des Instituts de Montréal et de Laval amorça un important processus de changement et de diversification. Grâce surtout au travail de Guy Frégault à Montréal et Marcel Trudel à Québec[32], tous deux fervents utilisateurs de la méthode critique, l'historiographie commença à prendre une certaine distance par rapport à l'amateurisme.[33] Avec la création des deux Instituts, il devint alors «possible, pour la première fois, de se spécialiser en histoire dans une université québécoise» en fonction d'un apprentissage basé sur l'esprit scientifique et une méthodologie rigoureuse.[34]

Cependant, il ne faut pas croire que la professionnalisation de la discipline ait immédiatement conquis les chercheurs de tous les niveaux. Bien que peu d'historiens nièrent le besoin d'une pratique davantage scientifique, plusieurs d'entre eux, surtout parmi les historiens exerçant leur discipline depuis plus longtemps, marginalisèrent longuement et vigoureusement les apports nouveaux à la pratique historienne.[35]

---

[32] Bien des similitudes existent entre le parcours et la pratique de ces deux historiens laïques. Il ont d'abord tous deux été formés dans des universités américaines, d'où ils sont revenus avec une conception semblable de leur discipline: une histoire positiviste, critique, objective et fortement orientée vers la recherche empirique. Ensuite, ils proposèrent tous deux le même manuel de méthodologie historique (*A Guide to Historical Method* de J. Garraghan) à leurs étudiants. Finalement, sous l'influence de Groulx, leur pratique fut tout autant l'une que l'autre marquée par un profond souci du texte, de la documentation et des sources. À ce sujet, voir: Robert Mandrou, «L'Historiographie canadienne française. Bilan et perspectives», *Canadian Historical Review*, vol. 51, no 1 (mars 1970), p. 10-12; P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 94; F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 59; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 100.

[33] F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 33-34.

[34] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 19.

[35] Comme par exemple Léo-Paul Desrosiers qui, bien qu'étant prêt à s'associer à l'Institut d'histoire de l'Amérique française, était alors assez tiède à l'idée d'une histoire - scientifique - trop peu accessible au grand public. À ce sujet, voir: R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 88-91.

Quoiqu'il en soit, au sein de ces Instituts d'histoire s'affairèrent deux équipes nouvellement formées et désireuses de fonder scientifiquement l'intelligibilité de l'histoire du peuple canadien-français en lui donnant un cadre méthodologique rigoureux et en la dissociant «de la littérature et des entreprises apologétiques où [la recherche historique] se confinait le plus souvent.»[36] Tant à Montréal, avec les Guy Frégault, Maurice Séguin et Michel Brunet, qu'à Québec, avec les Marcel Trudel, Jean Hamelin et Fernand Ouellet, les nouveaux historiens se distinguèrent de leurs prédécesseurs de plusieurs façons. Ils étaient ni autodidactes, ni ecclésiastiques mais avaient plutôt reçu une solide formation universitaire, faisant d'eux les premiers véritables universitaires de métier «à se consacrer exclusivement à la recherche et à l'enseignement de l'histoire du Canada.»[37]

C'est en s'inspirant d'historiographies extérieures au Québec et davantage développées que celle du Canada français que les historiens de la nouvelle vague universitaire purent moderniser leur propre pratique.[38] Tout d'abord, l'historiographie canadienne-française se rangea à l'enseigne de la tradition positiviste et critique du 19e siècle, particulièrement diffusée en Europe par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos. Cette tradition méthodologique répondait parfaitement bien au «besoin élémentaire qu'on éprouvait [au moment de la fondation des instituts

---

[36] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 20.

[37] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 20.

[38] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 88; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 12.

d'histoire] d'une histoire critique écrite par des mains expertes à partir de sources originales.»[39]

Les années 1950 marquèrent également l'historiographie par un ensemble d'influences extérieures. Les historiens de l'École de Montréal furent grandement influencés par des historiens canadiens-anglais tels que Donald Creighton et Harold Innis qui, surtout dans leurs travaux d'avant-guerre, insistaient beaucoup sur l'importance des liens économiques avec les différentes métropoles s'étant succédées dans l'histoire canadienne.[40] Ceux de l'École de Québec furent plutôt inspirés par le courant des *Annales*. À Montréal, seul Maurice Séguin, de par son ambition «d'embrasser la totalité du social dans une perspective diachronique»[41] et structurelle, eut quelques affinités avec l'école française.

Attirés par leur conception socio-économique et multidisciplinaire de l'histoire, plusieurs historiens de Québec tissèrent de solides liens avec certains praticiens français au cours de cette décennie. À l'Université Laval, l'enseignement de l'histoire fut même organisé sur le type européen avec la licence composée de quatre certificats permettant davantage l'acquisition d'une culture générale qu'une spécialisation. Ce

---

[39] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 46. Les travaux de Guy Frégault (par exemple *Iberville le Conquérant* et *La Civilisation de la Nouvelle-France*, publiés en 1944) et la thèse de Maurice Séguin reflètent tout-à-fait bien cette volonté. À ce sujet, voir: Serge Gagnon, «Pour une conscience historique de la révolution québécoise», *Cité Libre*, vol. 16, no 83 (janvier 1966), p. 6-7; P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 80-84; J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 194.

[40] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 106.

[41] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 197.

facteur, avec d'autres, facilita la réciprocité entre les deux groupes d'historiens de Québec et de France.[42]

La venue à l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval de professeurs français tels que André Latreille, Robert Mandrou et Roland Mousnier, pour ne nommer que ceux-là, permit d'établir un contact professionnel entre les deux groupes d'historiens. De telle sorte qu'il fut relativement facile pour des étudiants de Laval, comme Claude Galarneau, Pierre Savard, Fernand Ouellet et Jean Hamelin (et un peu plus tard, Léon Dion, Fernand Dumont, Jean-Charles Falardeau, Albert Faucher et Maurice Lamontagne) de poursuivre leur formation en France.[43]

À leur retour, ces historiens québécois ne manquèrent pas à leur tour d'importer avec eux et de mettre en oeuvre dans leurs divers travaux[44] une certaine conception de l'histoire: «une pratique basée sur le répétitif, le collectif et l'explication [...] une conception de l'histoire apparentée aux sciences sociales, globale dans sa perspective, sociale par définition et axée sur l'analyse des structures et du changement».[45]

---

[42] M. Trudel, «Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval», p. 399.

[43] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 48.

[44] Comme par exemple: *Économie et société en Nouvelle-France* de Jean Hamelin, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850* de Fernand Ouellet et plus tard en 1971, *Histoire économique et sociale du Québec, 1851-1896* (qui est la suite de l'autre) de Jean Hamelin et Yves Roby. À ce sujet, voir: Fernand Ouellet, «Les classes dominantes au Québec, 1760-1840. Bilan historiographique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 2 (automne 1984), p. 230; S. Gagnon, *Quebec and its Historians...*, p. 65; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 164.

[45] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 61.

C'est ainsi qu'en 1960, Jean Hamelin publia dans les *Cahiers de l'Institut d'histoire de l'Université Laval* un ouvrage, modeste de volume mais riche en contenu, intitulé *Économie et société en Nouvelle-France*.[46] Ce premier essai d'histoire économique et sociale, considéré par Robert Mandrou comme un ouvrage pionnier, encouragea fortement d'autres historiens à emprunter la voie de l'histoire économique et de l'approche quantitative.[47]

À son tour, Fernand Ouellet publia en 1966 une oeuvre maîtresse, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850*, qui fit époque dans l'historiographie québécoise de par son ampleur et sa méthodologie d'inspiration *annaliste*.[48] Dans sa préface, Robert Mandrou remarquait que l'étude de Ouellet n'avait pas la prétention d'être définitive, bien au contraire. Elle se voulait être «un programme de travail déjà fort bien amorcé par Albert Faucher et Alfred Dubuc»[49] et qui allait avoir une suite dans les travaux de Jean Hamelin et Yves Roby.

Au même moment, à Montréal, la collaboration entre l'historien Jean-Pierre Wallot et l'économiste Gilles Paquet permettait la réalisation de nombreuses études de nature socio-économique et reposant sur des fondements méthodologiques rigoureux.[50]

---

[46] Ce qui n'est pas sans faire référence au titre même de la revue de l'école française des *Annales* qui est: *Annales ESC* (pour Économie, Société et Civilisation).

[47] R. Mandrou, «L'Historiographie canadienne française...», p. 6.

[48] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 87.

[49] S. Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements...», p. 3.

[50] F. Ouellet, «Les classes dominantes au Québec...», p. 231.

Le caractère résolument scientifique de la pratique des historiens de Laval et de Montréal, et leur volonté commune de rectifier certaines perspectives traditionnelles du passé, leur permirent donc de transformer l'historiographie canadienne-française et de la faire passer d'un stade traditionnel à un stade critique. Cependant, il ne faut pas croire que l'interprétation qu'ils firent du passé canadien-français tint du consensus dans les milieux universitaires, bien au contraire. Dès leur création, les Instituts d'histoire de Montréal et Laval devinrent les pôles à partir desquels s'affrontèrent les points de vue de deux groupes d'historiens qui, au sens fort du terme, formèrent ce qui est encore aujourd'hui convenu d'appeler les écoles historiques de Montréal et de Québec.[51]

Les divergences en terme d'interprétation historique entre les deux villes n'étaient toutefois pas une nouveauté.[52] Les intellectuels de la vieille capitale d'hier et d'alors, isolés et à l'abri de la menace de l'assimilation culturelle dans la relative homogénéité de la population, n'ont tout simplement jamais fait face aux mêmes préoccupations que ceux de Montréal qui, quant à eux, se virent quotidiennement livrés «à la présence inéluctable du conquérant qui lui a ravi son visage français.»[53] C'est ce qui explique en grande partie le fait que les historiens de Québec furent plutôt favorables

---

[51] Pour Marcel Trudel, il n'y a pas lieu, comme pour Montréal, de parler d'une École historique de Québec, bien au contraire. L'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval aurait plutôt bénéficié d'une pratique ouverte sur les grandes explications et affranchie d'une thèse obligée. À ce sujet, voir: M. Trudel, «Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval», p. 401.

[52] Pensons à la controverse Maheux/Groulx au cours des années 1940. À ce sujet, voir: J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 73-78.

[53] S. Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements...», p. 40.

au cadre fédéraliste canadien alors que les seconds formèrent plutôt un groupe de chercheurs résolument nationaliste, voire néo-nationaliste.[54]

Ce nouveau nationalisme leur valut d'ailleurs l'épithète de «nationalisme pessimiste».[55] Sa paternité est en majeure partie attribuable à la réflexion de Maurice Séguin et est fondé sur la conviction que les Canadiens français ne peuvent s'émanciper entièrement à l'intérieur du cadre fédératif. Le néo-nationalisme est axé davantage sur l'affranchissement intellectuel et institutionnel du peuple canadien-français que sur l'idéologie de la survivance, promue depuis fort longtemps par les intellectuels d'avant la Seconde Guerre mondiale.

À en juger par la centralité de la question nationale dans l'interprétation historique des deux écoles, il n'est pas étonnant de constater que l'historiographie canadienne-française des années 1950, malgré le souci évident de rigueur méthodologique, était encore marquée par les thèmes politiques. Elle servit tout autant que celle l'ayant précédée à la promotion de programmes politiques définis.[56]

---

[54] F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 26; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 95.

[55] L'appellation *nationalisme pessimiste* vient de Léon Dion qui publie, en novembre 1957 dans la revue *Cité Libre*, un article intitulé: *La nationalisme pessimiste: sa source, sa signification, sa validité*. À ce sujet, voir: J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 442-445.

[56] J. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise...*, p. 21; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 95.

L'Institut d'histoire de l'Amérique française

C'est dans ce contexte ambivalent, à la fois de professionnalisation de la pratique historienne et de réitération du nationalisme, que le chanoine Groulx, en marge du réseau universitaire alors marqué par la fondation des instituts universitaires, se lança dans l'entreprise qui allait devenir l'Institut d'histoire de l'Amérique française.[57]

C'est au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 24 juin 1946, que Groulx, alors âgé de 68 ans, lança pour la première fois en public l'idée de créer l'Institut d'histoire de l'Amérique française.[58] À l'image de cette soirée où l'on célébrait à la fois la fête nationale et ses trente ans de permanence comme universitaire professionnel, les intentions alors énoncées par Groulx furent de créer un centre de recherche consacré à la professionnalisation de la pratique historienne au Québec où l'on pourrait y amorcer l'étude systématique du fait français en Amérique.[59] «J'ai souhaité former ici, dans Montréal, dit-il à l'auditoire dans un discours, une équipe de chercheurs et d'écrivains d'histoire qui s'emploierait tout spécialement à l'étude du passé français d'Amérique.»[60]

---

[57] «Groulx voyait la publication d'une authentique revue scientifique comme un moyen de prouver la capacité des francophones à mener de la recherche historique d'un aussi haut niveau que les anglophones. Sur cet aspect, il n'y avait pas d'opposition entre les objectifs nationalistes et scientifiques de la *RHAF*.» À ce sujet, voir: R. Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF*...», p. 209; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 50.

[58] Dans les mois qui précédèrent l'annonce, ce projet d'Institut était devenu, pour l'entourage de Groulx, un sujet amplement discuté. À ce sujet, voir: Juliette Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période (1946-1950) - L'IHAF et la *Revue*», *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 4 (été 1995), p. 170.

[59] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 74-75.

[60] J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période...», p. 170.

La première réunion de l'IHAF eut lieu le 13 décembre 1946, à la résidence de Groulx sur la rue Bloomfield à Montréal, à peine trois jours après la création de l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal. Groulx fut dès lors nommé président de l'IHAF, Frégault et Séguin furent respectivement nommés vice-président et secrétaire. Pour les autres membres du bureau de direction, Groulx voulut établir un certain équilibre entre clercs et laïques. Reflétant d'assez près la nature hybride de l'Institut, chacun des groupes eut droit à exactement la moitié des sièges restants.[61]

Il souhaitait également que les membres de son premier bureau de direction soient des gens ayant une certaine expérience de la pratique historienne. Léo-Paul Desrosiers était Conservateur de la bibliothèque de Montréal; Gérard Filteau était inspecteur scolaire; Antoine Roy travaillait aux archives provinciales; Antoine Bernard, Thomas Charland, Conrad Morin, Léon Pouliot et Gordon Rothney étaient tous professeurs d'histoire au niveau universitaire, bien qu'aucun d'eux ne possédât de doctorat en histoire. Étrangement, le seul véritable historien professionnel de la province à l'époque, Gustave Lanctôt, fut quant à lui gardé à l'écart du groupe par Groulx qui ne partageait pas ses opinions politiques.[62]

---

[61] R. Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF*...», p. 206.

[62] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 76. Cet entêtement de Groulx à vouloir s'entourer d'historiens de la même famille idéologique fut d'ailleurs un des facteurs qui compliquèrent sa relation avec les historiens de Montréal, particulièrement au cours des années 1960. À ce sujet, voir: R. Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF*...», p. 212.

Pour Groulx, l'Institut d'histoire de l'Amérique française allait servir plusieurs fonctions. Dans une entrevue accordée au quotidien *Le Devoir* en octobre 1946, il expliqua qu'il souhaitait ardamment que l'IHAF devienne à la fois un centre archivistique, un lieu de rencontre[63] et de formation pour les historiens de métier puis un lieu de publication pour les membres. Pour cela, deux publications allaient être créées: la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et *Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française*[64]. Il encourageait également la participation d'historiens amateurs qu'ils souhaitait voir s'organiser en sections régionales et qui auraient alors la possibilité de profiter de l'expertise des professionnels du bureau de Montréal afin que leurs travaux d'histoire locale soient réalisés selon les dernières règles méthodologiques.[65]

---

[63] L'Institut organisa plusieurs types de rencontres: les rencontres annuelles, qui devinrent éventuellement les congrès et, à partir de 1951, les réunions mensuelles des membres-correspondants durant desquelles des discussions autour d'un thème historique étaient lancées. À ce sujet, voir: J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période...», p. 173; Juliette Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 4e période (1950-1960), 2e partie», *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 6 (automne 1996), p. 166.

[64] En fondant l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Groulx avait également en tête la publication de travaux spécialisés en histoire au sein d'une collection appelée *Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française*. Ce faisant, il cherchait à palier aux conditions de publication très difficiles pour les auteurs d'ouvrages en histoire. Afin de lancer ce programme, l'Institut se proposa d'amasser les fonds nécessaires en publiant tout d'abord cinq ouvrages dont *Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers, *Louis Jolliet* du Père Delanglez et les deux tomes du *François Bigot* de Guy Frégault qu'il avait déjà lui-même publiés. «Or, l'appel n'a pas été entendu» et la collection fut un échec. À ce sujet, voir: Juliette Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. Les années 1950-1960 (1ère partie)», *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 5 (printemps 1996), p. 160; Marcel Trudel, «Les dix ans de l'Institut», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 10, no 1 (juin 1956), p. 9-11.

[65] Lionel Groulx, «Pages liminaires», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 1, no 1 (juin 1947), p. 4;J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période...», p. 173; J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 4e période (1950-1960)...», p. 166; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 75.

Quand l'Institut fut fondé, sa principale publication, la *Revue d'histoire de l'Amérique française* fut immédiatement lancée. Déjà à l'époque, l'histoire du Canada français prenait une certaine place dans des revues telles que la *Revue canadienne*, *Les Cahiers des dix* ou le *Bulletin des recherches historiques* mais aucune d'entre elles ne s'y consacrait exclusivement ou de façon suffisamment scientifique aux yeux de Groulx.[66] En fait, la seule revue professionnelle et spécialisée en histoire du Canada existant alors était la *Canadian Historical Review* mais elle s'était, au fil des ans, fortement aliéné les auteurs québécois en refusant de publier les articles de langue française, une politique éditoriale qui ne changea pas avant les années 1960.[67]

L'arrivée de la *Revue* sur le marché québécois fut un événement public et exigea de plusieurs une contribution financière. Uniquement pour le lancement du premier numéro, ce sont $2460 qui furent amassés auprès de donateurs de toutes provenances dont les noms et contributions furent publiées au revers des numéros de la *Revue*.[68] Il fallut ensuite réussir à faire absorber au public plus de 1000 exemplaires de chacun des quatre premiers numéros de l'année (plus de 600 pages au total) et assurer la

---

[66] M. Trudel, «Les dix ans de l'Institut», p. 78.

[67] Marlene Shore, «Remember the Future: The Canadian Historical Review and the Discipline of History, 1920-95», *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (September 1995), p. 411; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 78.

[68] J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période...», p. 171. Le financement gouvernemental n'existant pas avant 1964, les revues, comme la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, devaient s'autofinancer entièrement. Cette situation n'est pas sans avoir eu une certaine influence sur la nécessité de la *Revue* «de satisfaire à la fois le milieu fermé des spécialistes et le marché plus large du public cultivé.» À ce sujet, voir: P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 199.

collaboration de spécialistes de l'histoire afin de maintenir la *Revue* au rang des revues spécialisées. À la fin de la première année, le nombre d'abonnés atteignit 1300 et le tirage fut porté à 1500 exemplaires.[69] Au tout début, tout le travail à la *Revue* était accompli *à la main* par Groulx lui-même et par sa nièce Juliette Rémillard.[70] Il fallait retranscrire les textes, les corriger et procéder à leur mise en page. Il fallait ensuite emballer et mettre à la poste tous les numéros vendus aux abonnés.

Un peu plus tard, en 1956, la Fondation Lionel-Groulx fut créée afin de financer les activités de l'Institut et sa revue. Avec comme mise de fond $10 000 reçus en donations, Groulx créa la fondation et lui céda, en 1957, la maison sur la rue Bloomfield qu'il avait lui-même reçue en 1939 afin qu'il puisse être plus près de son travail. En 1966, juste avant de mourir, Groulx légua également tout le reste de ses avoirs personnels à la Fondation.[71]

Bilan du contexte

Le bilan que l'on peut tracer du contexte de la recherche, de l'enseignement et de la diffusion de l'histoire au Québec pour les années 1950 et 1960 est celui-ci. Avec l'arrivée des instituts universitaires et de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, donc des nouveaux espaces de formation, de production et de diffusion,

---

[69] M. Trudel, «Les dix ans de l'Institut», p. 3;J. Lalonde-Rémillard, «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période...», p. 173.

[70] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

[71] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 119-120.

l'historiographie canadienne-française voit la professionnalisation de sa pratique, amorcée depuis les années 1920, s'étendre alors de façon progressive à l'ensemble de la communauté historienne.[72]

Cette professionnalisation de la pratique historienne, loin d'*expurger* complètement le nationalisme canadien-français, en servit même plutôt la cause en ce sens qu'elle permit de révéler aux autres historiographies, surtout celle du Canada anglais, l'avancement de l'historiographie canadienne-française. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que l'historiographie canadienne-française des années 1950 et 1960, bien qu'en cours de transformation majeure, demeure tout de même une historiographie très traditionnelle. Elle est alors encore en grande partie narrative et centrée sur le politique, l'individuel et le religieux. Elle est pratiquée par des hommes[73] et, dans plus de la moitié des cas, par des clercs possédant des affinités, quoique de moins en moins définies, avec l'idéologie nationaliste et ultramontaine.

Mise en place de la mutation dans les pages de la *Revue*

Le mouvement d'institutionnalisation et de professionnalisation qui transforma l'historiographie canadienne-française, au cours des vingt ans qui suivirent la fondation des Instituts d'histoire, ainsi que la décléricalisation des milieux savants et

---

[72] En termes de fréquentation, les débuts des deux instituts d'histoire sont assez modestes. Au cours des premières années, il y a très peu d'inscriptions À ce sujet, voir: P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 194.

[73] L'historiographie des années 1950-1960 est pratiquée dans une proportion de 90% à 95% par des hommes. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 12-13.

académiques, sont deux facteurs qui ont simultanément marqué la *Revue d'histoire de l'Amérique française* alors sous la direction de Groulx. C'est ainsi que les articles publiés au cours de la période témoignent tout à fait de l'engagement de plusieurs auteurs envers un type de pratique, ainsi que de la mise en place progressive d'éléments ayant favorisé la mutation de la pratique historienne au tournant des années soixante-dix.

Toutefois, tel que mentionné un peu plus tôt, la professionnalisation de la pratique historienne ne fut pas immédiate. Il fallut attendre une quinzaine d'années après la fondation des Instituts d'histoire de Montréal et Laval pour ressentir véritablement l'impact des nouveaux programmes universitaires de formation sur la pratique au Québec. Et, dans la *Revue*, ce n'est que très progressivement que l'on voit apparaître les indices de cette professionnalisation. Tout comme l'historiographie en général, la *Revue* devint au cours de cette période un espace de diffusion où *cohabitèrent* - au sens compétitif du terme - plutôt deux types de pratique qu'une seule, l'une dite traditionnelle, l'autre dite scientifique. D'ailleurs, les universitaires des années 1960 s'intéressaient davantage à la revue *Recherches Sociographiques* qu'à «la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, alors devenue le château fort de l'historiographie traditionaliste».[74]

---

[74] Paul-André Linteau, «La nouvelle histoire du Québec vue de l'intérieur», *Liberté*, no 147 (juin 1983), p. 38.

En rapport avec la profonde mutation que subit la pratique historienne au cours de la seconde moitié des années 1960 et en ne tenant compte que des articles publiés dans la *Revue* pour la période au cours de laquelle Groulx en est le directeur, il est possible d'affirmer qu'en dépit d'un engagement explicite envers une pratique davantage scientifique, la *Revue* n'en fut pas moins un espace de diffusion dominé par une historiographie traditionnelle pratiquée dans la plupart des cas par des amateurs.

Mise en pratique d'une vocation

Lorsque la *Revue d'histoire de l'Amérique française* voit le jour en juin 1947, l'intention explicite du chanoine Groulx est alors de «faire passer l'histoire de la littérature à la science.»[75] C'est dire à quel point l'objectif de professionnalisation de la pratique historienne est central au projet du fondateur qui souhaite voir la *Revue* devenir un espace de diffusion voué à une production - canadienne-française - davantage rigoureuse, ou pour ainsi dire scientifique, à l'attention d'un lectorat professionnel.[76] Ce n'est donc pas sans avoir déjà au préalable quelques idées derrière la tête quant aux moyens à utiliser que le chanoine se lance dans la publication des premiers numéros.

Parmi les moyens envisagés, Groulx annonça la participation régulière de deux spécialistes de l'histoire qui se consacreraient à la publication d'articles de

---

[75] L. Groulx, «Pages liminaires», p. 4-5. Voir aussi: Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 244.

[76] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 91.

méthodologie historique.[77] C'est ainsi que dès les premiers numéros, Thomas Charland et Conrad Morin publièrent tous deux un certain nombre d'articles traitant d'aspects particuliers de théorie ou de méthodologie historique. Considérant l'engagement de Groulx vis-à-vis l'encadrement méthodologique, il n'est pas banal de constater que le tout premier article paru dans le tout premier numéro de la *Revue* ait justement été un traité théorique de Thomas Charland, intitulé *Les limites de l'histoire*, définissant le champ de la discipline historique.[78]

Dans cet article, Charland définit l'histoire comme étant «une connaissance du passé humain *au moyen de traces documentaires laissées par lui*.»[79] L'importance qu'il accorde au rôle des sources (les *traces*), dans cette définition, démontre bien toute l'influence qu'a alors l'école méthodique sur les historiens de sa génération. Aussi, cela n'est pas sans rappeler le souci des Guy Frégault et Marcel Trudel quant à l'importance du document dans la recherche historique.

L'article de Thomas Charland démontre également jusqu'à quel point il était dans l'intention de Groulx que la *Revue* serve non seulement d'organe de diffusion et de liaison entre les historiens, mais aussi «d'organe d'officialisation des critères de l'histoire méthodique et scientifique [...] dans la mesure où on cherch[a] à y fixer de

---

[77] L. Groulx, «Pages liminaires», p. 5; M. Trudel, «Les dix ans de l'Institut», p. 9.

[78] Pour les articles tirés de la *Revue* et cités à titre de source, la présentation utilisée sera: Thomas Charland, «Les limites de l'histoire», vol. 1, no 1 (juin 1947), p. 6-14.

[79] L'italique est de l'auteur. Thomas Charland, «Les limites de l'histoire», vol. 1, no 1 (juin 1947), p. 6.

façon étanche [à l'attention des praticiens amateurs] les frontières entre l'histoire et la littérature».[80]

Plusieurs autres traités théoriques et méthodologiques suivirent celui du premier numéro. Pour la période 1947-1967, ce sont en tout douze articles[81] de ce type qui furent publiés dans les pages de la *Revue*, ce qui correspond en somme à une proportion de 3,4% du contenu.[82]

L'engagement de Groulx envers la vocation scientifique de la *Revue*, en particulier, et la professionnalisation de la pratique, en général, est également notable dans une partie de sa correspondance. Ainsi, dans une lettre de 1948 adressée à un correspondant européen, Groulx affirmait le caractère scientifique de la *Revue* sous la forme d'une explication sur l'importance du travail avec les sources et de l'appareil critique dans les articles publiés dans celle-ci.[83] Aussi, Groulx reçut dans une autre

---

[80] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 197.

[81] *L'heuristique* (vol. 1, no 3), *La critique d'authenticité* (1-4) et *La critique de valeur* (2-1) de Thomas Charland; *La formation archivistique de l'historien* (3-1) de Conrad Morin; *Notes pour servir à la rédaction d'une histoire d'une seigneurie* (3-3) de Raymond Douville; *Comment écrire l'histoire d'une paroisse* (3-4) et *L'objectivité en histoire* (5-3) de Marcel Trudel; *Jeunesse de Clio ou la recherche en histoire* (9-1) de Claude Galarneau; *Histoire et traduction* (10-3) de René Baudry; *L'institution des données* (15-3) de Jean Côté; *Civilisation: terminologie et structure* (18-3) de Roland Lamontagne; *Des sujets de recherche pour un siècle ou deux* (20-2), également de Trudel. Il est aussi très intéressant de noter l'absence complète de Guy Frégault à ce volet méthodologique de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Pour les détails de ces informations, comme pour celles qui suivront, consulter les *Résultats statistiques totaux* fournis en annexe à la page 137.

[82] Résultat auquel arrivent également Harvey et Linteau dans leur étude de 1972. À ce sujet, voir: Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française, 1947-1972*», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 2 (septembre 1972), p. 166.

[83] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 209.

lettre les félicitations d'un des directeurs de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Conrad Morin, pour avoir refusé, dès le premier numéro, de publier un article d'une recherche qu'il jugeait alors ni originale, ni scientifique.[84] Ces aspects ont d'ailleurs constitué, pendant près de vingt ans, le coeur des critères de sélection que le chanoine appliquait aux textes soumis à la *Revue* pour fins de publication. Groulx souhaitait trouver dans les textes soumis une vision scientifique de l'histoire, une méthodologie adéquate et un style clair. De plus, il ne voulait pas voir dans les textes les traces d'une approche ouvertement nationaliste. Il souhaitait finalement que ceux-ci traitent de sujets le plus possible originaux et variés.[85]

Le rejet de l'article soumis pour le premier numéro est un geste d'autant plus particulier lorsque l'on tient compte du fait que la *Revue*, au cours de la première douzaine d'années de son existence, manquait régulièrement d'articles publiables et que Groulx, étant à toutes fins pratiques seul à assumer les responsabilités rédactionnelles à la *Revue*, dut souvent faire preuve d'une certaine souplesse dans le choix des articles. Il fallut même en certaines occasions que le directeur Groulx se transforme en solliciteur auprès des membres-correspondants pour obtenir un nombre suffisant d'articles afin de constituer les numéros de la *Revue*.[86]

---

[84] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 79.

[85] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

[86] Hormis l'aide occasionnelle de sa nièce Juliette Rémillard et de Madeleine Dionne, pour des aspects pratiques tel le secrétariat, Groulx était au cours de la période seul à recevoir et lire les articles, les évaluer et les corriger avant la publication. Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998; Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

L'engagement de Groulx vis-à-vis la mise en place d'un espace non seulement de diffusion mais aussi d'encadrement à l'attention des praticiens amateurs se manifeste également dans l'application d'un certain nombre de pratiques régulières telles les chroniques *Documents inédits* (présentation commentée d'une ou plusieurs pièces d'archive souvent tirées de la propre collection de Groulx), *Livres et revues* (pour les comptes rendus) et *Bibliographie* (historiographie thématique).[87] En plus des articles de fond qui constituèrent la base de la *Revue*, ces trois chroniques, apparues dès le premier numéro, visaient à encourager et à supporter la recherche historique puis à proposer de nouvelles pistes de recherche.[88]

En plus des chroniques, Groulx eut également l'idée d'instituer certaines habitudes rédactionnelles, voire des *régularités* au fil des numéros publiés.[89] Il sollicita à cet effet la collaboration régulière de certains historiens dits professionnels dont les travaux allaient servir d'exemples. Tel est le cas, entre autres, de Guy Frégault qui fut l'auteur de neuf articles entre septembre 1947 et septembre 1964, de Thomas Charland qui publia dans la *Revue* à quatorze reprises entre juin 1947 et mars 1971 et de Jean Delanglez qui signa quant à lui trois articles entre décembre 1947 et juin 1949.[90]

---

[87] Une quatrième chronique n'est pas ici considérée comme une chronique de recherche. Il s'agit de la *Vie de l'Institut* qui servit davantage à donner des nouvelles de l'Institut et de ses activités.

[88] L. Groulx, «Pages liminaires», p. 5.

[89] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[90] Le décès du père Jean Delanglez, au printemps de 1949, mit abruptement fin à sa collaboration avec la *Revue*.

Premières limitations

Malgré les intentions premières de Groulx et de son équipe quant à la professionnalisation de la pratique historienne, intentions concrétisées dans la mise en place de certaines politiques rédactionnelles visant la formation et l'encadrement des praticiens amateurs, les articles publiés dans la *Revue* au cours de la période caractérisée par la direction de Groulx (1947-1967) relèvent plutôt d'un travail de recherche méthodologiquement limité, davantage littéraire que scientifique sur le plan de la forme.

Démontrant encore une fois une certaine souplesse dans le choix des articles, conséquence directe du nombre limité de recherches originales et scientifiquement conduites disponibles pour fins de publication, bon nombre d'articles publiés dans la *Revue* au cours de la période sont en fait des extraits d'ouvrages déjà parus ou à venir ou encore des communications présentées à différentes occasions. C'est ainsi qu'un relevé des articles publiés entre juin 1947 (vol. 1, no 1) et juin 1967 (21-1) permet de constater qu'un article sur quatre (24,9%) n'est pas issu d'une recherche originale. En fait, 15,3% des articles sont des extraits d'ouvrages et 9,6% sont des communications orales présentées sous forme écrites. Il s'agit donc d'une proportion assez élevée si l'on tient compte de l'intention de départ énoncée par Groulx, à savoir que la *Revue*, en tant que revue spécialisée, allait être consacrée à la diffusion de nouvelles connaissances.

Un découpage un peu plus fin de la période 1947-1967 en quatre périodes de cinq ans - ou cinq volumes - permet une modulation encore plus précise de ces proportions. Ainsi, l'on découvre que le nombre d'articles issus d'extraits fluctue considérablement d'une période à l'autre. De 10% pour les cinq premiers volumes de la *Revue*, la proportion grimpe à 22% dans les cinq suivants avant de retomber à 14,1% et 16,9% pour les deux périodes subséquentes. Quant aux articles issus de communications, leur proportion ne cesse quant à elle d'augmenter tout au long des quatre mêmes périodes. Tout d'abord à 4% pour les volumes 1 à 5, la proportion passe à 8,5% pour les cinq suivants, à 10,6% pour les cinq d'ensuite pour atteindre 14,5% au cours de la période marquée par la publication des volumes 16 à 20.

Il est par contre possible d'expliquer une partie - et seulement une partie - des articles issus d'extraits en considérant la présence, sous cette forme, de thèses ou de mémoires de licence et de D.E.S. parfois même publiées *in extenso* dans la *Revue*.[91] Au cours de la période 1947-1967, la présence d'articles issus de travaux de recherche académiques, parfois directement publiés en plusieurs parutions sous forme d'extraits, compte tout de même pour 5,6% de l'ensemble des articles. Il est intéressant de constater que le tout premier extrait de thèse à être publié dans la *Revue* est *Le régime seigneurial au pays de Québec 1760-1854* de Maurice Séguin, dans les numéros de décembre 1947 et mars 1948 (vol. 1, numéros 3 et 4).

---

[91] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 81.

Aussi, il faut voir dans cette situation, caractérisée par la forte présence dans la *Revue* d'extraits issus d'ouvrages publiés ou à venir, l'absence quasi-totale de support financier à la recherche au Canada français.[92] Cette situation explique non seulement le faible nombre de projets de recherche originaux dont une certaine proportion est reproduite dans les pages de la *Revue*, mais également le fait que les auteurs de recherches originales en histoire, à défaut de pouvoir accéder à la publication de leur ouvrage, se tournent vers les espaces de diffusion déjà existant et davantage accessibles comme la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

Par rapport aux caractéristiques de forme des articles publiés dans la *Revue*, angle selon lequel la pratique historienne peut être étudiée, certains traits plus spécifiques permettent également de constater les limites de la professionnalisation effective dans les pages de la *Revue*. Dans le présent mémoire, deux aspects relevés dans les articles jouent ce rôle. Il s'agit de l'utilisation d'une problématique et d'une ou de plusieurs hypothèses, ainsi que le type du texte.

L'étude des articles publiés dans la *Revue* au cours de la période 1947-1967 permet de constater que 79,1% de ceux-ci ne sont pas explicitement articulés en fonction d'une problématique et d'une ou plusieurs hypothèses. Et, si l'on regarde ce résultat de plus près en utilisant encore une fois une périodisation quinquennale, on s'aperçoit que la proportion de ces articles varie considérablement d'une période à l'autre. Cette

---

[92] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 199.

situation est le reflet probable de la cohabitation entre les deux tendances historiographiques en présence, l'une traditionnelle et l'autre modernisée et des mouvances de la mutation en cours depuis peu.

Ainsi, dans les cinq premiers volumes de la *Revue*, ce ne sont que 17% des articles qui contiennent explicitement une problématique et une ou des hypothèses comparativement à 29,3% pour les cinq suivants (volumes 6 à 10). Ce taux chute ensuite à 22,4% pour les volumes 11 à 15 pour finalement se stabiliser à 14,5% dans les cinq derniers volumes (16 à 20) de la période ici étudiée.

L'étude de la présence explicite de traits tels que la problématique et les hypothèses n'est pas sans aller de pairs avec son corollaire, c'est-à-dire l'étude de la construction du texte. Ce trait, surtout lorsque jumelé au précédent, prend une grande importance en ce qu'il constitue l'une des caractéristiques les plus significatives de la démarcation entre l'histoire récit, qui est davantage littéraire et descriptive[93] et l'histoire problème, qui est quant à elle plutôt conceptuelle, argumentaire et construite en fonction d'une démonstration, voire d'une thèse (hypothèses) à prouver. «Une histoire problématique et non automatique» pour utiliser l'expression de Jacques Le Goff.[94]

---

[93] L'historien français Antoine Prost apporte une intéressante précision sur cette question. Pour lui, «l'histoire ne peut pas procéder à partir des faits: il n'y a pas faits sans questions, sans hypothèses préalables.» Tout texte historique serait donc obligatoirement basé sur un questionnement, ce n'est que pour certains d'entre eux, ce questionnement est parfois implicite. À ce sujet, voir: Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. «Points», no H225, p. 75.

[94] Jacques Le Goff, «L'histoire nouvelle», dans Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 44.

Compte tenu des résultats obtenus par l'étude de la présence d'une problématique et d'une ou des hypothèses explicites et de la corrélation méthodologique qui existe entre les deux aspects, il ne sera pas étonnant de constater la faible utilisation, ou pour ainsi dire la lente progression, de la forme argumentaire ou démonstrative dans le style littéraire des articles publiés dans la *Revue* alors sous la direction de Groulx. Pour l'ensemble de la période, ce sont donc 78,2% des articles qui relèvent plutôt de la description alors que seulement 21,2% procèdent à une démonstration proprement dite.

Démontrant encore une fois le lien existant entre ces deux traits méthodologiques, ce résultat modulé sur les quatre périodes de cinq volumes, à l'instar de celui de la problématique et des hypothèses, varie considérablement d'une période à l'autre. La proportion d'articles publiés dans les cinq premiers volumes de la *Revue* conçus en fonction d'une démonstration est de 17%, elle passe à 30,5% dans les cinq suivants, à 22,4% dans les cinq autres et elle est finalement de 14,5% pour les cinq derniers volumes de la période.

Il apparaît donc que sous la direction de Groulx, la pratique historienne dans les pages de la *Revue* est encore solidement ancrée dans l'histoire récit. D'ailleurs, lorsque Groulx lui-même signe un texte en décembre 1951[95] qui soulève ce qu'il appelle une *question historique*, au sens où est aujourd'hui entendue l'histoire problème, il lui

---

[95] Lionel Groulx, «Le "britannisme" des "patriotes"», vol. 5, no 3 (décembre 1951).

donne un nom de rubrique (*Dossier*). De même, il est possible de remarquer une connotation particulièrement littéraire dans un article de septembre 1953 de Marie-Claire Daveluy intitulé *Le drame de la recrue de 1653*.[96] Dans l'introduction de l'article, l'auteure explique sa démarche en des termes qui illustrent de façon remarquable la conception (ou l'une des conceptions) de l'histoire qui circulait à l'époque. Elle écrit:

> C'est donc en nous appuyant sur d'excellentes sources que nous vaquerons à notre récit forcément très succinct. Il serait du reste facile de suppléer à certaines insuffisances de notre travail par la lecture des articles que plusieurs érudits publieront, sans doute, à l'occasion du troisième centenaire de l'arrivée de la recrue.
> Justifierons-nous notre titre? Nous assimilons notre narration à un drame véritable. Tous les éléments qui le composent d'ordinaire, s'y trouvent réunis: situation critique, action bien nouée, rebondissement de l'action et dénouement, dont certains aspects demeurent longtemps imprévisibles. Les personnalités que je viens de qualifier hautement évolueront dans des cadres fort divers. Ils se juxtaposeront sans se confondre. Le rappel de dialogues, de mots pittoresques ou sublimes maintiendra l'action, nous l'espérons, à son diapason tragique. L'histoire authentique n'est pas toujours aussi prodigue de faits remplis de mouvement et de couleur.[97]

Cet extrait de l'article de Marie-Claire Daveluy démontre comment l'auteure entrevoit le travail historique sur deux plans distincts, ceux de la méthode et du récit. D'abord, plusieurs éléments du texte nous démontre le professionnalisme de la recherche. Contrairement à une majorité d'articles publiés au cours de la période, celui de Daveluy contient à la fois un bilan historiographique, un appareil critique précis, une critique de ses sources et trois tableaux statistiques. Ensuite, sur le plan du récit, la

---

[96] Marie-Claire Daveluy, «Le drame de la recrue de 1653», vol. 7, no 2 (septembre 1953).

[97] M.-C. Daveluy, «Le drame de la recrue de 1653», p. 158.

dichotomie apparaît lorsqu'elle nous laisse entrevoir une série de préoccupations qui relèvent de l'objectif qu'elle poursuit de maintenir l'intérêt du lecteur et de proposer un récit - voire une *narration* - dont l'action, elle l'espère candidement, se maintiendra à son *diapason tragique*.

Cet article, pose un problème fort important par rapport à la problématique de notre propre recherche. Il soulève en effet la question à savoir si la professionnalisation de la pratique historienne dans la *Revue* se distinguerait en deux plans, celui de la méthode et celui de l'écriture. Autrement dit, comme l'article de Daveluy nous laisse entrevoir une pratique méthodologique plus proche de l'histoire problème que de l'histoire récit, serait-il possible que l'un de ces deux aspects se soit professionnalisé à un rythme différent de l'autre? Serait-il possible que les auteurs des années 1950, contrairement à ce que laisse voir leur production, aient été sensibles à la recherche rigoureusement conduite, voire scientifique, qu'ils aient été de *bons pratiquants*?

À tout le moins, la situation reflète assez bien l'ambiguïté qui règne à la *Revue* durant les vingt premières années quant à la professionnalisation de ses rédacteurs. Ambiguïté entre la revendication de scientificité et l'accessibilité de la *Revue* au grand public, ambiguïté également entre les deux traditions historiographiques cohabitant dans les pages de la *Revue*, «l'une rattachée aux formes narratives plus anciennes, l'autre au courant méthodique et objectiviste.»[98] Groulx lui-même, qui, on le sait, a

---

[98] P. Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire...», p. 198.

souhaité voir s'opérer une professionnalisation de la pratique historienne dans les pages de la *Revue*, craignait lui-même que cela ne nuise à l'accessibilité de la *Revue* auprès d'une clientèle dite de grand public. En ce sens, il exprima un jour son mécontentement du ton trop «aride et scientifique» des textes de Wallot (et Paquet) qu'il jugeait parfois trop difficiles à comprendre.[99]

Pour en revenir aux limitations, un autre aspect par lequel il est également possible de constater les limites de la professionnalisation effective dans la *Revue* est l'appareil critique, soit les notes infrapaginales.[100] Or, il faut bien mentionner que la présence et l'ampleur de l'appareil critique dépend beaucoup des destinataires du travail historique.[101] Selon que le texte soit destiné au grand public ou au lectorat universitaire, ce qui fut graduellement le cas de la revue savante ici étudiée, les notes sont plus ou moins nombreuses, élaborées ou précises.

Ainsi, en rapport avec l'importance du rôle que joue l'appareil critique comme outil méthodologique dans le texte dit scientifique, son absence ou sa présence, et avec cela son niveau de perfectionnement, peuvent en effet constituer de précieux indices permettant de situer le degré d'avancement de la professionnalisation de la pratique

---

[99] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

[100] Dans un ouvrage qu'il consacre à l'étude du *paratexte*, l'auteur Gérard Genette définit la note de bas de page comme étant «un énoncé de longueur variable (un mot suffit) relatif à un segment plus ou moins déterminé du texte, et disposé soit en regard soit en référence à ce segment.» À ce sujet, voir: Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, coll. «Poétique», p. 293.

[101] G. Genette, *Seuils*, p. 293; A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 264.

historienne. Pour l'historien Antoine Prost, «l'obligation de donner ses références [est ce qui institue] la différence entre l'historien professionnel et l'amateur ou le romancier.»[102] Une vision entièrement partagée par Jacques Mathieu pour qui «les traces [voire les références] fondent la peuve d'une argumentation et assurent la crédibilité d'une interprétation.»[103]

Sur cette question, plusieurs points peuvent être observés. D'abord, il faut remarquer le recours généralisé à cet outil méthodologique dans l'ensemble des articles publiés au cours de la période avec un taux global de 86,4%. Or, un découpage plus fin de la période permet ensuite de constater que ce taux varie de façon assez significative, passant de 82% des articles munis d'un appareil critique au cours des cinq premiers volumes à respectivement 92,7%, 91,8% et 80,7% pour chaque période quinquénale subséquente. Il faut constater la différence assez remarquable entre les deux périodes centrales du découpage et les autres.

En chiffres réels, cela veut dire que dans les volumes 16 à 20, soit ceux publiés entre juin 1962 et mars 1967, c'est-à-dire une bonne quinzaine d'années après la création des Instituts d'histoire des universités Montréal et Laval, il reste quand même 16

---

[102] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 64-70. Prost affirme même que l'histoire savante se caractérise d'abord par la présence d'un apparat critique. A ce sujet, voir: A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 263.

[103] Jacques Mathieu, «Les médiations du passé: à la recherche d'un carrefour», dans Jacques Mathieu, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 47.

articles sur les 83 publiés qui sont sans appareil critique, sans aucune note de bas de page ou référence.

En regard aux articles qui n'utilisent pas l'appareil critique, un point important reste à souligner. Il s'agit du fait qu'un certain nombre de ces cas s'expliquent en partie par la présence de communications transcrites et publiées dans la *Revue*. Étant donné l'origine orale de ces textes, on peut comprendre que bon nombre d'auteurs ne jugèrent tout simplement pas nécessaire d'incorporer à leur texte toute la sophistication d'un appareil critique. Sans faire le lien trop rapidement, il est tout de même intéressant de noter qu'au cours de la période étudiée dans ce chapitre, 48 des articles publiés dans la *Revue* ne comportent aucun appareil critique. En même temps, 34 sont issus de communications.[104]

Étonnamment, plusieurs des articles publiés sans appareil critique sont signés par des auteurs dont la réputation ou le statut professionnel permet de présumer rigoureux. Parmi les auteurs d'articles sans appareil critique et ne constituant pas une communication, on retrouve les noms de Thomas Charland, Jean Delanglez, Conrad Morin, Léo-Paul Desrosiers, Marcel Trudel, Lionel Groulx, Guy Frégault, Rosario Bilodeau - dont le texte est issu de sa thèse de doctorat - et Gustave Lanctôt.

---

[104] Voir en annexe la liste complète de ces articles, p. 143.

Quant aux articles ayant utilisé un appareil critique, il faut également émettre une importante réserve, car si la pratique méthodologique semble avoir été généralisée, elle ne fut certainement pas maîtrisée. De façon globale, rappelons-le, 86,4% des articles de la période possèdent un appareil critique. Mais de ceux-là, seulement 58,8% des articles peuvent se targuer de s'être référé à leurs sources et leurs références bibliographiques scientifiquement. Dans le reste des cas, soit presque la moitié (41,2%) des articles avec appareil critique, les notes sont soit incomplètes, soit imprécises ou les deux à la fois. Il est à noter que ce taux d'imprécision se maintient tout juste en-dessous du 40% sauf en ce qui concerne une des périodes quinquennales, soit celle des volumes 6 à 10 (juin 1952 à décembre 1956[105]), dont le taux d'imprécision de l'appareil critique est particulièrement élevé avec 50% des articles.

Parmi les nombreux cas de notes de bas de page incomplètes ou imprécises, citons quelques exemples. Dans l'article *Descendances acadiennes - Les quatre filles de Marie-Reine Berbudeau* de Pierre Massé[106], on ne trouve à la note 4 que la mention «Registres paroissiaux de Bonneuil-Matours»; à la note 6 «Minutes Vézien»; la note 7 se lit «État-Civil de Bonneuil-Matours»; la note 8 se lit «Minutes Amirault» et ainsi de suite, sans aucunes autres formes d'explication. Dans *Le Canada et la conclusion du*

---

[105] Le quatrième numéro de ce volume, soit celui de mars 1957, fut utilisé pour l'index des dix premières années de publication de la *Revue*.

[106] Cet article de Pierre Massé est publié sur plusieurs numéros entre septembre 1952 (vol. 6, no 2) et décembre 1954 (vol. 8, no 3). Les exemples ici mentionnés sont tirés de la partie de son texte ayant parue dans le numéro 3 du volume 7 (décembre 1953).

pacte de la famille de 1761 de Claude de Bonnault[107], on peut lire dans de nombreuses notes de bas de page la mention «Simancas (Archives d'Espagne), Estado, leg.6.926» (et autres chiffres) sans que plus de renseignements sur cette source - d'ailleurs étrangère - ou encore d'éléments de traduction ne soient fournis au lecteur qui n'a alors d'autres choix que de *faire confiance* à l'auteur.

Ce phénomène d'imprécision de l'appareil critique prend véritablement toute son ampleur lorsque l'on considère que le nombre moyen de pages par article et le nombre moyen de notes de bas de page par article, augmente graduellement au cours des vingt premières années de publication de la *Revue*. Ainsi, le ratio *nombre moyen de pages par article* sur *nombre moyen de notes de bas de page par article utilisant l'appareil critique* des quatre périodes quinquennales se présente de la façon suivante: ratio de 20 pages / 54 notes de bas de page pour les volumes 1 à 5; ratio de 26 pages / 71 notes pour les volumes 6 à 10; ratio de 26 pages / 67 notes pour les volumes 11 à 15 et ratio de 27 pages / 73 notes pour les volumes 16 à 20. Le ratio moyen de la période couvrant les volumes parus de 1947 à 1967 étant de 24 pages / 66 notes de bas de page.

Cependant, l'utilisation de ces données sur le nombre de pages et de notes de bas de page exige d'aborder le cas d'un certain nombre d'articles que l'on pourrait qualifier

---

[107] Claude de Bonneault, *Le Canada et la conclusion du pacte de famille de 1761*, vol. 7, no 3 (décembre 1953).

d'exceptions et ce, même s'ils ont tous été publiés sur plusieurs numéros de la *Revue*.[108] Il s'agit d'articles qui, de par l'ampleur de leur appareil critique et/ou de leur nombre de pages, affectent de façon particulière les données en gonflant les moyennes ici utilisées.

En effet, au cours de la période globale, soit pour les volumes de 1 à 35 (1947-1982), sept articles totalisent chacun plus de 100 pages. L'un de ceux-là comptant même 200 pages.[109] En ce qui concerne les notes de bas de page, il y a d'un côté 55 articles qui sont totalement dépourvus de notes de bas de page alors que de l'autre, il y a dix articles qui en ont entre 200 et 300 notes, deux articles entre 300 et 400, un de 446 et

---

[108] Cette question des articles publiés sur plusieurs numéros est plus amplement abordée un peu plus loin dans ce mémoire.

[109] En voici la liste en ordre de nombre de pages: Paul-André Leclerc, «Le mariage sous le régime français», vol. 13, no 2 (septembre 1959), vol. 13, no 3 (décembre 1959), vol. 13, no 4 (mars 1960), vol. 14, no 1 (juin 1960), vol. 14, no 2 (septembre 1960): 101 p.; Eduardo Brazao, «Les Corte-Real et le Nouveau-Monde», vol. 19, no 1 (juin 1965), vol. 19, no 2 (septembre 1965), vol. 19, no 3 (décembre 1965): 105 p.; M. Gaucher, Marcel Delafosse et Gabriel Debien, «Les engagés pour le Canada au XVIIe siècle», vol. 13, no 2 (septembre 1959), vol. 13, no 3 (décembre 1959), vol. 13, no 4 (mars 1960), vol. 14, no 1 (juin 1960), vol. 14, no 2 (septembre 1960), vol. 14, no 3 (décembre 1960), vol. 14, no 4 (mars 1961): 113 p.; Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, «La liste civile du Bas-Canada (1794-1812): Un essai d'économie historique», vol. 23, no 2 (septembre 1969), vol. 23, no 3 (décembre 1969), vol. 24, no 1 (juin 1970), vol. 24, no 2 (septembre 1970): 131 p.; Fernand Potvin, «Saint Antoine Daniel, martyr canadien», vol. 8, no 3 (décembre 1954), vol. 8, no 4 (mars 1955), vol. 9, no 1 (juin 1955), vol. 9, no 2 (septembre 1955), vol. 9, no 3 (décembre 1955), vol. 9, no 4 (mars 1956), vol. 10, no 1 (juin 1956), vol. 10, no 2 (septembre 1956), vol. 10, no 3 (décembre 1956): 137 p.; Jacques Gouin, «Artilleurs canadiens-français dans la bataille de Normandie (juillet - août 1944)», vol. 16, no 2 (septembre 1962), vol. 16, no 3 (décembre 1962), vol. 16, no 4 (mars 1963), vol. 17, no 1 (juin 1963), vol. 17, no 2 (septembre 1963), vol. 17, no 3 (décembre 1963), vol. 17, no 4 (mars 1964), vol. 18, no 1 (juin 1964), vol. 18, no 2 (septembre 1964): 162 p.; Armand Yon, «Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939», vol. 18, no 3 (décembre 1964), vol. 18, no 4 (mars 1965), vol. 19, no 1 (juin 1965), vol. 19, no 2 (septembre 1965), vol. 19, no 3 (décembre 1965), vol. 19, no 4 (mars 1966), vol. 20, no 1 (juin 1966), vol. 20, no 2 (septembre 1966), vol. 20, no 3 (décembre 1966), vol. 20, no 4 (mars 1967): 200 p.

trois de plus de 500 avec des appareils critiques de 516, 547 et 584 notes de bas de page.[110]

Ces moyennes de nombre de pages et de notes de bas de page se comprennent davantage lorsque l'on aborde la question des articles divisés sur plusieurs numéros. La publication d'articles ainsi divisés est une pratique courante dans la *Revue* jusqu'aux années 1960. En fait, on retrouve presque tous ces articles (54 sur un total de 57) publiés en parties séparées dans les volumes 1 à 20 (1947-1966) de la *Revue*, soit presque la même période au cours de laquelle Groulx en est le directeur. Après cela, dans les volumes 21 à 35 (1967-1982), seulement trois articles sont ainsi publiés: un dans le volume 22, un autre dans le volume 23 et le dernier, faisant véritablement figure d'exception, dans le volume 31.[111]

La présence d'articles publiés en parties séparées n'est pas sans créer une autre sorte de problème qui n'est pas sans lien avec la professionnalisation de la pratique historienne. Le texte *Un Canadien éminent: Raphaël Bellemare (1821-1906)* de

---

[110] Jacques Gouin, «Artilleurs canadiens-français dans la bataille de Normandie (juillet - août 1944)» avec 516 notes de bas de page; Armand Yon, «Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939» avec 547 notes (les références complètes de ces deux articles sont fournies dans la note précédente); André Vachon, «Inventaire critique des notaires royaux des gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières (1663-1764)», vol. 9, no 3 (décembre 1955), vol. 9, no 4 (mars 1956), vol. 10, no 1 (juin 1956), vol. 10, no 2 (septembre 1956), vol. 10, no 3 (décembre 1956), vol. 11, no 1 (juin 1957), vol. 11, no 2 (septembre 1957), vol. 11, no 3 (décembre 1957) avec 584 notes de bas de page.

[111] Il s'agit des articles: *Dossiers socio-économiques sur le Nouveau-Québec* de Michel Brochu, vol. 22, no 3, (décembre 1968); Gilles Paquet Jean-Pierre Wallot, *La liste civile du Bas-Canada (1794-1812): Un essai d'économie historique*, vol. 23, no 2 (septembre 1969); Gérard Bouchard, *Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIXe et XXe siècles*, vol. 31, no 1 (juin 1977).

Marie-Claire Daveluy, publié dans les numéros de juin 1958 (volume 12, numéro 1) et mars 1959 (volume 12, numéro 4) illustre bien ce propos. Le problème de cet article publié en parties séparées découle du fait que son appareil critique ait été consigné à la toute fin de celui-ci. Ainsi, le lecteur contemporain à l'article qui prend connaissance de la première partie ne peut consulter sur-le-champ aucune des notes afin d'examiner et de vérifier, tel que le prescrit la pratique historienne, la démonstration de l'auteure. Pour cela, il se voit malencontreusement forcé d'attendre les trois numéros suivants, soit neuf mois plus tard. Problème pratique également pour le lecteur d'après-coup qui se voit forcé, lui aussi, de fouiller la suite et les notes d'un article dans un ouvrage - voire numéro - distinct.

Enfin, un dernier aspect par lequel il est possible de constater les limites de la professionnalisation dans la *Revue* est le bilan historiographique. En effet, au cours de la période ici étudiée, seulement 11,9% des articles parus sont situés par leur auteur dans les grands courants historiographiques et justifiés en fonction des recherches préalablement réalisées. En regardant de plus près la variation de cette donnée, il est même possible de remarquer qu'à la suite de la période couverte par les volumes 6 à 10 (18,3%) la proportion des articles incluant un bilan historiographique diminue graduellement, d'une période quinquénnale à l'autre, avec des taux de 14,1% pour les volumes 11 à 15 et 6% pour les volumes 16 à 20.

Limitations historiographiques et idéologiques

Lorsque l'on considère les articles publiés dans la *Revue* au cours de la période caractérisée par la direction de Groulx, il apparaît que sur le plan de la forme, les pratiques méthodologiques qui viennent d'être décrites illustrent davantage les limitations de la professionnalisation effective que l'affranchissement souhaité par le fondateur Groulx et les membres de son équipe, d'une pratique plutôt traditionnelle.

Parallèlement à cela, l'étude effectuée en 1972 par Fernand Harvey et Paul-André Linteau[112] permet de voir que cette limitation effective de la pratique historienne dans la *Revue* s'applique également au contenu des articles. Il est ainsi possible d'affirmer qu'en plus d'être limités sur le plan de la méthodologie, les articles publiés dans la *Revue* au cours des vingt premières années de son existence, de par leur contenu et les perspectives envisagées, sont également empreints de certaines limitations idéologiques et historiographiques.[113]

L'étude des articles publiés dans la *Revue* depuis ses débuts jusqu'en 1963[114] démontre très clairement la domination de la Nouvelle-France comme espace-temps

---

[112] F. Harvey et P.-A. Linteau, «L'évolution de l'historiographie...», p. 163-183.

[113] Affirmation par ailleurs supporté dans l'une des études de Ronald Rudin sur le sujet. À ce sujet, voir: R. Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF*...», p. 208.

[114] Tel que mentionné plus tôt, l'étude Harvey/Linteau couvre les 25 premiers volumes (1947-1972) de la *Revue*, période qu'ils ont découpée en trois segments de huit et neuf volumes (1 à 8, 9 à 16 et 17 à 25). Comme la période étudiée dans ce chapitre couvre plutôt les vingt premiers volumes de la *Revue*, se sont les données s'appliquant aux volumes 1 à 16 (1947-1963) provenant de l'étude Harvey/Linteau qui seront ici mises à profit.

thématique. La recherche qu'ont effectuée Harvey et Linteau nous apprend donc que 42,2% des articles publiés dans les huit premiers volumes de la *Revue* touchent la période du Régime français. Ce pourcentage augmente même davantage pour les volumes 9 à 16 en atteignant une proportion de 51,6%.

Quant aux espaces étudiés, pour les deux mêmes segments de l'étude, le Canada dans son ensemble et le Québec dominent largement avec des proportions de 35,1% et 46,4%, dans le cas du premier, et de 27,6% et 21,4% dans le cas du second. Enfin, l'étude Harvey/Linteau permet de constater la très forte proportion des articles consacrés aux groupes que forment les francophones du Régime français (Français et Canadiens d'avant 1760) avec 38,2% et les Canadiens français d'après la Conquête avec 33,3%.

Idéologiquement parlant, une telle situation n'est pas sans rappeler «l'ascendant [qu'a exercé] l'historiographie traditionnelle sur la production canadienne-française entre 1947 et 1963.»[115] Cela démontre également, du moins en partie, l'origine d'une certaine ambiguïté régnant autour de la question de l'objectivité dans la *Revue*. Certains textes publiés ne réussissant pas à distinguer le scientifique de l'idéologique, plusieurs conclurent rapidement que la *Revue* souffrait d'un manque flagrant de scientificité alors qu'en fait, elle ne pouvait être autrement que le reflet d'une pratique

---

[115] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 12.

historienne largement dominée des amateurs attachés en grande partie au discours clérico-nationaliste d'alors.

Il apparaît également possible qu'une confusion ait régné entre la vocation professionnelle de la *Revue* et la pratique du fondateur Groulx qui n'est pas, en elle-même, sans soulever certaines ambiguïtés.[116] Il faut être clair: Groulx ne dictait, ni n'écrivait ce qui se retrouvait dans les pages de la *Revue*. Son choix des articles fut souvent même subordonné au manque de textes soumis. En dépit de son engagement, Groulx ne pouvait en fin de compte qu'utiliser que ce qui lui était offert.[117]

Toujours sur le plan du contenu, l'étroitesse du cadre historiographique s'étend également à la question des perspectives envisagées car en plus d'avoir fait de l'espace-temps qu'est la Nouvelle-France un objet d'étude privilégié, les articles publiés dans la *Revue* entre 1947 et 1963 se sont essentiellement attardés aux perspectives politiques et religieuses des problèmes étudiés.

Encore une fois, l'étude Harvey/Linteau est ici très claire: «les problèmes les plus étudiés au cours des deux premières périodes [volumes 1 à 16] sont la politique, la biographie et la religion.»[118] Pour les détails, ces auteurs nous apprennent que pour les

---

[116] S. Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements...», p. 27.

[117] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[118] F. Harvey et P.-A. Linteau, «L'évolution de l'historiographie...», p. 171. Il faut ici noter le fait que Harvey et Linteau incluent la biographie dans leur liste des problèmes étudiés alors qu'elle constituerait plutôt un type de production relevant du phénomène politique ou social, selon le cas.

segments de volumes 1 à 8 et 9 à 16, que le politique (excluant le militaire) et le religieux dominent largement avec des proportions respectives de 19,5% et 9,9% dans le cas du premier et de 14,6% et 22,9% dans le cas du second. La primauté excessive de l'histoire politique «n'est pas seulement le signe d'un déséquilibre, elle prouve la prédominance d'une conception de l'histoire qui n'accorde qu'une importance réduite aux conditionnements économiques, sociaux et mentaux.»[119] Il n'est donc pas étonnant de constater que les perspectives sociale et économique de l'histoire n'intéressent alors que très peu de chercheurs canadiens-français[120] et le contenu de la *Revue* s'en est évidemment ressenti.

Le fait qu'une aussi forte proportion d'articles publiés dans la *Revue* au cours des vingt premières années d'existence se soient attardés à l'espace-temps thématique qu'est la Nouvelle-France, dans une perspective politique ou religieuse, n'étonne pas. Il régna à la *Revue*, durant environ les quinze premières années, un certain degré de monolithisme idéologique centré sur un nationalisme traditionnel et religieux.[121] Plus encore, à cette époque, dans la *Revue*,

> [...] se côtoient une histoire traditionnelle par le ton oratoire et les sujets souvent religieux ou politiques et une histoire sèche et de style documentaire qui reflète les nouvelles manières de faire l'histoire. Le

---

[119] Fernand Ouellet, «Histoire et sociologie: le point de vue d'un historien», *Communications historiques*, La Société historique du Canada (1966), p. 169.

[120] Entre 1947 et 1963, seulement six des 102 (5,9%) mémoires de maîtrise et thèses de doctorat en histoire soutenus à l'Université de Montréal traitent d'histoire économique. Pour l'histoire démographique, c'est encore moins que cela. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 12; S. Gagnon, *Quebec and its Historians*..., p. 62-63.

[121] R. Rudin, «Regard sur l'IHAF et la *RHAF*...», p. 208.

> régime français reçoit la part du lion [et] reste la période la plus facilement idéalisable dans les milieux traditionnels.[122]

La domination de l'historiographie traditionnelle dans les pages de la *Revue* est d'ailleurs ce qui poussa Claude Galarneau à publier en 1955 un article intitulé *Jeunesse de Clio ou la recherche en histoire.*[123] Dans ce texte, en plus de critiquer ouvertement le contenu de la *Revue*, Galarneau répondait à l'appel de Marc Bloch et réclamait une histoire des acteurs collectifs.[124]

Une telle répartition des problèmes étudiés entraîne, comme c'est généralement le cas en histoire, une certaine orientation dans le choix et l'utilisation des sources.[125] Ainsi, l'étude détaillée des articles publiés dans la *Revue* pour ici la période comprise entre 1947 et 1967 démontre que les sources les plus fréquentes relèvent bel et bien des domaines politiques et religieux. À commencer par les différents types de correspondance, officielle (38,4%)[126] et privée (24%), les quotidiens et les revues (16,4%), les mémoires (18,9%) et autres documents publics d'époque (10,2%), les *Relations des Jésuites* (16,1%), les différents rapports d'archives publiques (14,4%) et les récits de voyages (14,1%). Suivent de près les mandements, lettres pastorales et

---

[122] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 81.

[123] Claude Galarneau, «Jeunesse de Clio ou la recherche en histoire», vol. 9, no 1 (juin 1955).

[124] Andrée Lévesque, «Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 273.

[125] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 80-83.

[126] La proportion présentée pour la correspondance officielle doit cependant être nuancée par le fait que la catégorie inclut différents types de correspondance institutionnelle non-gouvernementale.

circulaires des évêques (9,9%), les édits et ordonnances (9,6%), les journaux intimes ou personnels (9,3%) et les registres paroissiaux (8,8%).

Au niveau de la pratique, pour cette période, c'est donc une forte majorité d'auteurs qui font appel à une ou plusieurs sources. La proportion est de 88,4% des articles étudiés. Cependant, beaucoup moins nombreux (31% pour l'ensemble de la période) sont ceux ayant procédé à une critique, sous quelque forme que ce soit, de leurs sources. À l'image peut-être de l'utilisation de l'appareil critique, cet aspect méthodologique n'est pas sans rappeler que la professionnalisation de la pratique historienne fut un processus graduel et parfois même sinueux. Cette situation est d'autant plus évidente lorsque l'on constate la lente progression du nombre d'articles procédant à une critique des sources en fonction des périodes quinquennales précédemment utilisées. De 22,5% des articles étudiés dans les cinq premiers volumes, le pourcentage passe à 26,3% dans les cinq suivants (6 à 10), à 38% dans les cinq autres (11 à 15) pour finalement retomber légèrement à 37,3% dans les volumes 16 à 20.

Conclusion du chapitre

On peut donc dire, au terme de ce premier chapitre, que la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, sous la direction de Groulx, fut bel et bien, dans le cadre du double processus d'institutionnalisation et de professionnalisation en cours depuis peu, un espace de diffusion propice et nécessaire aux historiens canadiens-français et à

la connaissance en général. Mais sur le plan de la pratique historienne, en dépit d'un engagement explicite envers la recherche scientifique et de progrès notables, la portée de l'oeuvre en fut tout de même limitée. Les travaux publiés dans la *Revue*, on peut le constater, sont dans la grande majorité des cas l'oeuvre d'historiens amateurs et tributaires, tant au niveau du contenu que de la méthode, d'une histoire traditionnelle limitée sur le plan scientifique.

C'est en fait l'arrivée massive de jeunes historiens professionnels dans le paysage intellectuel québécois qui, véritablement, constitue le principal facteur de la transformation de la pratique historienne traditionnelle dans la *Revue*. Avec ces nouveaux historiens professionnels, apparaissent de nouveaux thèmes, de nouvelles idées et surtout, de nouvelles pratiques.

CHAPITRE 2

La *Revue d'histoire de l'Amérique française* et les universitaires De 1967 à 1982

> *The new history, then, is older as one might think, and the old not quite so antiquated. But what is undeniably new is the triumph of the new.*
> Gertrude Himmelfarb dans *The New History and the Old*, 1987, p. 4.

Mise en contexte

Le 23 mai 1967, le décès du chanoine Groulx secoua non seulement l'Institut d'histoire de l'Amérique française et sa *Revue*, où l'on venait tout juste d'y fêter le vingtième anniversaire, mais aussi, et surtout, l'ensemble de la profession historienne québécoise. Paradoxalement, le chanoine disparut au moment même où l'historiographie québécoise était à la toute veille de subir ses plus profondes transformations. Paradoxalement car, quoique tardives par rapport aux intentions premières, les transformations que subit l'historiographie québécoise à partir de la seconde moitié des années soixante concrétisèrent véritablement la professionnalisation de la *Revue* dont Groulx fut l'un des maîtres d'oeuvre.

Croissance du réseau universitaire

Au coeur des transformations subies par l'historiographie, on retrouve la croissance accélérée des institutions universitaires québécoises et des activités scientifiques. Le développement - également accéléré - de la plupart des sociétés industrialisées depuis

la fin de la Seconde Guerre mondiale avait rendu cette croissance des plus nécessaires. Plusieurs champs universitaires se développèrent alors rapidement et parmi ceux-là, se trouvèrent les sciences sociales et les humanités. «La demande de spécialistes dans les sciences sociales vint à la fois des organismes gouvernementaux, des institutions ou des entreprises privées aussi bien que des universités.»[1]

Au Québec, la pression créée par l'arrivée en milieu scolaire de la génération du *baby boom* transforma également le système d'éducation au cours de la seconde moitié des années soixante.[2] Au lendemain de la Révolution tranquille, la scolarisation massive créa une forte demande en maîtres, particulièrement en histoire. Ainsi, les Instituts d'histoire se virent envahis par un nombre jusque-là jamais vu d'étudiants:

> À Laval, depuis la fondation, on comptait au plus trois ou quatre étudiants adonnés exclusivement à l'histoire. En 1962 quelque vingt-cinq étudiants s'inscrivent à la licence d'histoire: en 1965, ils sont près de cinquante et ils dépassent la centaine deux ans plus tard, ce qui constitue un sommet. Un mouvement analogue s'observe à l'Institut d'histoire de Montréal [le nombre total d'étudiants passe d'une centaine à 516 de 1963 et 1970[3]] qui voit son corps professoral passer de onze à vingt membres de 1963 à 1968. L'encombrement de la profession arrive vite à ce rythme. Bon nombre de licenciés poursuivent à la maîtrise et au doctorat.[4]

---

[1] Fernand Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle de l'histoire comme science sociale», *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XX, (1982), p. 52.

[2] Jean-Paul Bernard, «L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada», *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (septembre 1995), p. 333.

[3] René Durocher, «L'émergence de l'histoire du Québec contemporain», dans Georges-Henri Lévesque et al., *Continuité et rupture*, vol. 1, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 300.

[4] Pierre Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972», *Recherches sociographiques*, vol. 15 (1974), p. 89.

C'est ainsi que l'accès aux études supérieures fut significativement étendu et que de nouveaux départements d'histoire furent créés. À Sherbrooke, un département d'histoire fut inauguré en 1964, s'ajoutant ainsi à ceux des universités de Montréal et de Laval, fondés en 1947 et d'Ottawa, créé en 1959 et où Guy Frégault avait été le premier titulaire de la chaire d'histoire.[5] Un peu plus tard en 1968, l'Université du Québec fut créée par une loi et ouvrit ses portes en septembre 1969 avec des campus à Montréal, Trois-Rivières et Chicoutimi. Dès lors, un département d'histoire apparut à Montréal (UQAM) et un département de sciences humaines (où l'un des modules est consacré à l'histoire) apparut à Trois-Rivières (UQTR). À Chicoutimi (UQAC), un module d'histoire fut également créé en même temps que l'université alors qu'à Rimouski, le Centre d'études universitaires ne devint un campus de l'Université du Québec (UQAR) qu'en 1973 et, comme à Trois-Rivières, c'est un département de sciences humaines comprenant un module d'histoire qui fut organisé.

Afin d'illustrer toute l'ampleur des transformations que subit le réseau universitaire québécois, considérons les chiffres suivants qui portent sur la diplomation pour le seul champ de l'histoire. Par exemple, uniquement à l'UQAM, le nombre de diplômes décernés au baccalauréat passa de 2 en 1969-1970 à 26 en 1970-1971 et à 75 pour l'année 1971-1972 avant de se stabiliser entre 20 et 40 pour le reste des années soixante-dix et quatre-vingt. À la maîtrise, le premier diplôme fut obtenu au cours de l'année 1972-1973. Au cours de cette même décennie, l'UQAM décerna une moyenne

---

[5] Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 276.

de 4,5 diplômes de maîtrise par année. Au doctorat, ce n'est qu'au cours de l'année 1985-1986 que les deux premiers diplômes en histoire furent obtenus à l'UQAM.[6]

Quant au personnel enseignant, dès sa première année, le module d'histoire de l'UQAM compta 20 personnes dont la moyenne d'âge se situait sous les 30 ans. «Cette caractéristique lui [conféra d'ailleurs] un dynamisme indéniable, une qualité essentielle à un moment où, dans cette université nouvelle, tout [était] à bâtir.»[7] Au cours des années soixante-dix, le nombre de personnes enseignant au module d'histoire à l'UQAM oscilla habituellement entre 22 et 25 personnes.

Rapidement, l'entrée en scène de tous ces nouveaux étudiants et enseignants transforma de façon très significative le visage de la profession historienne au Québec. Elle permit l'émergence d'un nouveau type d'historien *moderne*, davantage laïque et d'origine urbaine, mais aussi, fait nouveau, de plus en plus une femme.[8] Les nouveaux départements d'histoire se formèrent donc autour de jeunes et dynamiques équipes de professeurs qui ne tardèrent pas à prendre certaines distances avec les historiens

---

[6] UQAM, *Bulletin du département d'histoire*, numéro 15 (automne 1994), p. 26.

[7] UQAM, *Bulletin du département d'histoire*, p. 21-22.

[8] «De plus en plus souvent, l'historien québécois [...] est une femme: 160 (16,6%) dans notre groupe de 966 auteurs [les] femmes se répartissent ainsi quant à la date de soutenance de leur thèse de maîtrise ou de leur première publication: 6 nouveaux auteurs féminins de 1960 à 1964; 31 de 1965 à 1969; 40 de 1970 à 1974; 43 de 1975 à 1979 et 40 de 1980 à 1983.» Les 966 auteurs dont parle Ouellet sont les historiens québécois nés entre 1911 et 1942 et dont les travaux sont publiés entre 1960 et 1983. À ce sujet, voir: Fernand Ouellet, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p. 14.

dits de la vieille garde.[9] En même temps, dans les départements d'histoire déjà existants de la province, de nouveaux leaders intellectuels commençaient déjà à émerger. Ce fut une époque au cours de laquelle de nombreux jeunes chercheurs se rassemblèrent autour des Jean Blain et René Durocher à Montréal, de Jean Hamelin à Laval, des Marcel Hamelin et Louise Dechêne à Ottawa[10] et, à l'UQAM, autour d'Alfred Dubuc «qui pratique [alors] avec esprit de finesse l'histoire économique et sociale».[11]

Arrivée d'une nouvelle génération d'historiens

La période de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix fut donc profondément marquée par l'arrivée de ce que Linteau a appelé la quatrième cohorte d'historiens québécois de langue française.[12] Une génération d'historiens nouvellement formés qui se caractérise tout d'abord par l'ampleur de ses effectifs ainsi que par l'élargissement de ses perspectives:

> Les représentants de cette génération ont été presque tous formés à l'Université Laval ou à l'Université de Montréal [et] quelques-uns sont passés par Ottawa. [...] Un certain nombre d'entre eux, comme Bouchard, Harvey et Desrosiers, ont une partie de leur formation en histoire et une partie dans une autre discipline, sociologie ou science politique. Un certain

---

[9] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 89.

[10] Paul-André Linteau, «La nouvelle histoire du Québec vue de l'intérieur», *Liberté*, no 147 (juin 1983), p. 38.

[11] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 89.

[12] Citons les noms de Jean Blain, Gérard Bouchard, Marcel Caya, Robert Comeau, Louise Dechêne, Richard Desrosiers, André Garon, René Hardy, Jean Hamelin, Marcel Hamelin, Fernand Harvey, Denise Julien, Yvan Lamonde, Paul-André Linteau, Jean-Claude Robert, Jacques Rouillard et Normand Séguin. À ce sujet, voir: P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 35-47.

nombre aussi ont étudié en France au niveau du doctorat. C'est le cas de Bouchard, Harvey et Robert.[13]

Du point de vue historiographique, les membres de cette génération d'historiens participèrent pleinement au double mouvement de concentration massive en histoire contemporaine et de rétrécissement de l'espace étudié, passant du Canada français au Québec. Il s'agit là, ne manquons pas de le rappeler, d'un phénomène que l'étude de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* avait également permis de constater.[14]

L'adhésion généralisée à ce nouvel espace-temps se comprend mieux à partir du contexte de la Révolution tranquille, voire de la modernisation de l'État québécois. Ayant presque tous évolué en milieu urbain et industrialisé et ayant été formés au cours de cette période de grands changements au cours de laquelle on parlait abondamment de modernisation, les historiens de cette cohorte ont naturellement cherché à mieux comprendre les origines du Québec qui se formait sous leurs yeux.

---

[13] Ajoutons à ces noms ceux de Claire Dolan et Louise Dechêne. P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 35. Au cours des années soixante, un bon nombre de canadianistes allèrent parfaire leurs connaissances à l'étranger, en France, en Angleterre ou aux États-Unis. En 1965-1966, vingt-sept pourcent des étudiants canadiens en Grande-Bretagne étaient d'ailleurs inscrits en histoire. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 54.

[14] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 34. Voir aussi le premier chapitre de ce mémoire, aux pages 60 à 62. Aussi, l'examen du *Répertoire des thèses* en cours pour l'année 1981 révèle que ce ne sont plus que 12,8% des thèses en histoire du Québec qui portent sur la période d'avant 1840. À ce sujet, voir: Fernand Ouellet, «Les classes dominantes au Québec, 1760-1840. Bilan historiographique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 2 (automne 1984), p. 225.

Étant encore orientée sur la Nouvelle-France et les débuts du régime britannique, l'historiographie canadienne-française dite traditionnelle, dont les tenants étaient encore fort actifs au cours des années soixante, n'apportait aucune réponse satisfaisante à ces questions. Aussi, et cela est très important dans la compréhension du phénomène de rétrécissement de l'espace étudié, il faut souligner le fait que la Révolution tranquille a transformé le concept même de nation en permettant le passage de l'histoire des Canadiens français, en tant que groupe ethnique, à celle du Québec, comprenant tous les habitants d'un même territoire. C'est ainsi que l'on commença davantage à tenir compte, dans l'étude de l'espace québécois, non plus seulement des facteurs ethniques mais aussi d'autres phénomènes comme les structures économiques, les classes sociales, l'urbanisation, etc.[15] L'apparition d'un tout nouveau cours d'histoire du Québec au 20e siècle introduit à l'Université de Montréal en 1967 par René Durocher n'est qu'une des nombreuses conséquences directes de l'émergence de cette préoccupation moderne et sociale.[16]

Ce contexte permet d'apprécier d'autant plus l'importance de la fondation de l'Université du Québec et de son département d'histoire qui, dès sa création, vit certains de ses jeunes membres adopter une perspective marxiste.[17] Cependant, contrairement à la croyance populaire voulant que l'UQAM ait été le seul centre

---

[15] P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 44-45.

[16] Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 182.

[17] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 64.

universitaire imprégné par l'analyse marxiste, la plupart des spécialistes des sciences humaines et sociales, toutes institutions confondues, furent alors influencés par cette approche à des degrés divers.[18] La popularité croissante - mais temporaire - du marxisme en histoire au tournant des années soixante-dix est un signe des plus nets que les historiens commencèrent à être «davantage conscients du rôle des forces impersonnelles et du collectif, en tant que moteurs de l'histoire, et qu'ils sont devenus plus sensibles à l'importance des conditionnements économiques, aux perspectives théoriques et à une vision quantifiée des phénomènes.»[19] C'est ainsi que des concepts tels que ceux de classe sociale et de lutte de classe firent leur apparition dans le langage courant de l'historiographie québécoise.[20]

L'histoire sociale

C'est ainsi que s'accéléra, dans la seconde moitié des années soixante, le passage «d'une historiographie [jusque-là] centrée sur le national [et dominée par le thème de la formation et du développement des institutions canadiennes] à une historiographie plus ouverte sur ce que, faute de mieux, on a appelé le social.»[21] S'accélérer, parce que le mouvement ne datait pas d'alors. L'approche annaliste de l'histoire, de même que les tensions que la société québécoise avait vu émerger dans les années cinquante, furent autant de facteurs qui ont sensibilisé certains chercheurs aux malaises sociaux et

---

[18] P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 42-43.

[19] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 67.

[20] Fernand Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XII, (1975), p. 39.

[21] J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 322.

à progressivement prôner une démarche davantage sociale, axée sur l'étude des différents groupes: travailleurs, femmes, autochtones, etc.[22] L'histoire sociale émergea donc, dans les années soixante, comme une approche mettant vivement de côté l'événementiel et son médium privilégié, le récit politique, afin de valoriser pleinement les structures (la longue durée) et les conjonctures, à commencer par la géographie et l'économie.[23]

Sous les encouragements de chercheurs comme Fernand Harvey, qui arrive en 1965 à l'Université de Montréal convaincu de la nécessité de l'ouverture sur les sciences sociales[24], la production historienne québécoise se joignit graduellement au courant dominant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale dans plusieurs pays occidentaux, dont la France avec l'école des *Annales*:

> Il s'agissait de remplacer une histoire politique conçue étroitement [...] perçue comme étant la seule vraiment significative à long terme, et de lui substituer une histoire aux perspectives plus globales, visant à rejoindre l'ensemble des composantes d'une société du passé.[25]

---

[22] Serge Gagnon, *Quebec and its Historians. The Twentieth Century*, trad. du français par Jane Brierley, Montréal, Harvest House, 1985, p. 61; F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 36; F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 37; Jacques Mathieu, «Les médiations du passé: à la recherche d'un carrefour», dans Jacques Mathieu, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 58.

[23] Fernand Ouellet, «Histoire et sociologie: le point de vue d'un historien», *Communications historiques*, La Société historique du Canada (1966), p. 169; François Furet, *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982, p. 16; Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. «Points», no H225, p. 207.

[24] P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 40-41.

[25] P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 45.

C'est ainsi que parurent des ouvrages-clé tels *Économie et société en Nouvelle-France* (dès 1960) de Jean Hamelin, dans lequel on retrouve la première courbe du prix du blé en Nouvelle-France; *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850* (en 1966) de Fernand Ouellet, alors qualifié par Robert Mandrou de plus important livre d'histoire publié au Canada depuis la Seconde Guerre mondiale[26] et sa suite, en 1971, *Histoire économique et sociale du Québec, 1851-1896*, publié en 1971 par Jean Hamelin et Yves Roby. Vint un peu plus tard *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, publié en 1974 par Louise Dechêne qui utilisa pour cet ouvrage une approche davantage structurelle et porta son attention surtout sur les facteurs économiques et sociaux.

La valeur de ces travaux résida dans plusieurs facteurs. D'abord, dans l'originalité de leur questionnement et ensuite, dans le renouveau de leur méthode. Ces travaux démontrèrent que l'histoire pouvait dorénavant être «conçue comme quantitative, sensible à l'existence des structures et centrée sur l'analyse de la conjoncture»[27]. Et surtout, que l'histoire sociale devait être multidisciplinaire pour réussir. Les conséquences furent nombreuses.

Durant la décennie 1965-1975, l'historiographie québécoise fit donc le pont avec les autres sciences sociales, en particulier la géographie, l'économie, et la démographie.

---

[26] Robert Mandrou, «L'Historiographie canadienne française. Bilan et perspectives», *Canadian Historical Review*, vol. 51, no 1 (mars 1970), p. 6.

[27] F. Ouellet, «Histoire et sociologie...», p. 174.

Plusieurs nouveaux champs disciplinaires apparurent ainsi tandis que les domaines jusque-là traditionnellement couverts par l'historiographie virent leur perspectives et leurs méthodes renouvelées.

Trois grands thèmes émergèrent: d'abord, l'histoire socio-économique, qui ouvrit la voie ou permit le renouvellement des champs tels l'histoire politique, l'histoire rurale et urbaine, l'histoire des travailleurs et du syndicalisme, l'histoire des femmes, l'histoire des entreprises, l'histoire des sciences et de la médecine. Ensuite, l'histoire des idées ou des idéologies, qui permit le développement de l'histoire des mentalités ainsi que le renouvellement de certains autres plus traditionnels tels l'histoire religieuse et l'histoire de l'éducation qui, à l'image des transformations que subissait la société québécoise, prirent quelque peu leurs distances avec le monde institutionnel et se démocratisèrent.[28] Et finalement, à l'image de ce qui se produisit ailleurs en Occident, l'histoire socio-économique prit graduellement une tangente socio-culturelle.[29] On vit alors apparaître tout un lot d'études s'intéressant de près ou de loin au phénomène communautaire: évolution des idées, des sentiments, des croyances, des pratiques, des représentations, etc.[30]

---

[28] Yvan Lamonde, «Histoire, sciences humaines et culture au Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no 1 (juin 1971), p. 106-110; F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 67-69; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 16-79.

[29] F. Ouellet, «Les classes dominantes au Québec...», p. 237-238; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 39 et 81-82.

[30] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 17 et 69; Yvan Lamonde, «L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 286.

Ayant constitué l'une des cibles de prédilection des historiens du social, il est intéressant de s'arrêter ici d'un peu plus près au domaine de l'histoire politique. L'adaptation de ce champ, jusque-là traditionnel, au courant social mis de l'avant par les historiens de l'École des *Annales* témoigne parfaitement bien de l'ampleur de la mutation dont il est ici question. Rappelons-le, dans la seconde moitié des années soixante, l'histoire politique, événementielle, narrative et souvent biographique, fut ciblée par ses détracteurs comme étant le problème à résoudre.[31] À l'histoire politique, les historiens québécois opposèrent donc une histoire de longue durée, une histoire problème, volontiers sérielle, globale, une histoire attentive aux cohérences et aux interactions qui soudent les différents secteurs de l'activité collective.[32] «La remise en question de la conception traditionnelle de l'histoire politique en faveur d'un éclairage socio-économique, loin de brimer son développement, contribua [plutôt] à donner plus d'ampleur et de diversité aux études en ce domaine.»[33]

Quant à la biographie, tout comme la monographie, elle ne disparut pas complètement[34] mais changea plutôt de statut. Renouvelée, la biographie «cherch[a] moins à déterminer l'influence de l'individu sur les événements qu'à comprendre, à

---

[31] J. Le Goff, «L'histoire nouvelle», p. 40.

[32] F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 35-36; A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 43.

[33] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 49-50.

[34] Il faut toutefois noter qu'à partir de 1970, le nombre de biographies commença à décliner de façon radicale. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 49.

travers lui, l'interférence de logiques et l'articulation de réseaux complémentaires.»[35] Il faut cependant signaler le fait que le *Dictionnaire biographique du Canada* canalise de plus en plus, à ce moment, les efforts consacrés aux textes biographiques. Dans ce contexte général de transformations, la monographie changea également de statut, on ne lui demanda plus «d'être représentative, mais de faire pénétrer dans l'intimité d'un fonctionnement social ou individuel.»[36]

Cet important brassage disciplinaire, déclenché par la pénétration rapide d'une pensée sociale dans l'historiographie québécoise, n'a été rendu possible que parce qu'il fut «accompagné d'un effort de réflexion historiographique, épistémologique et méthodologique»[37]. La période dont il est ici question fut marquée par la croissance du nombre d'articles de nature historiographique parus dans différentes revues ce qui, en soit, illustre d'une autre façon le fait que la pratique historienne québécoise était bel et bien en pleine mutation.[38] Parmi les auteurs reconnus pour leur apport à ce domaine de l'histoire, Fernand Ouellet, Serge Gagnon, Jean-Pierre Wallot et Gilles Paquet sont les noms qui ressortent le plus souvent.[39]

---

[35] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 86.

[36] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 232.

[37] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 72.

[38] Y. Lamonde, «Histoire, sciences humaines et culture...», p. 108.

[39] F. Ouellet, «Les classes dominantes au Québec...», p. 224.

Fragmentation et multidisciplinarité

L'intégration des structure sociales en histoire permit également l'apparition d'un nouveau contexte multidisciplinaire, caractérisé, spécialement, par des échanges de plus en plus fréquents entre spécialistes d'autres disciplines des sciences sociales et historiens qui virent alors leur exclusivité sur l'historiographie s'amenuiser rapidement. Il est ainsi fort significatif de constater qu'entre 1960 et 1983 «près de 40% des thèses complétées en histoire économique [ont] été soutenues dans des départements autres que les départements d'histoire»[40] et que parmi les auteurs ayant publié un travail à caractère historique au cours de cette période, les historiens ne comptent que pour 64,4%. Ces chiffres démontrent bien à quel point «le territoire de l'historien est non seulement partagé entre les spécialistes des différentes disciplines mais qu'il est devenu un lieu propice aux rencontres, aux discussions, aux échanges et aux confrontations inter ou multidisciplinaires.»[41]

Prenant alors conscience qu'ils étaient conceptuellement et méthodologiquement dépendants des autres sciences sociales, les nouveaux spécialistes de l'histoire sociale s'adjoignirent des collaborateurs pouvant leur permettre la saisie et le traitement de données jusque-là peu ou pas inexplorées.[42] Des économistes (Gilles Paquet, Pierre

---

[40] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 17.

[41] Il est également intéressant de noter que du nombre des auteurs ayant publié un travail à caractère historique, 23,8% proviennent des sciences sociales. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 15-16.

[42] F. Ouellet, «Historiographie canadienne et nationalisme», p. 36; F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 68; J. Mathieu, «Les médiations du passé...», p. 49.

Harvey), des géographes, des démographes, des sociologues (Fernand Dumont, Jean-Charles Falardeau), des politicologues et juristes (Jean-Charles Bonenfant, Robert Boily), et des anthropologues vinrent donc prêter main forte aux historiens du social.[43] Plusieurs de ces collaborations donnèrent même naissance à certains champs disciplinaires mixtes. Les travaux de Jean-Pierre Wallot et Gilles Paquet fournissent certainement l'un des meilleurs exemples d'économie historique.[44]

Cette multiplication des champs disciplinaires aurait par contre fait perdre à la science historique son sens en provoquant son éclatement (voire sa fragmentation) en un trop grand nombre de directions. Se voulant avant tout social, donc universel, le mouvement aurait plutôt eu l'effet d'isoler les chercheurs dans des champs trop étroits et trop spécialisés.[45] De plus, la professionnalisation des techniques et de l'écriture historique transforma le discours de façon telle que l'histoire sociale ne rejoint plus ceux-là même dont elle se fit porte-parole. L'histoire sociale ne s'adresserait plus aujourd'hui qu'à un auditoire réduit de spécialistes alors que, paradoxalement, les anciens récits historiques étaient abondamment lus par le grand public.[46]

---

[43] Serge Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements de la conscience nationale», dans Benoît Bernier, Jean Hamelin et André Beaulieu, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, coll. «Cahiers de l'Institut d'histoire de l'Université Laval», no 13, p. 48; P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 89-90.

[44] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 37.

[45] J. Mathieu, «Les médiations du passé...», p. 45-46. À ce sujet, il est également possible de consulter l'ouvrage de François Dosse, *L'histoire en miettes. Des «Annales» à la «nouvelle histoire»*, Paris, Éditions La Découverte, 1987, 268 p.

[46] J. Mathieu, «Les médiations du passé...», p. 45; Gérard Bouchard, «L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 245-262. Antoine Prost parle d'une domination de l'histoire *universitaire* sur l'histoire *grand public*. À ce sujet, voir: A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 294.

Un des signes de cela est l'apparition, au cours de la période 1965-1980, de plusieurs nouvelles revues spécialisées qui vinrent témoigner à la fois d'un regain de vie dans le monde de l'édition en histoire[47], de la diversification des intérêts et de l'acroissement des ressources pour la recherche historique au Québec et au Canada.[48] Au plus anciennes revues, s'ajoutèrent les *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes* (1966), *Histoire sociale/Social History* (1968), *BC Studies et Canadian Ethnic Studies/Études ethniques du Canada* (1969), *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine* (1972), *Atlantis* (1976), *Labour/Le travailleur* (1976) et *Scientia Canadiensis* (1977).[49]

L'histoire nouvelle

Le développement des sciences sociales, le renouvellement des disciplines historiques dites traditionnelles et l'apparition de nouveaux champs interdisciplinaires sont trois phénomènes ayant permis l émergence de ce que qui fut appelé l'histoire nouvelle.[50] Le terme *histoire nouvelle* fut un temps faussement crédité aux historiens de l'école des *Annales* qui ne se le sont qu'approprié au cours des années soixante-dix. En fait, le

---

[47] Au cours de cette période, la «production historique annuelle double au moins entre 1961 et 1968, et la quantité s'accroît. En 1968, les deux tiers des livres sont l'oeuvre d'historiens de formation contre la moitié seulement en 1961.» À ce sujet, voir: P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 89.

[48] Également, au cours de la période, les colloques se multiplient et attirent des chercheurs de plus en plus lointains. À ce sujet, voir: P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 90-95; J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 334.

[49] J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 333.

[50] Jacques Le Goff, «L'histoire nouvelle», dans Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 35-36.

terme fut initialement employé par les historiens de la *New History* lancé aux États-Unis en 1912. Un de ses représentants, H. E. Barnes, publia à ce propos en 1925 un ouvrage intitulé *The New History and the Social Sciences*. Ce n'est que cinq ans plus tard, soit en 1930, qu'Henri Berr fit référence au terme pour la première fois en France dans la *Revue de synthèse historique*.[51]

Cette histoire nouvelle, ou nouvelle histoire, est une une histoire qui s'affirme globale (d'où le rapprochement interdisciplinaire) et qui se caractérise par la longue durée et l'utilisation des méthodes quantitatives. Elle est une histoire qui revendique le renouvellement de tout le champ historique par de nouvelles interrogations suscitées par les problèmes contemporains. Enfin, et cela est très important pour la définition du concept, l'histoire nouvelle est une histoire qui se pense par problèmes et par hypothèses.[52] Une histoire qui cesse d'être une dissertation, un récit, pour devenir un travail d'érudition complet et autonome.[53]

L'histoire nouvelle préfère l'étude des tendances profondes, des structures et des comportements collectifs à celle des phénomènes à faible modulation et des volontés individuelles ou institutionnelles. L'étude du grand nombre voulant dire étude

---

[51] J. Le Goff, «L'histoire nouvelle», p. 36-66.

[52] Hervé Coutau-Bégarie, *Le phénomène «nouvelle histoire». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*, Paris, Economica, 1983, p. 43; J. Le Goff, «L'histoire nouvelle», p. 36-66; Hubert Watelet, «Les rapports entre science et culture et les paradigmes du mouvement des *Annales*», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. «Culture française d'Amérique», 1993, p. 231.

[53] J. Le Goff, «L'histoire nouvelle», p. 43; A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 34.

quantitative, il fut donc naturel que l'histoire nouvelle renouvelle la discipline sur le plan de la méthode.[54] L'interrelation qui existe entre la question, les sources et le traitement de celles-ci permet bien de comprendre comment le renouvellement du questionnaire, prôné par les tenants de l'histoire nouvelle, favorisa le renouvellement du répertoire documentaire et, sous l'influence d'un resserement des exigeances scientifiques et du développement de l'informatique, des méthodes d'analyse:

> Le savoir-faire, les fondements méthodologiques d'une recherche ont [depuis lors] acquis de nouveaux statuts dans une production scientifique de plus en plus critique. La méthodologie est [...] devenue un objectif de formation en soi, comme l'illustre le nombre de cours à contenu et finalités purement méthodologiques dans les programmes de formation à tous les cycles universitaires.[55]

Des sources nouvelles furent donc *inventées* alors que d'autres, plus traditionnelles, furent abordées sous de nouveaux angles à l'aide de techniques ou de spécialistes d'autres disciplines comme la linguistique, la sémiotique, l'archéologie ou la psychanalyse.[56] Pour les historiens du social, cela voulut dire que des sources classiques comme la correspondance des gouverneurs, des intendants, des évêques et autres personnages officiels firent alors place à de nouvelles sources telles que les recensements, les registres d'état civil, les rôles d'évaluation, les archives judiciaires et autres collections de nature sérielle.[57]

---

[54] F. Furet, *L'atelier de l'histoire*, p. 17.

[55] J. Mathieu, «Les médiations du passé...», p. 53.

[56] Guy Bourdé et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, Coll. «Points», no H67, p. 264-267.

[57] S. Gagnon, «Historiographie canadienne ou les fondements...», p. 57; F. Ouellet, «Histoire et sociologie...», p. 170; P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 45-46.

Le révisionnisme

Quant au questionnaire, et de fait même, le discours historique en tant que tel, la période qui débute dans la seconde moitié des années soixante et qui s'échelonne jusqu'au début des années quatre-vingt fut profondémment marquée par l'apparition de nouvelles interprétations du passé, orientées non plus seulement en fonction de la question nationale mais aussi, et surtout, en fonction de la question sociale.

À la suite de la Révolution tranquille, l'historiographie québécoise serait ainsi passée d'un récit national, événementiel et fortement politisé, servant à fortifier l'identité des Canadiens français en mettant en valeur ce qui les distinguait des *autres*, à un récit révisé et corrigé, axé sur le social et dorénavant structurel, mettant l'accent sur ce qui fait du Québec une société inclusive, laïque, moderne, normale et intégrée au continuum occidental.[55]

La représentation du sujet canadien-français (insistons ici qu'il s'agit bien d'un sujet individuel, une sorte d'archétype) qui prédomina jusqu'aux années soixante et qui insistait sur son côté rural, statique, religieux et traditionnel fit donc place à un récit

---

[55] Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», dans Fernand Dumont, *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, Institut Québécois de la recherche sur la culture, 1990, p. 250; Jocelyn Létourneau, «La production historienne courante portant sur le Québec et ses rapports avec la construction des figures identitaires d'une communauté communicationnelle», *Recherches sociographiques*, vol. 36, no 1 (1995), p. 9-45; J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 341; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 5-11 et 172-177.

du sujet - dorénavant collectif - construit autour de quatre critères typifiants: l'urbanité, le pluralisme, le libéralisme et l'utilitarisme.[59]

Il faut voir dans cette importante mutation historiographique l'oeuvre de presque toute une génération d'historiens. Celle qui a constituée ce que Paul-André Linteau appelait la quatrième cohorte d'historiens québécois depuis la fondation des instituts d'histoire: la génération d'historiens ayant émergé - pour la plupart - des départements universitaires au cours de la seconde moitié des années soixante et au début des années soixante-dix.

Il n'y eut cependant pas consensus. Certains historiens ont émis d'importantes réserves quant à l'interprétation générale qui s'est dégagée du mouvement que Ronald Rudin a qualifié de révisionniste[60] et qui trouverait son aboutissement, selon ce dernier, dans la synthèse d'*Histoire du Québec contemporain* (1979) de Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert (et François Ricard pour le second tome en 1986).[61] Contrairement à l'historiographie traditionnelle qui puisait généralement dans le politique les jalons du passé canadien-français, il est bien vrai que l'on observe dans cet ouvrage une prédominance du champ socio-économique

---

[59] J. Létourneau, «La production historienne courante...», p. 10-11.

[60] Ronald Rudin, «Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing», *Canadian Historical Review*, vol. 73, no 1 (1992), p. 30-61. Voir également la version française de cet article et le débat sur la question du révisionnisme qui s'en suivit dans le *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no 2 (hiver 1994) et vol. 4, no 2 (hiver 1995).

[61] J. Létourneau, «La production historienne courante...», p. 18-19; R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 189.

tant sur le plan de la forme (dans la périodisation des tomes et des parties) que sur le plan du fond (les thèmes socio-économiques sont prioritairement traités en début de chacune des parties de l'ouvrage).[62]

Fernand Ouellet, Jean-Marie Fecteau, Robert Comeau, Gérard Bouchard et Jocelyn Létourneau sont du nombre des historiens ayant joint leur voix à celle de Ronald Rudin en cette matière. Plus encore, Gérard Bouchard, Jocelyn Létourneau et Michel Sarra-Bournet ont même proposé - sans succès jusqu'ici - un regard post-révisionniste de l'histoire tenant compte à la fois de ce qui fait du Québec une société normale et de ce qui la distingue des autres sociétés occidentales.[63]

L'un des aspects importants ayant fait l'objet de la critique adressée au courant révisionniste est davantage de nature théorique. Il s'agit de la contradiction qui semble exister entre l'accent mis sur le caractère normal de l'évolution de la société québécoise et le traditionalisme de la profession historienne que les tenants de cette approche disent avoir eux-mêmes, les premiers, modernisée. Héritiers de la mentalité voulant que les universitaires québécois de la Révolution tranquille aient formé la première génération d'intellectuels à posséder les outils nécessaires pour résoudre les problèmes en faisant abstraction de jugements de valeur, les historiens de la fin des

---

[62] Pour le premier tome: Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, 758 p. Et pour le second tome: Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, 834 p.

[63] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 204-216.

années 1960 crurent, selon Rudin, qu'ils étaient les premiers à pratiquer leur discipline de façon scientifique.[64]

Ronald Rudin est l'un de ceux qui contestent encore aujourd'hui vivemement la proposition révisionniste voulant que l'historiographie d'avant la Révolution tranquille ait été dénuée de fondements scientifiques.[65] Il reproche d'ailleurs aux historiens qu'il qualifie de révisionnistes d'avoir délibérément évité, au fil des ans, d'aborder cette importante question sur la nature de la pratique historienne au Québec, ce qui expliquerait, toujours selon lui, la rareté des études de nature épistémologiques, théoriques, historiographiques et même critique[66], phénomène par ailleurs souligné par Gérard Bouchard dans un texte récent.[67]

Transition à l'IHAF

À l'Institut d'histoire de l'Amérique française, la mutation de la pratique historienne, dont le point fort se situe à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, eut un impact qui s'étendit jusqu'au niveau de ses structures. L'arrivée d'une cohorte d'historiens professionnels nouvellement formés en milieu universitaire permit l'amorce d'une transition relativement rapide dans le personnel de l'Institut.

---

[64] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 173-174.

[65] Ronald Rudin, «Regard sur l'IHAF et la RHAF à l'époque de Groulx», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, trad. de Marie Poirier, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 201-221.

[66] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 10.

[67] G. Bouchard, «L'histoire sociale au Québec...», p. 260-264.

Sans qu'il en ait été l'unique facteur, le décès du chanoine Groulx, en mai 1967, fut un facteur relativement important dans cette transition. Étant donné la centralité du rôle que jouait Groulx au sein de l'Institut, sa disparition créa un vacuum qui fut à la fois un agent accélérateur et facilitateur dans le passage de l'Institut des mains d'une équipe d'historiens en place depuis près de vingt ans, à une toute nouvelle équipe formée de jeunes historiens professionnels.

La structure originale de l'Institut avait été composée d'un comité de direction (de huit à neuf personnes) chapeauté par trois officiers exécutifs. La toute première équipe formée rassembla Lionel Groulx (président), Guy Frégault (vice-président), Maurice Séguin (secrétaire-trésorier) et Antoine Bernard, Thomas Charland, Léo-Paul Desrosiers, Gérard Filteau, Conrad Morin, Léon Pouliot, Gordon Rothney et Antoine Roy comme membres du comité de direction.

Au cours des vingt premières années d'existence de l'Institut, seuls quelques rares changements vinrent affecter la composition de cette équipe: Guy Frégault et Thomas Charland permutèrent à titre de vice-président et membre du comité de direction en 1960 (conséquence probable du départ de Frégault pour Ottawa à l'automne de 1959), Marcel Trudel se joignit au comité en 1948, Antoine Bernard le quitta en 1951, Gérard Filteau quitta également le comité en 1955 alors que René Baudry s'y joignait la même année, précédant d'un an seulement l'arrivée de Michel Brunet. Autrement dit, pour cette première période de vingt ans, un total de seulement quatorze

personnes fut suffisant pour combler les douze postes de direction de l'Institut. De ce nombre, seulement quatre (Frégault, Séguin et Brunet en histoire, et Trudel en lettres) possédaient un doctorat alors que six (Groulx, Bernard, Charland, Morin, Pouliot, Baudry) étaient des clercs.

La disparition de Groulx, donc, ouvrit toute grande la porte à une série de changements - grandement facilités par la présence de Juliette Rémillard au secrétariat - au sein de l'Institut. D'abord, la présidence passa successivement aux mains de Guy Frégault jusqu'en 1971. Conscient de l'inévitabilité de la laïcisation de l'Institut, Groulx considérait que Frégault était un choix naturel qui allait «dans l'ordre des choses».[68] La présidence de l'Institut passa ensuite aux mains de Michel Brunet pour une année et de Marcel Trudel pour deux autres. En 1974, Jean-Pierre Wallot assuma cette responsabilité pour une période de quatre ans, suivi de René Durocher pour le reste de la période ici traitée et qui se termine en mars 1982.

Plus significative encore est la mouvance qui s'observe au niveau du personnel présent dans le comité de direction. Ce comité devient d'ailleurs un *bureau* de direction dès le départ de Groulx, vocable qui ne laisse planer aucun doute sur les responsabilités accrues de ses membres. Hormis Michel Brunet et Marcel Trudel (qui quittèrent respectivement l'Institut en 1974 et 1978), tous les membres à la direction de l'Institut

---

[68] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

encore présents à la mort de Groulx avaient quitté en 1971.[69] Ils furent tous rapidement remplacés. D'abord, par Rosario Bilodeau et Lucien Campeau qui intégrèrent l'Institut dès 1967. Ensuite, par des *grimpeurs*[70] tels Paul-André Linteau, Jean-Paul Bernard, Jean Blain, Pierre Savard, André Vachon et Jean-Pierre Wallot qui arrivèrent tous à l'Institut en 1970. Ils furent suivis de près par les René Durocher, Jean Hamelin, André Lachance et Denis Vaugeois en 1971. Par Yves Roby en 1972, par les Denis Bertrand, Gérard Bouchard, Fernand Harvey, Yvan Lamonde, Jacques Mathieu en 1974. Par René Hardy et Jean-Claude Robert en 1976 et 1977. Par les Andrée Désilets, Paul Aubin, Christian Pouyez, James Thwaites, Susan Trofimenkoff et Nive Voisine en 1978. Par Marcel Caya en 1979 et finalement, par les Huguette Filteau, Cornelius Jaenen et Normand Séguin qui se joignirent à l'Institut en 1980.

Parmi toutes ces personnes (32 au total) qui succédèrent les unes aux autres (beaucoup plus rapidement que leurs prédécesseurs) au sein du bureau de direction entre les années 1967 et 1982, certaines occupèrent l'une ou l'autre des fonctions du conseil d'administration qui devient, par ailleurs, un *comité exécutif* en 1971. Fait également à souligner, du groupe, seuls René Durocher, Jean Hamelin, Denis Vaugeois et James Thwaites ne possèdent pas un doctorat en histoire.

---

[69] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 123-124.

[70] L'expression est de Rosario Bilodeau et lui est personnelle. L'intégration de la plupart de ces membres de la génération montante se fit tout à fait en douceur. La seule exception à cela ayant peut-être été Paul-André Linteau qui, de nature plus fonceur et plus acharné que les autres (ses pairs l'appelait le *huissier*), travailla très fort sur le développement de nouvelles chroniques. À ce sujet, voir: Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

Sous la direction des membres de ces nouvelles équipes, l'Institut amorça une transition devant mener à de nombreux et profonds changements. Au-delà du premier défi qui consista à distancier l'Institut de la *Revue* et de faire passer leur statut à toutes les deux de l'oeuvre d'un seul homme à celui d'institutions entières et autonomes[71], les successeurs de Groulx s'empressèrent de réviser les statuts et règlements de l'Institut et d'adopter une charte provinciale. L'intention était de «transformer progressivement l'IHAF en un regoupement d'historiens professionnels plutôt qu'en un regroupement de sociétés d'histoire»[72] alors réunies en fédération bien à elles depuis 1965. En d'autres mots, il s'agissait de réduire, pour ne pas dire éliminer, le rôle des historiens amateurs au sein de l'Institut au profit des universitaires.[73]

Les assemblées annuelles furent donc transformées en colloques au cours desquels les membres - au début peu nombreux - allaient dorénavant pouvoir échanger autour d'un thème central.[74] C'est ainsi, également, qu'un comité de rédaction fut formé en décembre 1970 afin d'*assister* le directeur qui, pour le moment, demeurait tout de même le seul responsable de la *Revue*.[75] Nous reviendrons un plus loin sur ce sujet.

---

[71] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[72] Institut d'histoire de l'Amérique française, *Brochure du cinquantième anniversaire*, 1997, p. 5.

[73] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 126.

[74] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 126.

[75] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (déc. 1970), p. 329.

Par ailleurs, Ronald Rudin émettait au sujet de toutes ces transformations à l'Institut et à la *Revue* une proposition assez particulière liée à l'étude du révisionnisme. Pour lui, ces transformations démontrent bien que l'Institut fut littéralement envahi dans les années soixante-dix par ceux qu'il appelle les révisionnistes qui font alors de la *Revue* leur principal instrument de diffusion. Ces révisionnistes auraient donc sciemment:

> [...] marginalize[d] the remaining amateur influences left over from Groulx's day. In the Institut this meant eliminating the special role of local historical societies that were not up to scientific standards. As the *RHAF* became more academic, it also came to reflect the revisionists' interest in modern Quebec.[76]

Bilan du contexte

L'historiographie québécoise, au cours des années 1967-1982, connut donc une période de profondes transformations, tant sur le plan de son personnel que sur celui de ses méthodes ou de sa pratique historienne. À tel point qu'il sera dorénavant d'usage de référer à la période 1967-1972 comme celle ayant constituée la transition d'une pratique amateure à une autre, celle-là méthodologiquement éprouvée.[77]

Mais au-delà des progrès de la recherche empirique et du fait que les historiens ne cessèrent d'ouvrir de nouveaux chantiers et de poser de nouveaux problèmes, au-delà de l'influence des historiographies plus avancées comme la France ou les États-Unis, la mutation de l'historiographie demeure un processus complexe qui «semble avoir eu

---

[76] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 183.

[77] P.-A. Linteau, «La nouvelle histoire du Québec...», p. 44.

des rapports étroits avec les nouveaux équilibres qui prirent place dans la société locale, dans les idéologies et dans les courants de sensibilité.»[78]

Professionnalisation de la *Revue*

Tel que mentionné un peu plus haut, le mouvement accéléré d'institutionnalisation et de professionnalisation des années soixante eut un effet particulièrement important sur le monde de la publication et des revues spécialisées en histoire. Nous l'avons vu, plusieurs nouvelles revues furent créées alors que de plus vieilles durent s'adapter. La transition administrative vécue au sein de l'Institut au tournant des années soixante-dix illustre d'ailleurs assez bien l'ambition des nouveaux membres de la direction d'aiguiller l'institution sur la voie de la professionnalisation.[79]

Tout comme à l'Institut, on vit également apparaître - voire réapparaître - une forte volonté de changement à la *Revue* - dans le sens de la professionnalisation de la pratique historienne - dès la mise en place de l'équipe qui succéda à la direction de Groulx. C'est ainsi que les articles publiés dans la *Revue* se transformèrent et laissèrent alors rapidement transparaître un resserrement de niveau méthodologique et une diversification - pour ne pas dire un renouvellement - historiographique. À la *Revue*, cette mutation de la pratique historienne qui se concrétisait était en fait l'aboutissement d'un processus en devenir depuis la fondation même du périodique.

---

[78] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 64; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 14.

[79] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 124.

Volonté de changement

Suite à la disparition de Groulx, les membres de la nouvelle équipe, pour ne pas dire génération, ne prirent que très peu de temps à réaliser d'importantes modifications au niveau du fonctionnement de la *Revue*. Par là, ils exprimèrent une volonté sans équivoque de moderniser la *Revue* au moment même où un important débat sur les progrès de la pratique historienne avait lieu.

Dans le numéro de septembre 1970 de la *Revue*, André Vachon signait une longue et très sévère critique adressée à Jacques Mathieu pour un article publié dans le numéro précédent.[50] Essentiellement, Vachon reprochait à Mathieu son manque de rigueur méthodologique. Or, au-delà du contenu, l'article de Vachon prit une grande importance dans l'évolution de la *Revue* en cette période de transition.

L'article suscita d'abord de grands remous qui entraînèrent un requestionnement des politiques éditoriales. Avait-il été sage de publier un article de 83 pages? Avait-il été sage pour la *Revue* d'être le théâtre d'une telle querelle alors que le principal intérressé faisait partie du bureau de direction de l'Institut? Telles sont les questions que se posèrent les responsables de la *Revue*.[51] Rosario Bilodeau, alors directeur de la

---

[50] Jacques Mathieu, «La vie à Québec au milieu du XVIIe siècle - Étude des sources», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 23, no 3 (décembre 1969), p. 404-424. Cet article était en fait la transcription d'une communication que Mathieu avait présentée dans le cadre du congrès de l'Institut tenu en mai 1969 à l'Université Laval. Et André Vachon, «La restauration de la Tour de Babel ou "La vie à Québec au milieu du XVIIe siècle"», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 2 (septembre 1970). p. 167-250.

[51] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

Revue, se reprocha d'ailleurs non seulement d'avoir publié un si long texte qui avait mis le périodique dans l'embarras (Vachon avait insisté pour que le texte soit publié en entier) mais de l'avoir publié tout court. Pour Bilodeau, l'article était davantage une attaque personnelle dirigée envers Mathieu qu'une critique scientifique.[82]

La réflexion qu'entraîna la publication de l'article de Vachon eut par contre l'effet d'accélérer la discussion sur la nécessité pour la *Revue* de se doter d'un comité de rédaction afin de se protéger, à l'avenir, contre de telles situations. Le besoin d'un comité de rédaction avait déjà commencé à se faire sentir en raison du plus grand nombre de textes soumis à la *Revue* qui, jusque-là, étaient principalement révisés, choisis et corrigés par Rosario Bilodeau et Juliette Rémillard. Aussi, on cherchait tant bien que mal à établir une certaine indépendance vis-à-vis des luttes idéologiques existant alors afin d'assurer la survie de la *Revue* et de lui donner un statut scientifique.[83]

Le conseil d'administration de l'Institut jugea donc bon d'adjoindre au directeur de la *Revue*, qui en demeurait tout de même le seul responsable, une équipe de trois personnes avec qui il formerait le *Comité de la Revue*.[84] Ce comité entra en fonction dès le numéro publié en décembre 1970. Composé en fonction d'un équilibre à

---

[82] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[83] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[84] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 124.

atteindre entre les trois principales universités francophones québécoises, soit Montréal, l'UQAM et Laval, le comité fut d'abord formé par René Durocher, Paul-André Linteau et Pierre Savard. En plus d'assumer un rôle d'animation à la *Revue*, les nouveaux membres du comité devaient procéder à la sélection des textes à publier avec le directeur et participer aux décisions importantes concernant la *Revue*.[85]

En juin 1971, Claude Galarneau remplaça Pierre Savard au sein du comité. Avec la démission de Rosario Bilodeau à l'été de 1972[86], Paul-André Linteau devint le coordonnateur temporaire jusqu'à ce que Pierre Savard ne revienne, à titre de directeur, en décembre de la même année. Les postes au sein de la *Revue* furent alors encore une fois modifiés afin de faire place, hormis le directeur, à un secrétaire à la

---

[85] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 329.

[86] Le cheminement de Rosario Bilodeau au sein de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* est particulier. Craignant que la *Revue* ne tombe aux mains des professionnels de l'Université de Montréal et qu'elle ne devienne trop éclatée thématiquement, ce qui aurait nuit au financement, Lionel Groulx avait d'abord entretenu l'idée de voir un prêtre lui succéder à la direction de la *Revue*. (R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 120 et 247, note 95) Cependant, c'est après avoir essuyé les refus de Léo-Paul Desrosiers et de René Baudry que Lionel Groulx avait offert un poste d'assistant à Rosario Bilodeau en 1964. À la mort de Groulx, en 1967, Bilodeau, constituant en quelque sorte la seule nomination qui n'allait pas être contestée, s'était donc vu offert par Guy Frégault un mandat de trois ans (ce qui constituait une nouveauté) à la direction de la *Revue*. Bilodeau, qui se voyait davantage comme un administrateur et qui s'était donné le mandat de procéder à la séparation de fait de l'Institut et de sa *Revue*, croyait sa tâche terminée lorsque Frégault lui offrit un nouveau mandat de trois ans en 1970. Avec un emploi de professeur au Collège militaire de Saint-Jean qui l'occupait pleinement, Bilodeau hésita mais finit tout de même par accepter devant l'insistance (surtout) de Maurice Séguin. Débordé au collège et éprouvant certains problèmes de santé, Bilodeau démissionna à l'été de 1972, une année avant la fin de son mandat. Cela, contrairement à la croyance voulant qu'il ait démissionné en raison de la pression subie par l'arrivée des nouveaux arrivants qui cherchèrent rapidement à accroître leur poids à la *Revue* (R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 124), et malgré le fait qu'avec la mise sur pied du comité de rédaction, le contrôle de Bilodeau (qui n'habitait pas Montréal) sur la *Revue* avait effectivement commencé à s'effriter. Bilodeau était en fait assez heureux d'obtenir la collaboration des jeunes historiens et s'entendit plutôt bien avec la plupart de ses collaborateurs. La seule exception étant Marcel Trudel mais ce dernier faisait plutôt partie d'une génération antérieure. Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998; Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

rédaction, un responsable des comptes rendus et deux membres du comité de la *Revue* pour un total de cinq personnes. Après Pierre Savard (décembre 1972 à juin 1975), quatre directeurs se succédèrent à la *Revue* jusqu'en 1982: Jean Blain (septembre 1975 à mars 1976); René Durocher (juin 1976 à juin 1977); l'auteur d'un article trop peu rigoureux au goût d'André Vachon, Jacques Mathieu (septembre 1977 à mars 1979); et Jean-Paul Bernard (juin 1979 à mars 1982).

La présence du nouveau comité de rédaction se fit sentir immédiatement. Dès le numéro où ce comité entra en fonction, et pour la première fois depuis les pages liminaires du premier numéro, des précisions sur la politique éditoriale de la *Revue* étaient publiées.[87] Conséquence directe du remous créé par l'article d'André Vachon, la première précision éditoriale mentionnée concerne la longueur des textes soumis qui ne doivent plus dépasser vingt-cinq pages. Le corollaire de cette décision entraînant que les articles par tranches (sauf exceptions) ne furent plus publiés. Bien que la moyenne du nombre de pages par article demeure la même au cours de cette période qu'au cours de la précédente, soit 24 pages, il est effectivement possible de constater, après la précision éditoriale, une concentration statistique de 72,4% de tous les articles comptant entre 11 et 30 pages À titre de comparaison, le même total de ces nombres de pages par article pour la période 1947-1967 présentait un résultat de 59,3%.

---

[87] À la même page où est annoncée la création du comité. À ce sujet, voir: *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 329. Les politiques éditoriales furent finalement publiées de façon régulière dans la *Revue* à partir du numéro de mars 1981.

Quant aux critères internes de sélection des textes, peu d'information nouvelles sont ajoutées. Il faut voir dans cela le simple fait que les critères adoptés originalement par Groulx (vision scientifique de l'histoire, méthodologie adéquate, clarté du style, etc.) sont alors jugés satisfaisants et que c'est en fait l'augmentation du nombre de textes soumis (donc un meilleur choix) qui permit aux membres du comité de les appliquer plus rigoureusement.[88]

Toujours dans ce même numéro de décembre 1970, le comité de rédaction, alors formé de Rosario Bilodeau, René Durocher, Paul-André Linteau et Pierre Savard, modifia également le visage de la *Revue* en apportant des changements aux chroniques afin d'assurer que celle-ci (la *Revue*) demeure «un instrument de travail au service des historiens»[89]. Ces modifications ajoutèrent d'ailleurs beaucoup au sentiment qu'une ère nouvelle de l'histoire de la *Revue* s'entamait alors.[90]

Déjà, le numéro de juin 1970 avait été le dernier dans lequel la chronique *Documents inédits* était apparue. Cette chronique, plus souvent qu'autrement entretenue par Groulx lui-même à partir de ses propres archives[91], fut remplacée, à partir du numéro de décembre 1970, par les *Note*[s] *de recherche*. C'est dans la cadre de cette

---

[88] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

[89] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 329.

[90] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998. De plus, une nouvelle maquette (couverture) venait tout juste d'être adoptée depuis le numéro précédent (septembre 1970).

[91] Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998.

chronique qu'il allait dorénavant être possible de prendre connaissance d'un document d'époque présenté et commenté.

Deux autres nouvelles chroniques apparurent également dans le numéro de décembre 1970: les *Note*[s] *critique*[s] et la *Chronique de la recherche*. Répondant ainsi à l'intérêt grandissant pour les études historiographiques, les notes (ou bulletins) critiques furent créées afin de permettre la publication de commentaires sur la production historienne récente sur un objet d'étude donné. La chronique de la recherche, quant à elle, allait servir à informer le lectorat sur les progrès de la recherche dans un domaine donné en histoire.[92]

Autre signe des temps, le numéro suivant de la *Revue* (mars 1971) fut marqué par l'apparition d'une nouvelle chronique sur les *Thèses en cours* (ou thèses en préparation). Il faut cependant mentionner que cette chronique disparut trois ans plus tard, soit dans le numéro de décembre 1973. Cette situation s'expliquerait possiblement par le fait que la Société historique du Canada se soit alors elle-même intéressée aux thèses en cours en publiant son propre répertoire et que la *Revue* n'ait tout simplement plus vu la nécessité d'assurer le même suivi.

---

[92] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 329.

Transformation de la pratique

À la *Revue*, la période qui s'entame en 1967 avec la disparition de Groulx et qui voit arriver une nouvelle génération de collaborateurs fut sans contredit celle ayant été la plus profondément marquée par l'accélération de la mutation de la pratique historienne au Québec. À aucun autre moment de son histoire, la *Revue* ne vécut pareilles transformations. En cinq ans (environ 1967-1972), les articles publiés dans la *Revue* changèrent littéralement de visage, réalisant ainsi presqu'entièrement les possibilités de la professionnalisation de la pratique historienne initialement proposée par Groulx en 1947 dans le cadre de la fondation du périodique.

Le propos ici n'est pas d'affirmer que la *Revue* joua un rôle moteur dans cette professionnalisation de la pratique historienne mais plutôt qu'elle fut un catalyseur (de par son rôle de diffuseur) du courant de professionnalisation de la pratique issu du développement du réseau universitaire québécois. Ainsi, avec l'émergence d'une nouvelle génération d'historiens formés en milieu universitaire aux plus récentes méthodes de recherche, on vit se généraliser, dans les articles parus au cours de la période septembre 1967- mars 1982 (au nombre de 199 au total), l'utilisation d'outils de recherche et de rédaction tout récemment acquis. D'importantes transformations sont donc observables dans les articles et ce, tant au niveau de la forme qu'au niveau du fond.

Quant à la provenance des textes, il est d'abord possible de constater, par rapport à la période précédente (1947-1967), que la proportion d'extraits d'ouvrages parus dans la *Revue* diminue légèrement, passant de 15,3% à 12,6% des articles publiés entre 1967 et 1982. De plus, un regard encore plus précis sur cette donnée permet de voir que la pratique est en nette régression à mesure que la décennie des années soixante-dix avance. Ainsi, le phénomène ne se reproduit plus qu'une quinzaine de fois à partir du moment où le comité de rédaction entre en fonction en décembre 1970.

C'est la même chose qui se produit avec les textes de langue anglaise qui diparaissent entièrement après 1967. Cela n'est d'ailleurs pas une surprise étant donné l'ajout de la mention «Carrefour de la recherche historique sur l'Amérique française la *Revue* ne reçoit que des manuscrits en français»[93] dans les spécifications éditoriales publiées en décembre 1970. Aussi, on ne retrouve plus que cinq articles traduits au cours de la quinzaine d'années que dure la période ici étudiée. Cette situation s'explique possiblement par l'abondance de textes en langue française observée à la *Revue* à partir de la seconde moitié des années soixante.[94] Une abondance qui s'explique elle-même par l'accroissement rapide, à la même période, des effectifs historiens au Québec.

---

[93] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 329. Il y a certainement lieu ici d'émettre l'hypothèse de l'existence de motifs politiques derrière cette décision de ne solliciter que des textes de langue française.

[94] Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998.

Toujours sur le plan de la provenance des textes, on peut ensuite observer que la proportion de textes provenant de communications savantes double littéralement par rapport à la période précédente, passant de 9,6% des articles publiés entre 1947 et 1967 à 19,1% entre 1967 et 1982, ce qui constitue un progrès très marqué. En d'autres termes, cela veut dire que tout près d'un article sur cinq alors publié est issu d'une communication présentée lors d'un congrès ou d'un colloque. Et si l'on tient compte du fait que les communications sont généralement l'occasion pour les historiens de présenter les résultats de leurs plus récentes recherches, cela donne une certaine indication du caractère novateur des textes qui paraissent dans la *Revue* à cette période.

Non loin de tout cela en terme corrélationnel, et reflétant par ailleurs assez bien l'état du financement en sciences humaines au cours de la période[95], il est aussi possible de noter une augmentation significative dans le nombre d'articles issus de recherches subventionnées.[96] Alors que seulement 0,6% des articles faisaient partie de cette catégorie au cours de la période précédent septembre 1967, ce sont ensuite près d'un article sur dix (9,5%) paraissant dans la *Revue* après cette date qui proviennent d'un travail de recherche subventionné. Plus encore, l'accroissement de ce nombre paraît d'autant plus vertigineux lorsque l'on s'y attarde de façon spécifique. Ainsi, alors

---

[95] P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 90-95; J.-P. Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 334.

[96] En prenant pour acquis, bien sûr, que tous les articles issus de recherches subventionnées aient été identifiés comme tels lors de leur parution dans la *Revue*.

qu'aucun article subventionné n'était paru dans la *Revue* au cours des cinq volumes précédant (16 à 20) la période ici étudiée, le taux passe à 4% pour les cinq volumes suivants (21 à 25), à 10,7% pour les cinq autres (26 à 30) et finalement à 13,9% pour les cinq derniers (31 à 35).

Sur le plan de la forme, maintenant, il est possible de constater dans les articles un véritable renversement dans la structure du texte. À partir de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix, le style descriptif (caractérisé, entre autre, par l'absence de la problématique et d'hypothèses de recherche) fait rapidement et largement place au texte argumentatif ou démonstratif (également appelé une dissertation). Ainsi, de 78,8% qu'elle était au cours des vingt premières années de l'existence de la *Revue*, la proportion d'articles structurés de façon descriptive (sous forme d'un récit) chute à 43,2% pour l'ensemble des quinze ans (1967-1982) qui ont suivi. Naturellement, l'inverse de cela étant l'augmentation proportionnelle du nombre d'articles procédant à une démonstration historique avec un taux, pour les périodes tout juste décrites, passant de 21,2% à 56,8%.

Si l'on prend les quatre périodes quinquénales précédant le volume 35, le renversement apparaît de façon encore plus évidente. Partant d'un taux relativement élevé de 85,5% pour les volumes 16 à 20 (1962-1967)[97], la proportion d'articles de forme descriptive passe à 74,7% pour les volumes 21 à 25 (période au cours de

[97] Il est à mentionner que ce taux est le plus élevé de l'ensemble de la période étudiée dans ce mémoire. À ce sujet, voir les *Résultats statistiques totaux* en annexe, p. 137.

laquelle le personnel historien est massivement pris d'assaut par une génération de jeunes chercheurs issus des milieux universitaires) avant de chuter considérablement à 26,8% pour les volumes 26 à 30 et à 23,6% pour les volumes 31 à 35.

Les résultats qui viennent ici d'être présentés permettent d'illustrer plusieurs points fort importants. Le premier étant le fait que malgré la professionnalisation de la pratique et le progrès des méthodes de recherche, près d'un quart des articles publiés dans la *Revue* relèvent encore d'un style littéraire s'apparentant davantage au récit qu'à la dissertation. Ceci porte donc à croire que le mouvement de professionnalisation de la pratique historienne, «engagé il y a quarante ans, a maintenant réalisé toutes ses possibilités, de sorte que les amateurs qui oeuvrent dans le champ historiographique sont là pour y rester mais dans une position marginale.»[98]

Le second point étant l'émergence de l'histoire problème en remplacement définitif - mais non total[99] - de l'histoire récit. Les conséquences de ceci sont nombreuses. Avec l'histoire problème, les historiens renoncent à l'indétermination de la connaissance historique qu'est le temps. Ils *construisent* dorénavant leurs objets d'étude «en délimitant non seulement la période, l'ensemble des événements, mais aussi les problèmes posés par cette période et ces événements, et qu'il faudra résoudre.»[100]

---

[98] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 14-15.

[99] Pour l'historien Pierre Savard, l'histoire «ne pourra jamais se dépouiller d'un certain caractère narratif sans se nier elle-même.» À ce sujet, voir: P. Savard, «Un quart de siècle d'historiographie québécoise...», p. 96.

[100] F. Furet, *L'atelier de l'histoire*, p. 76.

Aussi, l'émergence de l'histoire problème permet la rupture avec l'événement unique, fugitif et incomparable. Est ainsi rendue possible, voire même nécessaire, la conceptualisation d'un objet d'étude, cette fois-ci comparable à travers une période donnée de temps, et son intégration dans un réseau de signification (d'où l'histoire quantitative). Ce n'est pas un hasard si l'article de Roland Lamontagne[101] discutant d'histoire structurelle, voire sérielle, paraît en septembre 1967, ou encore que celui de Jacques Mathieu (mars 1972) débute par «une réflexion sur les possibilités d'utilisation de méthodes quantitatives en histoire économique.»[102] Ainsi, en définissant eux-mêmes leurs objets d'étude, les historiens ont à *inventer* leurs sources qui, prises individuellement, ne signifient plus alors que très peu. Ils doivent donc les organiser et les rendre comparables de façon à pouvoir décrire et interpréter les phénomènes étudiés. En contre partie, les «conclusions du travail historique [deviennent alors] de moins en moins séparables des procédures de vérification qui les sous-tendent, avec les contraintes intellectuelles qu'elles entraînent.»[103]

Étant donné ce lien indissociable entre la question et le choix des sources,[104] l'émergence de l'histoire problème laisse donc entrevoir, dans les articles publiés dans

---

[101] Roland Lamontagne, «Opinions en histoire» *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 21, no 2 (septembre 1967), p. 181.

[102] Jacques Mathieu, «La balance commerciale. La Nouvelle-France - Antilles au XVIIIe siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no 4 (mars 1972), p. 465.

[103] F. Furet, *L'atelier de l'histoire*, p. 76-77.

[104] L'historien français Alain Prost affirme qu'avec «la question de l'historien - et c'est pourquoi elle permet de construire les faits - il y a une idée des sources et des documents qui permettront de la résoudre». Il n'y a donc pas de question sans document, pas plus qu'il n'y a de document sans question. À ce sujet, voir: A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 80-81.

la *Revue*, une importante transformation dans l'utilisation des sources. En effet, hormis les fluctuations mineures que subissent les sources qui sont utilisées sur l'ensemble de la période couverte dans la présente recherche[105], plusieurs phénomènes se produisent alors.

D'abord, un certain nombre de sources jusque-là inutilisées dans la *Revue* apparaissent. C'est le cas, entre autres, des annales de l'Hôtel-Dieu dont on n'observe la première utilisation qu'au numéro de décembre 1957, des tablettes statistiques qui n'apparaissent qu'en mars 1968, des *Statuts du Québec* en juin 1969 et des actes pontificaux et encycliques, très tard dans la période, en mars 1978.

Il y a ensuite un autre groupe de sources dont on peut voir l'utilisation augmenter - quoique parfois momentanément - de façon significative. C'est le cas des journaux et débats législatifs qui connaissent une période de forte croissance précisément au tournant des année 1967-1972. C'est la même chose pour les rapports d'enquête, pour les procès-verbaux et les minutes, les chartes et papiers constitutifs, les recensements, les dépositions et témoignages et articles de quotidiens et de revues dont toutes les fréquences font plus que doubler après 1972.[106]

---

[105] Pour l'ensemble des résultats statistiques de l'utilisation des sources, voir annexe, p. 151.

[106] Rappelant le lien qui existe entre la discipline historique, les historiens et leur milieu, il y a ici lieu d'émettre l'hypothèse selon laquelle l'accroissement de l'État québécois au cours des années 1960 et 1970 ne serait pas totalement étranger à l'augmentation de la fréquence dans l'utilisation de sources telles les journaux et débats législatifs et les rapports d'enquête.

D'un autre côté, il y a aussi des sources qui disparaissent complètement des articles publiés dans la *Revue*.[107] C'est ainsi que l'on voit paraître pour la dernière fois dans le numéro mars 1954 des notes et écrits biographiques, les derniers tabellionages en juin 1966, les dernières lettres patentes et brevets en juin 1972 de même que la dernière utilisation de sources orales et de témoignages en septembre 1972. L'on voit enfin utilisés pour la dernière fois comme sources des plans (de type architecturaux) dans le numéro de décembre 1972, des registres de l'État civil en décembre 1974 et des annuaires en juin 1976.

Dans les sources qui subissent quant à elles une diminution considérable dans leur utilisation, notons la correspondance privée qui devient marginale à partir des années 1967-1972, les récits de voyages qui connaissent leur plus faible fréquence entre 1972 et 1977 et les rapports d'archives qui voient leur utilisation réduite de moitié au cours de la même période pour demeurer discrète par la suite.

Dans la même veine, certaines autres sources subissent également une diminution dans leur utilisation mais sous l'allure d'un important creux qui survient dans la plupart des cas au moment fort de la mutation de la pratique historienne dans la *Revue*. Il est d'ailleurs intéressant de noter que sur l'ensemble de la période couverte par ce mémoire, soit de 1947 à 1982, la période des années 1967-1977 est celle durant laquelle le plus petit nombre de sources différentes est utilisé et celle, aussi, où l'on

---

[107] Rappelons toutefois que l'analyse réalisée pour ce mémoire prend fin en 1982.

observe le plus grand nombre de creux entre deux phases d'utilisation d'une même source. C'est précisémment ce qui arrive aux édits et ordonnances, aux jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France, aux pétitions, requêtes et placets, aux états de dépense et comptes, aux mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec, aux registres paroissiaux et aux inventaires qui voient toutes leur utilisation chuter autour des années 1962-1972. Les greffes notariés et inventaires des greffes de notaires subissent quant à eux le même sort un peu plus tard, dans les années 1972-1977.

Enfin, et c'est là un des phénomènes les plus intéressants qui émerge de l'étude des sources, il se trouve qu'un nombre considérable de celles-ci réapparaissent après une période d'absence totale qui, encore ici, survient au moment fort de la mutation de la pratique historienne dans la *Revue*. C'est le cas, entre autres, des contrats qui réapparaissent dans le numéro de septembre 1968 après plus de 13 années d'inutilisation et des documents relatifs à l'histoire constitutionnelle du Canada qui non seulement réapparaissent en mars 1974 après 16 années d'inutilisation mais reviennent en force avec leur plus haut taux d'utilisation entre 1977 et 1982. Sans en fournir autant de détails (rappelons simplement que les résultats complets sont en annexe), mentionnons que les actes d'engagement, les lettres de Marie de l'Incarnation, les fonds d'archives privés, les cartes, les inventaires après décès, les procurations, les actes de baptême, les actes et les contrats de mariage, les évaluations (ou inventaires de concession) de certains fiefs et seigneuries, les testaments, les

sépultures de même que les *Relations des Jésuites* font toutes partie du nombre des sources qui relèvent de cette situation.

À ce point-ci de la discussion sur les sources utilisées dans la *Revue*, il est intéressant d'émettre l'hypothèse selon laquelle les phénomènes qui viennent d'être décrits relativement aux sources - que l'on pourrait regrouper sous le vocable fluctuations - ont de nombreux liens avec la mutation de la pratique historienne qui se produit au même moment. Nous avons amplement démontré un peu plus haut le lien qui existe entre la question de l'historien et les sources utilisées. Or, il serait d'autant plus intéressant de vérifier si ces fluctuations, particulièrement pour les sources qui disparaissent pour ensuite réapparaître, ne relèvent pas, à la fois, d'une méthodologie renouvellée et des préoccupations de la nouvelle histoire issues de cette la mutation de la pratique historienne.

Reste la critique de ces sources. Tout comme dans le cas de la première période, ce sont encore plus de la moitié des auteurs, cette fois-ci des 199 articles publiés au cours de la seconde grande période couverte dans ce mémoire, qui ne procèdent pas à une critique de leurs sources. Il faut cependant spécifier que cette pratique méthodologique est davantage répandue qu'avant le décès de Groulx qui, rappelons-le, marque le passage de la première période à la seconde. De 31% qu'elle était, la proportion des articles contenant une critique des sources passe pour la seconde période à 49,7%, soit pratiquement un article sur deux. Il est même possile

d'observer, en utilisant les périodes quinquénnales, une séquence où la pratique est à ce point répandue que ce sont 63,8% des articles qui présentent cet aspect méthodologique. Qui plus est, cette séquence a lieu entre les volumes 26 et 30, soit de 1972 à 1977, au coeur même de la mutation de la pratique historienne dans la *Revue*. On ne peut cependant s'expliquer le ralentissement qui s'en suit. En effet, suivant cette période, le taux de la séquence subséquente de cinq volumes affiche un maigre 48,4% comparativement au sommet de la précédente.

Le resserrement méthodologique dans la *Revue* se vérifie également dans l'utilisation d'un outil de recherche tel que l'appareil critique. Au cours de la période marquée par la direction de Groulx, l'appareil critique, rappelons-le, avait été un outil généralement utilisé mais souvent imprécis. En combinant le taux d'articles contenant un appareil critique avec celui de la précision des notes, on obtient un indice *appareil critique/précision* de 50,8% signifiant que ce sont un peu plus de la moitié de tous les articles (354 au total) parus dans la *Revue* jusqu'en juin 1967 (fin de la première période) qui possèdent un appareil critique complet et précis.

La seconde période, qui débute en septembre 1967, permet, quant à elle, de rendre compte d'une utilisation encore plus généralisée de l'appareil critique avec une présence dans 96,5% des articles. Plus encore, l'utilisation de cet outil méthodologique connaît une croissance au cours des années soixante-dix qui culmine dans les volumes 31 à 35 avec un taux d'utilisation de 100% des articles publiés.

Quant à la précision des notes de bas de page, dont le nombre ne varie que très peu avec la période précédente[108], la proportion connaît elle aussi une importante croissance dès les premiers volumes (seconde moitié des années soixante) suivant le remplacement de Groulx par une nouvelle équipe de direction à la *Revue*. Ainsi, d'une période à l'autre, le taux de précision de l'appareil critique passe de 58,8% à 82,8% pour constituer un indice *appareil critique/précision* qui passe de 50,8% à 79,9%. En chiffres absolus, cela veut dire que sur les 199 articles publiés entre les numéros de septembre 1967 et mars 1982, 159 articles présentent un appareil critique précis et complet, 33 articles présentent un appareil critique imprécis ou incomplet et seulement sept articles n'en ont pas du tout. De ces sept derniers, cinq sont issus de communications et aucun n'est publié après décembre 1973.[109]

Dans la cadre de cette étude sur la professionnalisation de la pratique historienne dans la *Revue*, il est intéressant de s'attarder à l'utilisation d'un outil de rédaction tels les supports visuels en ce qu'ils constituent une fenêtre privilégiée donnant sur le cadre méthodologique de la recherche présentée. En effet, ces outils de présentation, qu'il s'agisse d'une carte, d'une image (ou photographie), d'un tableau ou d'un

---

[108] Alors qu'il était possible de retrouver en moyenne 66 notes de bas de page dans les articles de la période 1947-1967 ayant un appareil critique (dont 42 contenaient plus de 121 notes), ceux de la période 1967-1982 en ont en moyenne 59 (avec seulement 5 exceptions de 121 notes ou plus).

[109] Voici la liste de ces articles: Roland Lamontagne, *Opinions en histoire*, vol. 21, no 2 (septembre 1967); Lionel Groulx, *Ce cinquantenaire*, vol. 21, no 3a (décembre 1967). Les communications étant: Gérald Fortin, *Le nationalisme canadien-français et les classes sociales*, vol. 22, no 4 (mars 1969); François-Albert Angers, *Nationalisme et vie économique*, vol. 22, no 4 (mars 1969); André Vachon, *L'historien et son éditeur*, vol. 23, no 3 (décembre 1969); Alfred Dubuc, *L'histoire au carrefour des sciences humaines*, vol. 24, no 3 (décembre 1970); Marcel Trudel, *Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval*, vol. 27, no 3 (décembre 1973).

graphique, outre les informations qu'ils servent à transmettre, en disent long sur le ou les types de source utilisés et sur la ou les méthodes de traitement. Ainsi, le fait que l'on retrouve dans la *Revue*, au cours de la période 1967-1982, de plus en plus de supports visuels quantitatifs (tableaux statistiques et graphiques) se comprend très bien dans le contexte de l'émergence de l'histoire socio-éonomique qui est davantage sérielle. Les supports visuels (surtout quantitatifs) viennent également soutenir la démonstration en s'imposant comme éléments de preuve et en fournissant au texte un aura (réel ou non) de scientificité.

De façon générale, la période qui s'amorce à la *Revue* avec la disparition de Groulx voit presque doubler l'utilisation des supports visuels. De 18,4% qu'elle était au cours des vingt premières années d'existence de la *Revue*, la proportion des articles utilisant les supports visuels passe à 35,2% au cours de la période suivante. De plus, un regard plus détaillé sur la croissance de cette proportion, en termes de périodisation quinquénale, permet de voir qu'elle est constante. Ainsi, le pourcentage d'articles utilisant un ou plusieurs supports visuels passe de 20,5% (volumes 16 à 20) à 29,3% pour les volumes 21 à 25, à 37,5% pour les volumes 26 à 30 et à 38,9% pour les volumes 31 à 35.

De façon plus particulière, il est également possible de voir se dessiner deux tendances en ce qui concerne les supports visuels. L'une s'appliquant au supports visuels qualitatifs (cartes, images, photographies) et l'autre aux supports visuels

quantitatifs (tableaux et graphiques). Alors que la proportion du premier type se maintient à peine - et de façon marginale - au cours de la période, avec des pourcentages qui passent de 4,8% à 4% dans le cas des cartes et de 2% à 1,5% dans celui des images, la proportion du second type de supports visuels connaît, quant à elle, une croissance des plus remarquables.

Dans le cas des tableaux, la fréquence fait plus que doubler en passant de 13,8% à 32,2% pour les deux grandes périodes considérées dans ce mémoire. Phénomène d'autant plus important avec les graphiques dont la proportion, quant à elle, est multipliée par huit et passe de 1,4% à 11,6%. De plus, à l'image de l'utilisation générale des supports visuels, la proportion des tableaux croît de façon constante. En effet, pour chaque tranche de cinq volumes dans la *Revue*, en commençant par les volumes 16 à 20 jusqu'aux volumes 31 à 35, la proportion du nombre d'articles utilisant un ou plusieurs tableaux passe de 10,8% à 25,3%, à 35,7% et à 36,1%.

Un dernier indice par lequel il est possible d'observer le resserrement de la pratique historienne dans la *Revue* est l'utilisation du bilan historiographique. Tout comme pour la bibliographie, la présence du bilan historiographique dans un texte n'est pas exigée par la politique éditoriale de la *Revue*. La présence de ces outils rédactionnels relève donc essentiellement du choix de l'auteur. Cependant, si l'ajout de la bibliographie est rendue quelque peu superflue par la présence des spécifications

bibliographiques dans les notes de bas de page[110], il n'en est pas de même pour le bilan historiographique qui lui, lorsqu'absent, prive le lecteur du cadre théorique de la recherche alors présentée sans justification propre. C'est ainsi que, dans le cadre de la professionnalisation de la pratique historienne, la présence du bilan historiographique se justifie donc assez bien et son utilisation n'apparaît pas étrangère à l'objectif de scientifisation de la recherche historique.

Il est ainsi possible de retrouver dans la *Revue* une constante augmentation de l'utilisation du bilan historiographique. D'une période quinquénale à l'autre, la proportion d'articles comprenant un bilan historiographique passe de 6% pour les volumes 16 à 20, à 10,7% pour les volumes 21 à 25, à 19,6% pour les volumes 26 à 30 et à 30,6% pour les volumes 31 à 35. Ces données totalisant une moyenne pour la période 1967-1982 de 20,6% comparativement à 11,9% pour la période 1947-1967.

Spécialisation historiographique

Au-delà des aspects méthodologiques qui viennent d'être décrits, la mutation de la pratique historienne dans la *Revue* s'observe également dans l'amorce de la spécialisation thématique et historiographique que l'étude des articles publiés au cours de la période 1967-1982 permet de constater. Qui plus est, cette spécialisation a

---

[110] Il y a là, possiblement, l'explication du nombre restreint d'articles parus dans la *Revue* ayant inclus une bibliographie. Aucune tranche quinquénale de l'ensemble de la période couverte par ce mémoire ne vit jamais plus de 8% des articles contenant une bibliographie. Il faut même remonter jusqu'au numéro de décembre 1971 afin de pouvoir trouver la dernière bibliographie incluse dans un article de la *Revue*.

même pour effet de parcelliser la recherche et augmenter la dépendance interdisciplinaire chez les chercheurs. Il est dès lors permis d'affirmer, comme le proposait par ailleurs Jean-Paul Coupal, que les années soixante-dix voient les transformations historiographiques (amorcées depuis la seconde moitié des années soixante) dans la *Revue* prendre une ampleur telle que c'est tout le monolithisme idéologique centré sur le nationalisme traditionnel et religieux qui caractérisa les vingt-cinq premières années d'histoire de la *Revue* s'en trouve alors entièrement déstabilisé.[111]

C'est ainsi que l'on voit dans les articles publiés dans la *Revue* entre 1963 et 1982, l'espace-temps qu'est la Nouvelle-France céder sa place à celui du Québec confédératif. L'augmentation simultanée du pourcentage d'articles consacrés à la période confédérative, de 30,9% en 1963-1972, à 47,7% en 1972-1976 et à 50,9% en 1976-1981, et du pourcentage consacré au Québec (géographiquement parlant), de 49,2%, 74,8% et 81,4% pour les mêmes séquences, ne laisse aucun doute sur la nouvelle orientation de la *Revue*.[112] De plus, l'on voit au même moment le pourcentage des articles consacrés aux Francophones de la Nouvelle-France perdre sa domination de la période précédente au profit de textes consacrés aux Canadiens

---

[111] Jean-Paul Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1972-1981», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4 (mars 1983), p. 567.

[112] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 555; Jean-Paul Bernard, «L'historiographie canadienne récente...», p. 340. Le fait que la *Revue* devienne de plus en plus *québécoise* avait d'ailleurs été souligné dès 1972 par Harvey et Linteau. À ce sujet, voir: F. Harvey et P.-A. Linteau, «L'évolution de l'historiographie...», p. 175.

français de la Confédération qui, entre 1963 et 1981, passent à un taux supérieur à 50% pour l'ensemble de la période étudiée.[113]

Toute aussi révélatrice est la proportion des articles publiés dans la *Revue* entre 1963 et 1981 qui relèvent de méthodes de recherche propres aux sciences sociales telles la démographie, l'économie, les sciences politiques, la sociologie et la psychologie.[114] Alors que la méthode historique (pourrions-nous dire classique?) avait jusqu'en 1963 complètement dominé les textes publiés (sa proportion frisant les 99%), les méthodes de recherche relevant des sciences sociales apparaissent au cours de la seconde moitié des années soixante avec un taux de 11% entre 1963 et 1972 qui passe à 45,1% entre 1972 et 1976 avant de se stabiliser à 42,4% entre 1976 et 1981.[115] Autrement dit, de seule pratique qu'elle était avant 1963, la méthode historique partage depuis environ la seconde moitié des années soixante, dans une proportion presqu'égale, l'attention des chercheurs ayant publiés dans la *Revue*.

Le recours à ces nouvelles pratiques méthodologiques n'est d'ailleurs pas sans démontrer le foisonnement interdisciplinaire règnant autour de la *Revue* dans les années soixante-dix. De nouvelles pistes de recherche, souvent mixtes, apparaissent

---

[113] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 556.

[114] Ce que Harvey, Linteau et Coupal appelent les sciences humaines.

[115] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 555.

alors. L'article de Konrad Filion publié en décembre 1970 est un bon exemple de cela en ce qu'il relève, aux dires de l'auteur même, de la sémantique historique.[116]

Mais plus important encore est le fait que la domination du politique comme champ d'étude dans les articles publiés avant 1963 laisse après cela place aux perspectives sociales à un point tel que la période 1972-1981, avec un poucentage total de 53,6% d'articles de cette trempe «consacre la *RHAF* comme une revue d'histoire sociale»[117]. Les perspectives économiques venant au second rang au cours de la même période avec 28,2% des articles alors que l'histoire politique, si dominante avant 1972, vient ensuite dans une proportion de 9,2%. Parallèlement à cela, on observe le déclin de la biographie, phénomène qui n'est pas entièrement étonnant lorsque l'on sait les liens qui l'unissent au genre politique. Enfin, il faut souligner la hausse que subissent les perspectives méthodologiques et historiographiques au cours des années 1972-1981. À leur deux, ces perspectives totalisent à cette période 15,9% alors qu'elles ne comptaient que pour 3,7% des articles publiés entre 1963 et 1972.[118]

Au niveau des collaborateurs, on s'apperçoit volontiers qu'avec les années soixante et soixante-dix, la *Revue* devient également un véritable carrefour où se côtoient des

---

[116] Konrad Filion, «Essai sur l'évolution du mot habitant (XVIIe-XVIIIe siècles)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, no 3 (décembre 1970), p. 375-401.

[117] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 558. Ce phénomène fut également souligné par Fernand Ouellet. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 17.

[118] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 556.

spécialistes de plusieurs champs des sciences sociales. Les études Harvey/Linteau et Coupal le démontrent clairement, les auteurs qui publient dans la *Revue* sont de plus en plus issus de champs voisins à l'histoire. De 72,3% qu'elle était entre 1963 et 1972, les auteurs ayant une formation en histoire voient leur proportion chuter à 49,8% pour la période 1972-1981. Au même moment, la participation des auteurs provenant des sciences sociales passe de 18,3% qu'elle était en 1963-1972 à 30,7% pour la décennie suivante, soit de 1972 à 1981.[119] Cette «diminution du pourcentage des diplômés en histoire cède [donc] à l'augmentation appréciable de la participation des universitaires formés dans d'autres branches des sciences humaines.»[120]

Fernand Ouellet notait d'ailleurs que dans la *Revue*, entre 1960 et 1983, les articles d'histoire traditionnelle (histoire politique et militaire, histoire religieuse, des idéologies, de l'éducation, etc.) étaient signés dans une proportion de 75% par des historiens de métier. Alors que les articles dont le thème relève davantage des nouvelles tendances historiques et multidisciplinaires (historiographie, épistémologie, démographie et géographie historiques, histoire urbaine, histoire des sciences et de la technologie, histoire des femmes, histoire de la médecine, ethno-histoire, etc.), sont l'oeuvre, dans une proportion de 51%, d'auteurs dont la spécialité première n'est pas l'histoire.[121]

---

[119] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 561.

[120] J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 561.

[121] F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 49.

Pourrait-on faire, à ce moment, un lien entre l'interdisciplinarité et l'augmentation du nombre d'articles publiés dans la *Revue* signés par plus d'un auteur au cours de la période? Car si seulement 2% des articles publiés avant 1963 étaient signés par plus d'un auteur, ce sont plutôt 9,4% qui sont dans cette situation pour la période 1963-1982. Nous l'avons mentionné auparavant, l'un des plus productifs exemples d'interdisciplinarité est la collaboration entre Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot qui produisit pas moins de huit articles au cours de la période ici étudiée, tous publiés entre décembre 1967 et mars 1982, soit au coeur de la mutation en cours à la *Revue*.

Mentionnons enfin un mot sur le statut des auteurs. D'abord, la période 1967-1982 est témoin de l'augmentation du nombre d'auteurs dont l'anglais est la langue maternelle et qui publient en français dans la *Revue*. Alors que la proportion de ces auteurs ne dépassait guère le 1,6% avant 1963, elle passe soudainement à 6,8% entre 1963 et 1972 avant de faire un bond à 12,4% entre 1972 et 1981.[122] Ce qui réduit d'autant l'ascendant qu'exercent sur la *Revue* les auteurs dits Canadiens français du Québec qui n'en perdent tout de même pas leur emprise avec une proportion globale pour la période 1972-1981 de 67,4% comparativement à 75,4% pour la période 1947-1972.

Toujours sur le plan du statut des auteurs, deux phénomènes assez spectaculaires se produisent également à cette époque. On voit d'une part la proportion d'auteurs de

---

[122] La proportion d'auteurs Français est quand à elle en baisse légère. Alors que ces auteurs signaient 16,7% des articles publiés avant 1963, ils ne sont plus que 7,9% en 1963-1972 et 3,1% en 1972-1981. À ce sujet, voir: J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 562.

sexe féminin subir une importante hausse. Entre 1963 et 1972, ce sont 4,7% des articles qui sont signés par des femmes. Cette proportion passe à 9,5% entre 1972 et 1976 avant de bondir à 24,8% entre 1976 et 1981 pour alors totaliser 17,1% pour la période 1972-1981. Certainement, il faut voir dans ce phénomène l'un des effets sur la profession historienne québécoise du mouvement féministe et de son corrolaire, l'émergence dans les années soixante-dix de l'histoire des femmes.

D'autre part, la proportion des articles signés par des clercs subit quant à elle une importante chute. Rappelons que ce sont près du tiers des articles publiés dans la *Revue* entre 1947 et 1972 qui étaient signés par des clercs avec un sommet de 48,1% entre 1947 et 1955. Ce taux n'a ensuite cessé de chuter pour avoisiner les 21,5% entre 1963 et 1972 avant de s'effondrer à 4,2% pour la période 1972-1976 et à 2,4% pour la période 1976-1981. On ne pourrait donc que très difficilement mieux exemplifier la laïcisation de la *Revue*, phénomène amorcé tôt dans les années soixante et qui arrive à maturité vers 1970.[123]

En terminant avec le statut des auteurs, mentionnons le fait que l'université devient au cours des années soixante-dix le lieu de travail privilégié des auteurs dont les articles sont publiés dans la *Revue*. Alors que 51,9% des articles publiés répondaient à ce

---

[123] F. Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle...», p. 59.

critère entre 1947 et 1972, ce sont ensuite plus de 81% qui sont dans cette même situation au cours de la période 1972-1981.[124]

Conclusion du chapitre

Nous l'avons vu tout au long de ce chapitre, la période comprise entre les années 1967 et 1982 est celle qui voit s'opérer à l'Institut et sa *Revue* une professionnalisation du personnel historien et, son corollaire, la mutation de la pratique historienne.

Cette mutation s'est d'abord manifestée dans la profonde volonté de changement qui anima les membres de la nouvelle équipe de direction qui succéda à Groulx. Les importantes modifications éditoriales qui furent apportées au tournant des années soixante-dix ne laissèrent aucun doute sur l'orientation qu'entendaient prendre les dirigeants de la *Revue*. La publication se professionnalisait de l'intérieur.

Cette professionnalisation ne tarda donc pas à être également ressentie dans les articles publiés à la *Revue*. La mutation de la pratique historienne s'opérait. Transformation des pratiques méthodologiques, transformation dans la façon de présenter les résultats de recherche, transformation des objets d'étude, des questions posées, de la nature des thèmes étudiés, du statut des auteurs et même de leur lieu de travail. Tout y est passé. Jamais dans son histoire la *Revue* n'avait subie pareilles

---

[124] Pour l'ensemble des données sur le statut des auteurs, voir: J.-P. Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue*...», p. 562.

transformations en un si court laps de temps: à peine une dizaine d'années pour l'essentiel de la mutation.

CONCLUSION

Au terme du présent mémoire, il est bon de rappeler quel aura été le parcours de la démonstration. Nous posions donc le problème de la mutation de la pratique historienne dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* qui voit passer le discours historien, au tournant des années soixante-dix, de la forme d'un récit à celle d'une recherche scientifiquement conduite et présentée. Nous nous sommes ainsi particulièrement intéressé au moment fort de cette mutation de la pratique historienne dans la *Revue* et aux formes qu'elle prit mais aussi, à son origine et aux facteurs, tant internes qu'externes, l'ayant déclenchée.

Si l'on se rapporte aux vingt premières années d'existence de la *Revue*, soit de 1947 à 1967, on se rappellera d'abord le vaste mouvement d'institutionnalisation et de professionnalisation, ainsi que la décléricalisation des milieux savants au Québec, trois phénomènes qui marquèrent simultanément la *Revue*, alors sous la direction de Groulx. Dès lors, l'engagement du fondateur et de ses principaux collaborateurs envers une pratique historienne davantage scientifique ne faisait aucun doute. Nous l'avons vu, les articles publiés dans la *Revue* au cours de cette période témoignent tout à fait de l'engagement de plusieurs auteurs envers une pratique renouvellée, ainsi que de la mise en place progressive des éléments ayant favorisé la mutation de la pratique historienne.

Cependant, en dépit d'une intention explicite et d'efforts soutenus de la part de Groulx et de ses principaux collaborateurs, la mutation n'escompta pas des résultats immédiats, bien au contraire. En effet, ce n'est que très progressivement que l'on vit apparaître dans la *Revue* les indices de cette professionnalisation. Pour la période, il faut en fait davantage parler de la cohabitation des deux types de pratique, l'une dite traditionnelle et encore dominante, l'autre dite professionnelle et scientifique, plutôt que de mutation accomplie.

Jusqu'au milieu des année soixante, les articles publiés relevaient encore davantage d'une méthodologie plutôt embryonnaire sur le plan scientifique et prenaient une forme beaucoup plus près du genre littéraire que celle du texte savant. Phénomène similaire sur le plan historiographique, la domination des thèmes et des perspectives traditionnelles ne laissa présager à son tour aucun doute sur les limitations idéologiques de la *Revue* qui était alors l'organe de diffusion privilégié d'un grand nombre d'historiens amateurs. On peut donc affirmer que la première grande période à la *Revue* se caractérise véritablement par la présence du projet scientifique que Groulx et ses proches collaborateurs élaborent et animent.

Nous l'avons vu, il fallut en fait attendre l'émergence de la plus importante cohorte de jeunes historiens professionnels dans le paysage intellectuel québécois, à ce jour, pour que puisse se réaliser véritablement la mutation de la pratique historienne. Avec ces

nouveaux historiens professionnels issus des départements d'histoire en pleine croissance, de nouveaux thèmes, de nouvelles idées et surtout, de nouvelles pratiques se systématisèrent.

Avec la mise en place de l'équipe qui succéda à la direction de Groulx, on vit à la *Revue* un renforcement de la volonté de professionnaliser la pratique historienne. Les nouveaux membres de direction apportèrent rapidement d'importantes modifications au fonctionnement de la *Revue*. C'est ainsi que les articles publiés dans la *Revue* se transformèrent et laissèrent rapidement transparaître un resserrement de niveau méthodologique. À aucun autre moment de son histoire, la *Revue* ne vécut pareilles transformations. En l'espace de quelques années, les articles publiés dans la *Revue* changèrent littéralement de visage, réalisant ainsi presqu'entièrement les possibilités de la professionnalisation de la pratique historienne initialement proposée par Groulx en 1947 lors de la fondation du périodique.

Au-delà des aspects méthodologiques, la mutation de la pratique historienne dans la *Revue* s'observe également dans l'amorce d'une spécialisation thématique et historiographique. Cette spécialisation eut par ailleurs pour effet de parcelliser la recherche et augmenter la dépendance interdisciplinaire chez les chercheurs. C'est tout le monolithisme idéologique centré sur le nationalisme traditionnel et religieux caractérisant les vingt-cinq premières années d'histoire de la *Revue* qui s'en trouva alors déstabilisé. Ainsi, si les vingt premières années de la *Revue* se définissent par le

projet scientifique de Groulx, la quinzaine d'années qui suit se caractérise, quant à elle, par l'affirmation, voire la réalisation, de ce même projet scientifique. C'est ainsi et alors que la pratique historienne dans la *Revue*, une fois la mutation accomplie, devint véritablement professionnelle.

Il faut bien le réaliser, la mutation de la pratique historienne décrite dans le présent mémoire n'a pas son égal. À aucun autre moment, l'historiographie québécoise n'a-t-elle subi, sur une aussi courte période de temps, pareilles transformations touchant d'aussi près tant d'aspects du travail historien: le personnel, les idéologies, les champs d'intérêt et les méthodologies. Sur le plan du personnel historien, la professionnalisation aurait même «réalisé toutes ses possibilités, de sorte que les amateurs qui oeuvrent dans le champ historiographique [seraient] là pour y rester mais dans une position marginale.»[1]

Or, une fois accomplie la mutation de la pratique historienne, l'histoire est-elle devenue pour autant une science? Il est difficile d'avoir une position arrêtée sur le sujet. D'un côté, il est bien certain que l'histoire conceptualisée substitue au récit une explication explicitement formulée et étayée.[2] Mais de l'autre, il faut bien admettre

---

[1] Fernand Ouellet, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p. 14-15. Pour Ouellet, la mutation paraît d'ailleurs si décisive qu'il aurait fallu, selon lui, parler davantage de révolution historiographique que de modernisation ou de professionnalisation. À ce sujet, voir: F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 13 et 82.

[2] François Furet, *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982, p. 88.

que les historiens de toutes les périodes n'ont pu faire mieux que ce que leur permettaient les outils et les méthodes de leur temps.

Le caractère scientifique de la pratique historienne n'est pas une valeur momentanément saisissable de façon absolue, mais bien un phénomène qui se comprend par rapport à l'environnement professionnel de la discipline, lui-même en constante évolution. C'est pourquoi une si grande importance fut accordée au contexte historiographique dans le présent mémoire. Ainsi, nous ne pourrions dire, pour un moment donné, qu'il se soit pratiqué au Québec ou ailleurs une histoire intrinsèquement scientifique sans la situer par rapport à l'avancement des méthodes de recherche à ce même moment. Simplement comparer la pratique historienne d'une période à celle qui la précédait serait tomber dans l'anachronisme. Procéder ainsi permettrait injustement de resituer au lendemain de chaque mise-à-jour méthodologique l'année zéro d'une pratique dite scientifique et d'en étirer à outrance la période dite primitive.

Là est d'ailleurs la nature d'une des plus importantes critiques que Rudin adresse aux historiens qu'il qualifie de révisionnistes et qui auraient insisté, selon lui, que «most of [Quebec] historical writing up to the Second World War, if not up to the Quiet Revolution, had been profoundly primitive.»[3] Ces historiens révisionnistes du tournant

---

[3] Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 9.

des années soixante-dix se seraient ainsi targués d'avoir été les premiers à mettre à profit une pratique scientifiquement éprouvée. L'historien français Antoine Prost émettait à ce sujet une mise en garde fort intéressante en affirmant que les historiens qui se prétendaient de purs scientifiques couraient peut-être encore plus le risque de manquer de lucidité sur leurs propres pratiques en ne ressentant pas la même nécessité d'examiner quelles motivations les poussent.[4]

Statuer sur le caractère scientifique de la pratique historienne n'est donc possible que dans la mesure où cela est fait en fonction de l'environnement professionnel, c'est-à-dire en considérant le niveau réel de professionnalisation de la pratique historienne par rapport au potentiel permis par l'avancement de la science historique. Ce n'est par ailleurs qu'en suivant précisément cette logique que l'on peut en venir à comprendre Rudin lorsqu'il affirme «I am not convinced that historical writing at the end of the twentieth century is inherently any *better* than that produced earlier in the century».[5]

L'histoire, et par le fait même l'évolution de sa pratique, ne peut donc se comprendre sans faire le lien avec les transformations que subit la société. Plus encore, c'est une véritable dialectique qui existe entre l'évolution d'une historiographie et la société

---

[4] Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. «Points», no H225, p. 97.

[5] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 6.

dans laquelle cette historiographie évolue. La «connaissance d'une historiographie est inséparable de la connaissance d'un milieu et des aspirations d'une époque» affirmait à ce sujet Serge Gagnon.[6] On ne saurait, à ce moment-ci, davantage adhérer à ce propos. Il est également très significatif que la première conclusion à laquelle arrivent Harvey et Linteau, dans leur analyse des vingt-cinq premières années d'existence de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, soit le fait que l'évolution de l'historiographie a été marquée par celle de la société québécoise.[7] De même, que la conclusion à laquelle arrive Coupal, qui poursuit l'analyse pour les dix années subséquentes, soit que les rapports entre la *Revue* et la société québécoise sont constants.[8] Pour lui:

> Les préoccupations des différents collaborateurs reflètent les mouvements de force de la société québécoise [d'alors] tant par les choix des objets d'étude que par les problématiques qu'ils posent et qui rejoignent les interrogations de la société. De plus, les collaborateurs de la *Revue* subissent l'influence des tendances historiographiques générales. Les historiens universitaires sont plus au fait des courants de pensée, des méthodes nouvelles et des outils que la technologie met à leur disposition.[9]

---

[6] Serge Gagnon, «La nature et le rôle de l'historiographie. Postulats pour une sociologie de la connaissance historique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 4 (mars 1973), p. 516.

[7] Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française, 1947-1972*», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 2 (septembre 1972), p. 180.

[8] Ce rapport est d'ailleurs souligné par de nombreux auteurs québécois, mentionnons: R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 9; Jean-Paul Bernard, «L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada», *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (septembre 1995), p. 337; F. Ouellet, «La modernisation de l'historiographie...», p. 14.

[9] Jean-Paul Coupal, «Les dix dernières années de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1972-1981», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4 (mars 1983), p. 566.

Or, cette professionnalisation n'est pas sans avoir créé un certain paradoxe. En effet, en devenant à la fois professionnelle, sur le plan de la méthode, et sociale, sur le plan de l'objet, et en faisant passer son discours du récit littéraire au texte savant, l'histoire s'est éloignée de ceux-là même dont elle a voulu se faire le porte-parole. Phénomène que Gérard Bouchard a appelé le paradoxe élitiste.[10] Le problème est loin d'être banal car en laissant se creuser un écart entre la recherche fondamentale et le grand public, l'histoire rompt avec l'une de ses plus importantes fonctions sociales qui est d'assurer la mémoire collective. Dans un article récent, Jocelyn Létourneau sonnait d'ailleurs l'alarme à ce propos en affirmant qu'il n'y avait dorénavant plus «d'adéquation entre la dernière version savante du grand récit collectif des québécois et la mémoire que gardent de leur histoire des membres tout à fait ordinaires de la communauté [franco-québécoise]».[11]

Du même souffle, Létourneau soulignait aussi le fait que les historiens d'ici étaient assez peu portés à procéder à l'analyse du savoir qu'ils édifient.[12] Le fait est particulier car si la pratique historienne s'est professionnalisée, elle ne s'est pas pour autant ouverte plus qu'il ne le faut aux perspectives de nature historiographique,

---

[10] Gérard Bouchard, «L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 245 et 262. Par ailleurs, l'historien François Furet soulignait le même phénomène en France. À ce sujet, voir: F. Furet, *L'atelier de l'histoire*, p. 88.

[11] Jocelyn Létourneau, «La production historienne courante portant sur le Québec et ses rapports avec la construction des figures identitaires d'une communauté communicationnelle», *Recherches sociographiques*, vol. 36, no 1 (1995), p. 30.

[12] J. Létourneau, «La production historienne courante...», p. 9.

épistémologique, méthodologique ou même critique. L'attachement des historiens d'ici qui oeuvrèrent dans les années soixante-dix, aux traditions historiographiques françaises y est peut-être pour quelque chose. En effet, les historiens français éprouvaient une certaine indifférence pour la réflexion méthodologique, particulièrement avant les années quatre-vingt.[13] Le résultat étant que très peu d'historiens québécois se consacrèrent à ce genre de travaux au moment même où leur propre pratique subissait ses plus importantes transformations jusque-là.[14]

En quelque sorte, et bien modestement, le présent mémoire a cherché à combler certaines de ces lacunes. Il nous semblait très important de nous arrêter à cette mutation de la pratique historienne qui marque véritablement, à la *Revue*, le passage à la professionnalisation. Il fallait comprendre les origines de cette mutation, ses modalités et ses effets sur la production historienne pour la simple raison que cela avait été jusqu'ici relativement négligé.[15]

Maintenant, reste l'ensemble de la production historienne au Québec à passer sous la loupe des spécialistes des questions méthodologiques, historiographiques et

---

[13] A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, p. 7-9 et Serge Gagnon, «La nature et le rôle de l'historiographie. Postulats pour une sociologie de la connaissance historique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 4 (mars 1973), p. 480-482.

[14] R. Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, p. 200; G. Bouchard, «L'histoire sociale au Québec...», p. 260-264.

[15] Nous n'oublions tout de même pas la contribution des Ouellet, Harvey, Linteau et Coupal.

théoriques. Aucune raison ne justifierait de s'arrêter à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, qu'elle soit la plus importante publication du genre au Québec ou non. Restent encore les autres revues spécialisées, les monographies, les synthèses, voire même les manuels scolaires. Aucune raison, non plus, n'empêche d'élargir la grille d'analyse ou encore de la transformer. En tant que praticiens de l'histoire, nous profiterions sans doute beaucoup, par exemple, d'une analyse plus poussée des sources utilisées par les chercheurs québécois, dans la *Revue* ou ailleurs. Imaginons un instant pouvoir remonter la filiation historiographique et idéologique des ouvrages publiés. Imaginons un travail sur l'édition reliée au domaine historique au Québec et des relations de pouvoir qui s'y exercent. Quelles auraient été les conclusions de ce travail si l'analyse avait également portée sur les textes dont on a, à la *Revue*, refusé la publication?

Alors que l'on commence à vouloir comprendre sa propre pratique, pourquoi ne pas répondre favorablement à l'appel de Jocelyn Létourneau qui invitait à procéder à l'*archéologie* du savoir historien au Québec[16] ou encore à celui de Serge Gagnon qui en appelait d'une sociologie de la connaissance.[17] Dans la mesure où cela permettra de réhabiliter l'histoire comme science véritablement sociale, une meilleure compréhension non seulement du passé collectif mais aussi de l'origine de son récit

---

[16] J. Létourneau, «La production historienne courante...», p. 9.

[17] S. Gagnon, «La nature et le rôle de l'historiographie...», p. 479-531.

est nécessaire alors qu'encore aujourd'hui la société québécoise s'interroge sur son identité.

Annexe A

Résultats statistiques totaux - *RHAF* - 1947-1982

Résultats statistiques totaux - *RHAF* - 1947-1982

Variables / Volumes	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	pér. 1	pér. 2	total
Nombre d'articles	100	82	85	83	75	56	72	354	199	553
Pourcentage	18,1	14,8	15,4	15	13,6	10,1	13	64	36	100
Textes										
Entiers	86	69,5	75,3	68,7	62,7	76,8	66,7	75,1	68,3	72,7
Extraits	10	22	14,1	16,9	14,7	7,1	13,9	15,3	12,6	14,3
Communications	4	8,5	10,6	14,5	22,7	16,1	19,4	9,6	19,1	13
Thèses										
Présence	3	8,5	7,1	4,8	10,7	5,4	8,3	5,6	8,5	6,7
Absence	97	91,5	92,9	95,2	89,3	94,6	91,7	94,4	91,5	93,3
Langue										
Français	96	98,8	98,8	97,6	100	96,4	95,8	97,7	97,5	97,6
Anglais	4	1,2	1,2	-	-	-	-	1,7	-	1,1
Articles traduits	-	-	-	2,4	-	3,6	4,2	0,6	2,5	1,3
Subventions										
Oui	-	-	2,4	-	4	10,7	13,9	0,6	9,5	3,8
Non	100	100	97,6	100	96	89,3	86,1	99,4	90,5	96,2

Variables/Volumes	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	pér. 1	pér. 2	total
Nombre d'articles	100	82	85	83	75	56	72	354	199	553
Pourcentage	18,1	14,8	15,4	15	13,6	10,1	13	64	36	100
Nombre de pages										
1 à 10	31	15,9	30,6	37,3	10,7	1,8	4,2	28,5	6	20,4
11 à 20	32	45,1	25,9	18,1	41,3	30,4	38,9	30,8	36,7	32,9
21 à 30	22	11	18,8	16,9	24	33,9	47,2	17,2	35,7	23,9
31 à 40	5	12,2	7,1	9,6	16	21,4	6,9	8,5	14,1	10,5
41 à 50	4	6,1	2,4	4,8	2,7	1,8	2,8	4,2	2,5	3,6
51 à 60	1	1,2	5,9	6	1,3	10,7	-	3,4	3,5	3,4
60 et plus	5	8,5	9,4	7,2	4	-	-	7,3	1,5	5,2
Moyenne de pages	20	26	26	27	24	28	22	24	24	24
Utilisation sources										
Oui	80	92,7	92,9	90,4	81,3	83,9	88,9	88,4	84,9	87,2
Non	20	7,3	7,1	9,6	18,7	16,1	11,1	11,6	15,1	12,8
Problém./Hypoth.										
Présence	17	29,3	22,4	14,5	26,7	73,2	76,4	20,9	57,3	34
Absence	83	70,7	77,6	85,5	73,3	26,8	23,6	79,1	42,7	66
Appareil critique										
Présence	82	92,7	91,8	80,7	90,7	98,2	100	86,4	96,5	90,1
Absence	18	7,3	8,2	19,3	9,3	1,8	-	13,6	3,5	9,9

Variables/Volumes	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	pér. 1	pér. 2	total
Nombre d'articles	100	82	85	83	75	56	72	354	199	553
Pourcentage	18,1	14,8	15,4	15	13,6	10,1	13	64	36	100
Nombre de notes										
1 à 20	31,7	27,6	23,1	28,4	25	5,5	12,5	27,8	14,6	22,7
21 à 40	20,7	23,7	26,9	19,4	23,5	23,6	22,2	22,5	23,4	22,9
41 à 60	9,8	21,1	14,1	10,4	19,1	14,5	19,4	14,1	17,7	15,5
61 à 80	13,4	3,9	7,7	10,4	11,8	18,2	22,2	8,8	17,7	12,2
81 à 100	8,5	1,3	7,7	10,4	8,8	16,4	15,3	7,2	13	9,4
101 à 120	6,1	9,2	2,6	6	4,4	12,7	8,3	5,9	8,3	6,8
121 et plus	9,8	13,2	17,9	14,9	7,4	9,1	-	13,7	5,2	10,4
Moyenne de notes	54	71	67	73	53	68	57	66	59	63
Précision des notes										
Oui	62,2	50	60,3	61,2	85,3	80	83,3	58,8	82,8	68,1
Non	37,8	50	39,7	38,8	14,7	20	16,7	41,2	17,2	31,9
Bilan historio.										
Présence	10	18,3	14,1	6	10,7	19,6	30,6	11,9	20,6	15
Absence	90	81,7	85,9	94	89,3	80,4	69,4	88,1	79,4	85
Bibliographie										
Présence	2	6,1	7,1	2,4	8	-	-	4,2	3	3,8
Absence	98	93,9	92,9	97,6	92	100	100	95,8	97	96,2

Variables/Volumes	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	pér. 1	pér. 2	total
Nombre d'articles	100	82	85	83	75	56	72	354	199	553
Pourcentage	18,1	14,8	15,4	15	13,6	10,1	13	64	36	100
Critique des sources										
Présence	22,5	26,3	38	37,3	39,3	63,8	48,4	31	49,7	37,6
Absence	77,5	73,7	62	62,7	60,7	36,2	51,6	69	50,3	62,4
Présentation										
Descriptive	83	69,5	77,6	85,5	74,7	26,8	23,6	78,8	43,2	66
Démonstrative	17	30,5	22,4	14,5	25,3	73,2	76,4	21,2	56,8	34
Support visuel										
Présence	17	18,3	17,6	20,5	29,3	37,5	38,9	18,4	35,2	24,4
Absence	83	81,7	82,4	79,5	70,7	62,5	61,1	81,6	64,8	75,6
Cartes										
Présence	6	2,4	3,5	7,2	1,3	3,6	6,9	4,8	4	4,5
Absence	94	97,6	96,5	92,8	98,7	96,4	93,1	95,2	96	95,5
Graphiques										
Présence	-	1,2	2,4	2,4	8	16,1	11,1	1,4	11,6	5,1
Absence	100	98,8	97,6	97,6	92	83,9	88,9	98,6	88,4	94,9
Tableaux										
Présence	13	17,1	14,1	10,8	25,3	35,7	36,1	13,8	32,2	20,4
Absence	87	82,9	85,9	89,2	74,7	64,3	63,9	86,2	67,8	79,6

Variables/Volumes	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	pér. 1	pér. 2	total
Nombre d'articles	100	82	85	83	75	56	72	354	199	553
Pourcentage	18,1	14,8	15,4	15	13,6	10,1	13	64	36	100
Images										
Présence	-	-	1,2	7,2	2,7	-	1,4	2	1,5	1,8
Absence	100	100	98,8	92,8	97,3	100	98,6	98	98,5	98,2

Annexe B

Liste des articles sans appareil critique - *RHAF* - 1947-1982

Liste des articles sans appareil critique - *RHAF* - 1947-1982

Les articles marqués d'un astérisque (*) sont issus d'une communication.

Adrien Pouliot

Tadoussac et sa vieille Chapelle

Volume 1, no 1 (juin 1947)

Général Nemours

Saint-Domingue: Place d'armes françaises dans les Antilles (Histoire militaire de Haïti)

Volume 1, no 1 (juin 1947)

Jean-Pierre Houle

Le gouvernement responsable: 1848-1948

Volume 1, no 2 (septembre 1947)

Claude de Bonnault

Les Français de l'Ohio

Volume 1, no 4 (mars 1948)

Thomas Charland

La critique de valeur

Volume 2, no 1 (juin 1948)

Philippe Labelle

Pierre-Guillaume Péan, 1743-1817

Volume 2, no 1 (juin 1948)

Georges Robitaille

Dom Albert Jamet

Volume 2, no 3 (décembre 1948)

Claude de Bonnault

Le Canada perdu et abandonné

Volume 2, no 3 (décembre 1948)

Olivier Maurault

Montréal et Louisiane

Volume 2, no 4 (mars 1949)

Jean Delanglez

Le Révérend Père Jacques Marquette, S.J. était-il prêtre?

Volume 2, no 4 (mars 1949)

Conrad Morin

La formation archivistique de l'historien

Volume 3, no 1 (juin 1949)

Victor Tremblay

Consultation des vieillards et petite histoire (*)

Volume 3, no 2 (septembre 1949)

Léo-Paul Desrosiers

Officiers de Montcalm

Volume 3, no 3 (décembre 1949)

Olivier Maurault

L'Oeuvre de Marguerite Bourgeoys - Statistiques

Volume 4, no 4 (mars 1951)

Aegidius Fauteux

Quelques officiers de Montcalm

Volume 4, no 4 (mars 1951)

Victor Barbeau

La France peut être heureuse sans le Canada (*)

Volume 5, no 1 (juin 1951)

Marcel Trudel

L'objectivité en histoire

Volume 5, no 3 (décembre 1951)

Lionel Groulx

Le "britannisme" des "patriotes"

Volume 5, no 3 (décembre 1951)

Lionel Groulx

Henri Bourassa et la Chaire d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal

Volume 6, no 3 (décembre 1952)

Olivier Maurault

Où repose Pierre Gauthier de La Vérendrye?

Volume 6, no 4 (mars 1953)

Guy Frégault

La guerre de Sept ans et la Civilisation canadienne

Volume 7, no 2 (septembre 1953)

Marcel Trudel

Les dix ans de l'Institut (*)

Volume 10, no 1 (juin 1956)

Rosario Bilodeau

Liberté économique et politique des Canadiens sous le régime français

Volume 10, no1 (juin 1956)

Gaston Dulong

Les problèmes historique de la langue franco-canadienne (*)

Volume 10, no 1 (juin 1956)

Gustave Lanctôt

Position de la Nouvelle-France en 1663

Volume 11, no 4 (mars 1958)

Raymond Douville

Sur deux retables de l'église de l'Assomption

Volume 12, no 1 (juin 1958)

Lionel Groulx

L'oeuvre de Champlain (*)

Volume 12, no 1 (juin 1958)

Gustave Lanctôt

Nouvelle-France ou Canada

Volume 14, no 2 (septembre 1960)

Jeanne Grégoire

Louisiane et langue française

Volume 15, no 1 (juin 1961)

G. R. Rigby et H. Lambart

A New Site for Dollard at Carillon

Volume 15, no 2 (septembre 1961)

Jeanne Grégoire

Les Acadiens dans une seconde patrie: La Lousiane

Volume 15, no 4 (mars 1962)

Honorius Provost

Le premier livre de comptes du Séminaire de Québec

Volume 16, no 1 (juin 1962)

Léon Pouliot

Impulsion donnée par Mgr Bourget à la pratique religieuse (*)

Volume 16, no 1 (juin 1962)

Robert Rumilly

Monseigneur Laflèche et les ultramontains (*)

Volume 16, no 1 (juin 1962)

Léo-Paul Desrosiers

Le milieu où naît Jeanne Le Ber

Volume 16, no 2 (septembre 1962)

Marius Barbeau

Dialectes hurons-iroquois

Volume 16, no 2 (septembre 1962)

Guy Frégault

Une société à hauteurd'homme: La Nouvelle-France (*)

Volume 17, no 1 (juin 1963)

Léo-Paul Desrosiers

Frontenac et la paix (1672-1682)

Volume 17, no2 (septembre 1963)

Lucien Campeau

Le Séminaire de Québec dans le plan de Monseigneur de Laval (*)

Volume 17, no 3 (décembre 1963)

Adrien Caron

La mission du Père Paul Le Jeune, s.j., sur la Côte--du-Sud, 1633-1634

Volume 17, no 3 (décembre 1963)

George F. G. Stanley

Louis Riel (*)

Volume 18, no 1 (juin 1964)

Guy Frégault

La Nouvelle-France à l'époque de Marie de l'Incarnation (*)

Volume 18, no 2 (septembre 1964)

Louis-Jacques Dorais

La vie traditionnelle sur la côte de Beaupré, au début du XXe siècle

Volume 19, no 4 (mars 1966)

Jacques-Yvan Morin

Les origines historiques du statut particulier (*)

Volume 20, no 1 (juin 1966)

Marcel Trudel

Des sujets de recherche, pour un siècle ou deux

Volume 20, no 2 (septembre 1966)

Stéphane-Joseph Piat

Le Père Ephrem Longpré tel que je l'ai connu

Volume 20, no 3 (décembre 1966)

Yves Garon

Qui était "Pierre-André", le premier critique de notre premier roman?

Volume 20, no 4 (mars 1967)

Rosario Bilodeau

Les vingt ans de la Revue d'histoire de l'Amérique française (*)

Volume 21, no 1 (juin 1967)

Roland Lamontagne

Opinions en histoire

Volume 21, no 2 (septembre 1967)

Lionel Groulx

Ce cinquantenaire

Volume 21, 3a (décembre 1967)

Gérald Fortin

Le nationalisme canadien-français et les classes sociales (*)

Volume 22, no 4 (mars 1969)

François-Albert Angers

Nationalisme et vie économique (*)

Volume 22, no 4 (mars 1969)

André Vachon

L'historien et son éditeur (*)

Volume 23, no 3 (décembre 1969)

Alfred Dubuc

L'histoire au carrefour des sciences humaines (*)

Volume 24, no 3 (décembre 1970)

Marcel Trudel

Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval (*)

Volume 27, no 3 (décembre 1973)

Annexe C

Distribution des sources utilisées par article - *RHAF* - 1947-1982

Distribution des sources utilisées par article (en pourcentage)

Période:	période 1				période 2			Total
Volumes:	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	1-35
Nombre d'articles:	100	82	85	83	75	56	72	553
01. Correspondance officielle	27.0	32.9	51.8	43.4	48.0	48.2	33.3	40.0
02. Édits et Ordonnances	7.0	12.2	16.5	2.4	9.3	12.5	12.5	10.1
03. Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France (et sentences)	7.0	6.1	5.9	1.2	5.3	5.4	6.9	5.4
04. Déclarations, règlements et arrêts	5.0	3.7	5.9	6.0	4.0	8.9	6.9	5.6
05. Instructions du roi/Décret/Mémoire du roi	1.0	2.4	8.2	3.6	2.7	7.1	4.2	4.0
06. Textes de loi/Traités/Résolutions	3.0	3.7	3.5	1.2	4.0	3.6	-	2.7
07. Pétitions/Requêtes/Placets	4.0	-	4.7	2.4	5.3	7.1	5.6	4.0
08. Résolutions du Conseil	-	1.2	-	-	1.3	-	1.4	0.5
09. Journaux/Débats (assemblées législatives)	6.0	4.9	3.5	8.4	17.3	10.7	6.9	8.0
10. Documents relatifs à l'histoire constitutionnelle du Canada	3.0	1.2	2.4	-	-	1.8	4.2	1.8
11. Archives des colonies	5.0	3.7	2.4	1.2	1.3	-	1.4	2.4
12. Archives de la guerre	1.0	-	-	1.2	-	-	-	0.4
13. Archives de la marine	-	1.2	-	1.2	1.3	-	-	0.5
14. Statuts du Québec	-	-	-	-	4.0	3.6	4.2	1.4
15. Rapports d'enquête	8.0	3.7	10.6	7.2	9.3	23.2	20.8	11.0
16. Mémoires	17.0	17.1	24.7	14.5	9.3	10.7	8.3	15.0
17. État de dépense (comptes)	2.0	3.7	5.9	3.6	1.3	1.8	2.8	3.1
18. Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec	5.0	9.8	14.1	12.0	8.0	5.4	9.7	9.2
19. Registres paroissiaux	5.0	14.6	5.9	10.8	2.7	1.8	4.2	6.7
20. Lettres de Marie de l'Incarnation	6.0	3.7	5.9	-	1.3	-	1.4	2.9
21. Relations des Jésuites	19.0	20.7	12.9	12.0	2.7	-	5.6	11.4
22. Journal des Jésuites	6.0	4.9	4.7	2.4	4.0	3.6	1.4	4.0
23. Archives secrètes du Vatican	1.0	-	-	-	-	-	-	0.2
24. Archives de la propagande	1.0	-	-	-	-	-	-	0.2
25. Actes pontificaux (encycliques)	-	-	-	-	-	-	2.8	0.4

Période:	per 1	per 2	per 3	per 4	per 5	per 6	per 7	Total
Volumes:	**1-5**	**6-10**	**11-15**	**16-20**	**21-25**	**26-30**	**31-35**	**1-35**
Nombre d'articles:	**100**	**82**	**85**	**83**	**75**	**56**	**72**	**553**
26. Registre d'abjurations	-	1.2	-	-	-	-	1.4	0.4
27. Rituel du diocèse	-	1.2	2.4	1.2	2.7	-	2.8	1.4
28. Annales de l'Hôtel-Dieu	-	-	2.4	1.2	2.7	1.8	2.8	1.4
29. Bulles papales	-	-	1.2	-	-	1.8	-	0.4
30. Greffes notariés (et Inventaire des greffes de notaires)	8.0	9.6	10.6	9.6	9.3	5.4	11.1	9.2
31. Actes de naissance	1.0	-	1.2	-	1.3	-	-	0.5
32. Actes de baptême	3.0	3.7	2.4	2.4	-	-	5.6	2.5
33. Actes de mariage	1.0	2.4	1.2	1.2	2.7	-	5.6	2.0
34. Contrats de mariage	2.0	3.7	3.5	3.6	-	-	4.2	2.5
35. Actes de décès	1.0	-	1.2	-	-	-	1.4	0.5
36. Testaments	3.0	1.2	3.5	1.2	4.0	-	2.8	2.4
37. Comptes de succession	-	-	-	-	1.3	-	1.4	0.4
38. Liste d'inhumation	-	1.2	-	-	-	-	-	0.2
39. Notices nécrologiques	-	1.2	-	-	1.3	-	-	0.4
40. Sépultures	-	1.2	1.2	-	1.3	-	5.6	1.3
41. Inventaires après décès	-	-	-	4.9	-	3.6	2.8	1.4
42. Inventaires	2.0	-	8.2	2.4	1.3	3.6	4.2	3.1
43. Bails	1.0	1.2	1.2	1.2	-	-	1.4	0.9
44. Actes de concession	2.0	-	-	1.2	-	1.8	1.4	0.9
45. Contrats	2.0	2.4	-	-	2.7	5.4	4.2	2.2
46. Actes d'engagement	-	1.2	1.2	-	-	-	4.2	0.9
47. Procès-verbaux/Minutes	5.0	6.1	2.4	8.4	5.3	17.9	12.5	7.6
48. Minutes de notaires (minutes notariales)	3.0	6.1	4.7	7.2	1.3	3.6	2.8	4.2
49. Évaluations (ou inventaires des concession) de certains fiefs et seigneuries	4.0	1.2	1.2	1.2	-	-	2.8	1.6
50. Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale	1.0	2.4	-	-	-	1.8	-	0.7
51. Rentes de seigneurs	-	1.2	-	-	-	-	-	0.2
52. Titres/Certificats	1.0	2.4	-	-	2.7	1.8	1.4	1.3
53. Chartes et papiers constitutifs	-	1.2	2.4	1.2	1.3	1.8	5.6	1.8

Période:	per 1	per 2	per 3	per 4	per 5	per 6	per 7	Total
Volumes:	1-5	6-10	11-15	16-20	21-25	26-30	31-35	1-35
Nombre d'articles:	100	82	85	83	75	56	72	553
54. Fois, hommages, aveux et dénombrements	2.0	2.4	-	2.4	-	3.6	-	1.4
55. Recensement	5.0	6.1	3.5	3.6	9.3	12.5	18.1	7.8
56. Tabellionage	2.0	1.2	-	3.6	-	-	-	1.1
57. Rôle d'évaluation	-	1.2	-	-	1.3	1.8	1.4	0.7
58. Livres terriers	1.0	-	-	-	1.3	1.8	1.4	0.5
59. Tablettes statistiques	-	-	-	-	1.3	5.4	-	0.7
60. Interrogatoires	-	-	-	3.6	-	-	-	0.5
61. Dépositions/Témoignages	2.0	2.4	3.5	2.4	2.7	1.8	5.6	2.9
62. Procurations	-	1.2	1.2	1.2	-	-	2.8	0.9
63. Lettres patentes/Brevet	2.0	1.2	1.2	1.2	2.7	1.8	-	1.6
64. Registres de l'État civil	1.0	1.2	1.2	1.2	2.7	1.8	-	1.3
65. Notes ou écrits biographiques	5.0	3.7	-	-	-	-	-	1.4
66. Publications (livres, poèmes, brochures...)	4.0	3.7	5.9	12.0	12.0	14.3	9.7	8.3
67. Fonds d'archives (ou papiers) privés	2.0	3.7	1.2	1.2	-	5.4	9.7	3.1
68. Source orale (témoignage/entrevue)	1.0	2.4	-	3.6	-	1.8	-	1.3
69. Documents d'époque (publics)	4.0	11.0	12.9	14.5	9.3	10.7	4.2	9.4
70. Manuscrits	1.0	2.4	2.4	-	-	1.8	1.4	1.3
71. Annuaires	1.0	-	2.4	1.2	-	5.4	-	1.3
72. Plans	2.0	-	-	1.2	2.7	1.8	-	1.1
73. Document télévisé	-	-	-	1.2	-	-	-	0.2
74. Dépêches	1.0	-	-	-	-	-	2.8	0.5
75. Correspondances	22.0	26.8	27.1	21.7	6.7	8.9	9.7	18.4
76. Rapport d'archives	15.0	14.6	18.8	8.4	10.7	5.4	6.9	11.9
77. Quotidiens et articles de revues	14.0	18.3	18.8	14.5	32.0	44.6	47.2	25.3
78. Journaux personnels	7.0	11.0	9.4	9.6	10.7	8.9	13.9	9.9
79. Récits de voyage	11.0	11.0	22.4	13.3	9.3	3.6	6.9	11.6
80. Cartes	9.0	2.4	9.4	4.8	-	3.6	1.4	4.7
81. Discours	9.0	4.9	8.2	7.2	9.3	10.7	8.3	8.1

Annexe D

Personnel de la *RHAF* - 1947-1982

Personnel de la *RHAF* - 1947-1982

Juin 1947 (vol. 1, no 1) à mars 1964 (vol. 17, no 4)

- Directeur: Chanoine Lionel Groulx

Juin 1964 (vol. 18, no 1) à juin 1967 (vol. 21, no 1)

- Directeur: Chanoine Lionel Groulx
- Assistant-directeur: Rosario Bilodeau

* Le numéro 21-1 (juin 1967) est la dernière collaboration de Lionel Groulx. Il est mort le 23 mai.

Septembre 1967 (vol. 21, no 2) à mars 1970 (vol. 23, no 4)

- Directeur: Rosario Bilodeau

Juin 1970 (vol. 24, no 1) à septembre 1970 (vol. 24, no 2)

- Directeur: Rosario Bilodeau
- Secrétaire à la rédaction: Juliette Rémillard

Décembre 1970 (vol. 24, no 3) à mars 1971 (vol. 24, no 4)

- Directeur: Rosario Bilodeau
- Secrétaire à la rédaction: Juliette Rémillard
- Comité de la *Revue*:
  - René Durocher
  - Paul-André Linteau
  - Pierre Savard

Juin 1971 (vol. 25, no 1) à juin 1972 (vol. 26, no 1)

- Directeur: Rosario Bilodeau
- Secrétaire à la rédaction: Juliette Rémillard
- Comité de la *Revue*:
  - René Durocher
  - Paul-André Linteau
  - Claude Galarneau

Septembre 1972 (vol. 26, no 2)

- Secrétaire à la rédaction: Juliette Rémillard
- Comité de la *Revue*:
  - Coordonnateur temporaire: Paul-André Linteau
  - René Durocher
  - Claude Galarneau

Décembre 1972 (vol. 26, no3) à juin 1975 (vol. 29, no 1)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Pierre Savard
  - Secrétaire à la rédaction: Pierre Tousignant
  - Responsable des comptes rendus: René Durocher
  - Membres du comité de la *Revue*: Jean Blain et Andrée Désilets

Septembre 1975 (vol. 29, no 2) à mars 1976 (vol. 29, no 4)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Jean Blain
  - Secrétaire à la rédaction: Paul-André Linteau
  - Responsable des comptes rendus: Gaston Tisdel
  - Membres du comité de la *Revue*: Louise Dechêne et Serge Gagnon

Juin 1976 (vol. 30, no 1) à juin 1977 (vol. 31, no 1)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: René Durocher
  - Secrétaire à la rédaction: Paul-André Linteau
  - Responsable des comptes rendus: Gaston Tisdel
  - Membres du comité de la *Revue*: Louise Dechêne et Serge Gagnon

Septembre 1977 (vol. 31, no 2) à mars 1978 (vol. 31, no 4)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Jacques Mathieu
  - Secrétaire à la rédaction: Paul-André Linteau

- Responsable des comptes rendus: Normand Séguin
- Membres du comité de la *Revue*: Micheline D.-Johnson et Jean-Pierre Wallot

Juin 1978 (vol. 32, no 1)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Jacques Mathieu
  - Secrétaire à la rédaction: Andrée Désilets
  - Responsable des comptes rendus: Normand Séguin
  - Membres du comité de la *Revue*: Jean-Paul Bernard et Jean-Pierre Wallot

Septembre 1978 (vol. 32, no 2) à mars 1979 (vol. 32, no 4)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Jacques Mathieu
  - Secrétaire à la rédaction: Andrée Désilets
  - Responsable des comptes rendus: René Hardy
  - Membres du comité de la *Revue*: Jean-Paul Bernard et Jean-Pierre Wallot

Juin 1979 (vol. 33, no 1) à mars 1981 (vol. 34, no 4)

- Comité de la *Revue*
  - Directeur: Jean-Paul Bernard
  - Secrétaire à la rédaction: Andrée Désilets
  - Responsable des comptes rendus: René Hardy
  - Membres du comité de la *Revue*: Yves Roby et Jean-Pierre Wallot

Juin 1981 (vol. 35, no 1) à mars 1982 (vol. 35, no 4)

- Comité de rédaction
  - Directeur: Jean-Paul Bernard
  - Secrétaire à la rédaction: Andrée Désilets
  - Responsable des comptes rendus: Jacques Rouillard
  - Membres du comité de la *Revue*: Yves Roby et Micheline D'Allaire

Annexe E

Chroniques de la *RHAF* - 1947-1982

Chroniques de la *RHAF* - 1947-1982 (*)

Numéros	1-1	1-2	1-3	1-4	2-1	2-2	2-3	2-4	3-1	3-2	3-3	3-4	4-1	4-2	4-3	4-4	5-1	5-2	5-3	5-4	6-1	6-2	6-3	6-4
Articles	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Documents inédits	x	x	x	x		x	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Livres et revues	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Bibliographie	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Vie de l'Institut (1)	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Inventaire d'archiv.																								
Note de recherche																								
Note critique																								
Chron. de la recher.																								
Thèses en cours																								
Note biblio.																								
Éd. criti. de Groulx																								
Index				x				x				x				x				x				x
Politiques *RHAF*																								

Chroniques de la *RHAF* - 1947 / 1982

Numéros	7-1	7-2	7-3	7-4	8-1	8-2	8-3	8-4	9-1	9-2	9-3	9-4	10-1	10-2	10-3	10-4 (3)	11-1	11-2	11-3	11-4	12-1	12-2	12-3	12-4
Articles	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x
Documents inédits	x	x	x	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x
Livres et revues	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x
Bibliographie	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	
Chron. de l'Institut	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x
Inventaire d'archiv.																-								
Note de recherche																-								
Note critique																-								
Chron. de la recher.																-								
Thèses en cours																-								
Note biblio.																-								
Éd. criti. de Groulx																-								
Index				x				x				x				-								x
Politiques *RHAF*																-								

Chroniques de la *RHAF* - 1947 / 1982

Numéros	13-1	13-2	13-3	13-4	14-1	14-2	14-3	14-4	15-1	15-2	15-3	15-4	16-1	16-2	16-3	16-4	17-1	17-2	17-3	17-4	18-1	18-2	18-3	18-4
Articles	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Documents inédits	x	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Livres et revues	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Bibliographie	x	x	x	x	x	x	x	x	x		x	x		x	x	x	x		x	x	x	x	x	x
Chron. de l'Institut	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Inventaire d'archiv.																								
Note de recherche																								
Note critique																								
Chron. de la recher.																								
Thèses en cours																								
Note biblio.																								
Éd. criti. de Groulx																								
Index																								
Politiques *RHAF*																								

Chroniques de la *RHAF* - 1947 / 1982

Numéros	19-1	19-2	19-3	19-4	20-1	20-2	20-3	20-4	21-1	21-2	21-3	21-3 a (5)	21-4	22-1	22-2	22-3	22-4	23-1	23-2	23-3	23-4	24-1	24-2	24-3	24-4
Articles	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Documents inédits	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x		x	x	x	x	x	x		x			
Livres et revues (4)	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Bibliographie									x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Chron. de l'Institut	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Inventaire d'archiv.				x	x	x		x	x	x	x	-										x			
Note de recherche												-												x	
Note critique												-												x	x
Chron. de la recher.												-												x	x
Thèses en cours												-													x
Note biblio.												-													
Éd. criti. de Groulx												-													
Index												-													
Politiques *RHAF*												-													

Chroniques de la *RHAF* - 1947 / 1982

Numéros	25-1	25-2	25-3	25-4	26-1	26-2	26-3	26-4	27-1	27-2	27-3	27-4	28-1	28-2	28-3	28-4	29-1	29-2	29-3	29-4	30-1	30-2	30-3	30-4 (8)
Articles	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-
Documents inédits																								-
Comptes rendus	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-
Bibliographie	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-
Chron. de l'Institut	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-
Invent. d'archiv. (6)																			x	x	x	x	x	-
Note de recherche	x	x	x	x	x				x		x	x	x		x	x		x	x	x	x	x		-
Note critique	x			x					x	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x		-
Chron. de la recher.	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	-
Thèses en prép. (7)	x	x	x	x					x		x													-
Note biblio.				x	x																			-
Éd. criti. de Groulx																								-
Index																								-
Politiques *RHAF*																								-

Chroniques de la *RHAF* - 1947 / 1982

Numéros	31-1	31-2	31-3	31-4	32-1	32-2	32-3 (9)	32-4	33-1	33-2	33-3	33-4	34-1	34-2	34-3	34-4	35-1	35-2	35-3	35-4				
Articles	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x				
Documents inédits							-																	
Comptes rendus	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x				
Bibliographie	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x		x	x	x	x		x	x	x	x				
Chron. de l'Institut	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x	x	x	x		x	x						
Chron. d'archives	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x	x				
Note de recherche	x	x	x	x		x	-		x	x	x	x		x	x			x	x					
Note critique			x			x	-						x		x			x	x					
Chron. de la recher.	x	x	x	x	x	x	-	x	x	x	x	x												
Thèses en prép.							-																	
Note biblio.				x			-			x					x	x	x	x	x	x				
Éd. criti. de Groulx							-						x	x	x	x	x		x	x				
Index							-																	
Politiques *RHAF*							-									x	x	x	x	x				

Notes:

(*): Il s'agit des chroniques ayant eu au moins cinq apparitions durant la période étudiée.

(1): La chronique *Vie de l'Institut* devient la *Chronique de l'Institut* en mars 1951 (vol. 3, no 4).

(2): La chronique *Nombre de pages* exclut les publicités, les index et les pages utilisées pour la liste des donateurs.

(3): Le volume 10, no 4 est un index des dix premiers volumes de la *RHAF*.

(4): La chronique *Livres et revues* devient la chronique *Comptes rendus* en juin 1971 (vol. 24, no 1).

(5): Le volume 21, numéro 3a est un numéro spécial sur les "Cent ans d'histoire, 1867-1967".

(6): La chronique *Inventaire d'archives* devient la *Chronique d'archives* en décembre 1977 (vol. 29, no 3).

(7): La chronique *Thèses en cours* devient la chronique *Thèses en préparation* en juin 1972 (vol. 25, no 1).

(8): Le volume 30, no 4 est un index des volumes 21 à 30 de la *RHAF*.

(9): Le volume 32, numéro 3 est un numéro spécial sur "Lionel Groulx 100e anniversaire de naissance, 1878-1978".

Annexe F

Articles non considérés par l'étude

Articles non considérés par l'étude

Vol. 1, no 1

1- Pages liminaires

Lionel Groulx

2- Une note - une allocution

Mgr Olivier Maurault

Vol. 1, no 2

3- Un traité de méthodologie

Guy Frégault

Vol. 1, no 3

4- L'enseignement de l'histoire aux États-Unis

Arthème Dutilly

Vol. 2, no 1

5- Dossier sur un centenaire, 1848-1948. Rétablissement de la langue française dans les droits officiels

Lionel Groulx

Vol. 2, no 2

6- Un cours de civilisation canadienne-française aux États-Unis

Marine Leland

Vol. 2, no 4

7- Essai bibliographique

Adolphe Robert

8- Le cinquième anniversaire de la Société généalogique canadienne-française

Conrad-M. Morin

Vol. 3, no 2

9- Jean Delanglez, S.J. (1896-1949)

Guy Frégault

Vol. 4, no 1

12- Les Archives de la Société historique du Saguenay

Victor Tremblay (prêtre)

Vol. 4, no 2

13- Randonnée historique en Crosmières

Soeur Mondoux

Vol. 4, no 3

14- Remarques sur la notion de culture en anthropologie

Marcel Rioux

Vol. 4, no 4

15- Les Documents de Lévis aux Archives canadiennes

Lucien Brault

16- Étude bibliographique sur les Rapports de l'Association de la Proportion de la Foi à Montréal

Robert Valois

Vol. 7, no 1

18- Vue rétroscpective

Lionel Groulx

Vol. 7, no 2

19- Messire Pierre Mennard (1739-1792) était bien un canadien

Marcel Trudel

Vol. 7, no 3

20- L'histoire canadienne en deuil (à la mémoire de Pierre-George Roy)

Honorius Provost

Vol. 8, no 2

21- Le Musée de la Cathédrale de Moncton - ses souvenirs historiques

Marguerite Michaud

Vol. 9, no 4

22- Études récentes sur l'histoire culturelle du pays des Illinois, 1930-1955

John Francis McDermott

Vol. 13, no 1

24- Léon Bloy en Amérique française

Guy Courteau

Vol. 18, no 1

25- Les Archives de Québec

Bernard Weilbrenner

29- Allocution du Ministre des Affaires culturelles, au banquet du vingtième anniversaire de la Revue d'histoire de l'Amérique française

Jean-Noël Tremblay

Vol. 21, no 3a

30- Liminaire

Rosario Bilodeau

31- Confédération canadienne - bibliographie sommaire

Patrick Allen

Vol. 21, no 4

32- Commentaires et réflexions sur quelques documents de l'exposition "L'Amitié franco-canadienne" organisée à Montréal et à Québec en 1967

M. M. Azard-Malaurie

Vol. 22, no 1

33- *Lionel Groulx*

Guy Frégault

Vol. 23, no 1

34- *Allocution du président de l'Institut d'histoire de l'Amérique française*

Guy Frégault

35- *Allocution du Ministre des affaires culturelles du Québec*

Jean-Noël Tremblay

Vol. 32, no 3

36- *Tous les articles (hommages à Lionel Groulx)*

BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES

A. Imprimées

La *Revue d'histoire de l'Amérique française* - volumes 1 à 35 (1947-1982)

B. Manuscrite

Juliette Rémillard, *Lettre* du 16 avril 1998

C. Orale

Rosario Bilodeau, *Entrevue* du 23 février 1998

2. ÉTUDES

A. Contexte

FORTIN, Andrée. *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993. 406 p.

INSTITUT D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE. *Brochure du cinquantième anniversaire*. 1997. 16 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, et Jean-Claude ROBERT. *Histoire du Québec contemporain*. Vol. 1: *De la Confédération à la Crise (1867-1929)*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989. 758 p.

LINTEAU, Paul-André *et al*. *Histoire du Québec contemporain*. Vol. 2: *Le Québec depuis 1930*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989. 834 p.

MELLOUKI, M'Hammed. *Savoir enseignant et idéologie réformiste. La formation des maîtres (1930-1964)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1979, coll. «Documents de recherche», no 20. 392 p.

TRUDEL, Marcel. «Les dix ans de l'Institut». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 10, no 1 (juin 1956), p. 3-12.

TRUDEL, Marcel. «Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 27, no 3 (décembre 1973), p. 397-402.

UQAM. *Bulletin du département d'histoire*. Numéro 15 (automne 1994).

B. Historiographie

BERNARD, Jean-Paul. «L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada». *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (septembre 1995), p. 321-353.

BOUCHARD, Gérard. «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité». Dans Fernand Dumont, *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1990, p. 253-272;

BOUCHARD, Gérard. «L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 243-269.

COUPAL, Jean-Paul. «Les dix dernières années de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1972-1981». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4 (mars 1983), p. 553-567.

DUROCHER, René. «L'émergence de l'histoire du Québec contemporain». Dans Georges-Henri Lévesque et al., *Continuité et rupture*, vol. 1, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 299-306.

GAGNON, Serge. «Historiographie canadienne ou les fondements de la conscience nationale». Dans Benoît Bernier, Jean Hamelin et André Beaulieu, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, coll. «Cahiers de l'Institut d'histoire de l'Université Laval», no 13, p. 3-61.

GAGNON, Serge. «Pour une conscience historique de la révolution québécoise». *Cité Libre*, vol. 16, no 83 (janvier 1966), p. 4-19.

GAGNON, Serge. *Quebec and its Historians. The Twentieth Century*. Trad. du français par Jane Brierley. Montréal, Harvest House, 1985. 205 p.

HARVEY, Fernand et Paul-André LINTEAU. «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1947-1972». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, no 2 (septembre 1972), p. 163-183.

LALONDE-RÉMILLARD, Juliette. «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 3e période (1946-1950) - L'IHAF et la *Revue*». *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 4 (été 1995), p. 168-175.

LALONDE-RÉMILLARD, Juliette. «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. Les années 1950-1960 (1ère partie)». *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 5 (printemps 1996), p. 159-169.

LALONDE-RÉMILLARD, Juliette. «Les souvenirs de Juliette Lalonde-Rémillard. 4e période (1950-1960), 2e partie». *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 6 (automne 1996), p. 166-176.

LAMARRE, Jean. *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*. Sillery, Septentrion, 1993. 561 p.

LAMONDE, Yvan. «Histoire, sciences humaines et culture au Québec». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no 1 (juin 1971), p. 106-113.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «La production historienne courante portant sur le Québec et ses rapports avec la construction des figures identitaires d'une communauté communicationnelle». *Recherches sociographiques*, vol. 36, no 1 (1995), p. 9-45;

LÉVESQUE, Andrée. «Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 271-284.

LINTEAU, Paul-André. «La nouvelle histoire du Québec vue de l'intérieur». *Liberté*, no 147 (juin 1983), p. 34-48.

MANDROU, Robert. «L'historiographie canadienne-française. Bilan et perspectives». *Canadian Historical Review*, vol. 51, no 1 (mars 1970), p. 5-20.

MATHIEU, Jacques. «Les médiations du passé: à la recherche d'un carrefour». Dans Jacques Mathieu, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 45-59.

OUELLET, Fernand. «Historiographie canadienne et nationalisme». *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XII, (1975), p. 25-39.

OUELLET, Fernand. «L'émergence dans le Canada du Xxe siècle de l'histoire comme science sociale». *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, tome XX (1982), p. 35-81.

OUELLET, Fernand. «Les classes dominantes au Québec, 1760-1840. Bilan historiographique». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 2 (automne 1984), p. 223-243.

OUELLET, Fernand. «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale». *Recherches sociographiques*, vol. 26, no 1-2 (1985), p. 11-83.

RÉGIMBALD, Patrice. «La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920-1950». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 163-200.

RUDIN, Ronald. «Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Quebec Historical Writing». *Canadian Historical Review*, vol. 73, no 1 (1992), p. 30-61.

RUDIN, Ronald. *Making History in Twentieth-Century Quebec*. Toronto, University of Toronto Press, 1997. 294 p.

RUDIN, Ronald. «Regard sur l'IHAF et la *RHAF* à l'époque de Groulx». Trad. de Marie Poirier. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2 (automne 1997), p. 201-221.

SAVARD, Pierre. «Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972». *Recherches sociographiques*, vol. 15 (1974), p. 77-96.

SHORE, Marlene. «Remember the Future: The Canadian Historical Review and the Discipline of History, 1920-95». *Canadian Historical Review*, vol. 76, no 3 (September 1995), p. 410-463.

C. Méthodologie

BOURDÉ, Guy et Hervé MARTIN. *Les écoles historiques*. Paris, Éditions du Seuil, 1983, Coll. «Points», no H67. 341 p.

COUTAU-BÉGARIE, Hervé. *Le phénomène «nouvelle histoire». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*. Paris, Economica, 1983. 354 p.

DOSSE, François. *L'histoire en miettes. Des «Annales» à la «nouvelle histoire»*. Paris, Éditions La Découverte, 1987. 268 p.

FURET, François. *L'atelier de l'histoire*. Paris, Flamarion, 1982. 312 p.

GENETTE, Gérard. *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil, 1987, coll. «Poétique». 388 p.

HIMMELFARB, Gertrude. *The New History and the Old*. Cambridge/London, The Belknap Press of Harvard University Press, 1987. 209 p.

JEWSIEWICKI, Bogumil. «L'histoire comme discipline et comme pratique». Dans Jean Hamelin, dir., *Guide du chercheur en histoire canadienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 617-671.

LE GOFF, Jacques, dir. *La nouvelle histoire*. Paris, Éditions Complexes, 1988. 334 p.

MASSICOTTE, Guy. *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*. Saint-Hyacinthe, Edisem, 1981, coll. «Méthodes des sciences humaines», no 4. 122 p.

OUELLET, Fernand. «Histoire et sociologie: le point de vue d'un historien». *Communications historiques*, La Société historique du Canada (1966), p. 166-177.

PROST, Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. «Points», no H225. 330 p.

WATELET, Hubert. «Les rapports entre science et culture et les paradigmes du mouvement des Annales». Dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. «Culture française d'Amérique», 1993, p. 221-250.